

WAR 2.0

La cyberguerre
du XXI^{ème} siècle



JEAN TURCAT

Jean Turcat

War 2.0

La cyberguerre du XXIe siècle

© Jean Turcat, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1467-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mon frère, Thomas

I. CoD

CoD

Dimanche 25 Novembre 2012-00 :07 am

Azerbaïdjan – Complexe Pétrolier d'Azeri-Chirag-Guïneshti

Les mauvais nuages, immobiles à l'horizon, attendaient leur moment, impavides. La moiteur de l'air imprégnée de vapor lock rendait l'atmosphère irrespirable.

Les flots étaient en goudron. Une fumée d'eau s'échappait des rouleaux, renforçant l'illusion d'un asphalte brûlant. Une chaleur liquide baignait chaque élément du monde, saturait chaque pore de sa peau.

Un rideau de plomb voilait l'horizon.

Ruisselant de sueur, Alex Mason bondit et traversa une nouvelle passerelle. À l'autre bout plusieurs voies s'ouvraient à lui. Il prit à droite et se faufila parmi une forêt de canalisations. Il dépassa des conduits surmontés de gros volants, comme à bord d'un croiseur de guerre. Il s'insinua dans une gigantesque bouche d'aération. Lorsqu'il en ressortit, l'orage avait éclaté et tournait à la tempête.

Devant lui s'étendait à l'infini un paysage de fin du monde, un enchevêtrement de pipelines complètement rouillés, d'oléoducs et de plateformes offshore d'un autre âge. Ce meccano complexe représentait à lui seul un quart de la production mondiale de pétrole : le grenier de la mer Caspienne.

Insensible à la cette vue, Alex était calé sous un boyau qui suintait à grosses gouttes une sorte de mélasse liquide et noirâtre. Ses gestes étaient précis et rapides, presque automatiques. Trois heures qu'il était arrivé sur site. Il avait placé les charges sur les principaux conduits d'extraction, il avait tué les onze gardes au couteau, et surtout, surtout, il ne s'était toujours pas fait repérer.

Tout était synchrone, prêt à exploser.

Il attendait l'hélicoptère qui devait l'exfiltrer. Enfin, vu qu'il l'attendait, ce n'était pas bon signe. Normalement, on ne l'attendait jamais, l'hélicoptère. Non, on courait sous les balles, on grimpait deux par deux les barreaux de l'échelle du plus haut derrick et on plongeait dans le vide en espérant bien agripper l'un des patins de la carlingue.

Non...Ce n'était pas bon signe.

Soudain, il remarqua un petit point rouge sur sa combinaison, un *red dot* comme on disait dans leur jargon de mercenaires. Ça non plus, ce n'était pas bon signe, ça voulait dire qu'il était dans la ligne de mire d'un sniper. C'était presque un code d'honneur, histoire de lui dire « t'es déjà mort mais je te laisse encore dix secondes pour me trouver ! ».

Il lui balança une grenade au phosphore en plein dans la tronche. Alex, il n'en avait pas de code d'honneur.

Au loin l'orage avançait au fond du ciel, couvrant sans peine les pales du rotor de l'hélico qui se profilait enfin à l'horizon. La pluie redoubla et tombait maintenant avec l'intensité de la grêle.

Ce fut bien évidemment le moment précis que choisit l'un des gardes mortellement blessé pour se remettre d'aplomb et déclencher l'alerte générale. D'énormes sirènes commencèrent leurs longues litanies, rappelant un peu un bombardement sur Londres pendant le Blitz.

Sortis de nulle part, des camions bâchés croulant sous le poids des années débarquèrent leurs lots de miliciens. Un vrai décor de cinéma - pour un de ces vieux James Bond où tout le monde est virtuellement mort dès les premières images.

Leurs uniformes étaient aussi passés que leur prestige. Leurs gestes paraissaient épuisés.

Pas grand-chose à craindre de ce côté-là...

Impayés depuis plusieurs mois, il y avait peu de chances qu'ils aient envie de se faire trouser la peau pour quelques kopecks de plus...

L'hélicoptère n'était plus qu'à une centaine de mètres de la tour : un gros Mi-24 Hind aux ailes bardées d'armements hétéroclites. On avait connu plus discret pour évacuer un seul mercenaire.

Son patron du moment avait apparemment décidé de se passer de ses services pour la suite des événements. Toutes les bouches à feu de l'hélico se mirent en action au même moment, mitraillant indistinctement la position d'Alex et celle des Spetsnaz alentour.

La pénombre tombait. Les éclairs fendaient le ciel, créant des arcs électriques qui inversaient les contrastes en une fraction de seconde.

Les balles traçantes laissaient dans leurs sillages des faisceaux phosphorescents. En ricochant contre les rambardes de fer, leurs éclats se mêlaient aux étincelles, métamorphosant la raffinerie en un bouquet apocalyptique.

Alex se trouva propulsé aux confins de l'enfer.

Mais il n'en était plus à son coup d'essai : vingt ans de vadrouille derrière lui, ça en faisait des traîtrises et des coups tordus à son actif. Alors il avait toujours un *back up plan* d'avance, une issue de secours.

Il aligna l'appareil au missile Stinger, verrouilla son chrono sur deux minutes et se jeta dans le vide.

Lorsque la plateforme pétrolière s'embrasa en une explosion assourdissante, Alex voguait déjà vers d'autres objectifs à bord de son sous-marin de poche ...

Weekend

Lundi 26 Novembre 2012-03 :00 am

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

Il jeta un œil sur sa montre à quartz : trois heures du matin. Trop tard pour se refaire une dernière partie.

Sur ses quatre écrans géants s’affichaient les messages de ses camarades de jeux, l’insultant ou le félicitant en langage universel *geek*, le *leet speak*, la langue des élites : » Br4\0 » pour Bravo ou « (r3\4rD » pour crevard, selon l’humeur du moment et l’instant de la journée.

En jouant à « CoD », « Call of Duty », pour les ignares, le wargame le plus vendu au monde, on pouvait tomber sur n’importe quel *geek*, à n’importe quelle heure de n’importe quel endroit du globe. Les fuseaux horaires, il en avait cure, il était connecté depuis quarante-huit heures non stop...

Il regarda le tas de cartons de pizzas amoncelés au milieu du salon, les cadavres de ses *Bud* en bouteilles. Il avait même un seau à moitié rempli à ses pieds. C’était pour pisser quand la partie était vraiment trop tendue.

Encore un bon week-end !

Son pseudo ? Warlord, le seigneur de la guerre.

Sous les traits d’Alex Mason, le héros de *Call of Duty*, il était devenu une célébrité sur la toile.

Warlord était une légende vivante. Il y avait des blogs à son sujet, des rumeurs qui circulaient sur lui. Certains disaient que Warlord, **W4rł0rĐ**, pour les intimes, n’existait pas. D’autres affirmaient qu’il n’était qu’un avatar, que plusieurs joueurs se cachaient derrière ce même Warlord, qu’ils se relayaient sur la toile pour le rendre invincible... Résultat, tous les *gamers* du monde entier venaient le défier sur son territoire de chasse, sur CoD.

Ce soir, sa chambre était décidément trop loin. Il s’effondra de tout son long à même le sol.

La routine

Lundi 26 Novembre 2012 - 07 :00 am

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

BIP ! BIP !

Putain de buzzer !

Sam sursauta dans un état second.

Il jeta encore un œil sur les cristaux luminescents de l'écran, implorant que les chiffres qu'il venait de lire ne soient pas ceux de sa triste réalité : sept heures du matin ! Impossible ! Il s'était couché il y a cinq minutes à peine. Recroquevillé en chien de fusil devant le fauteuil du salon, il eut l'impression de ramasser sa propre énergie.

Sans allumer, à tâtons, il trouva un cadavre de bouteilles de bière, et explosa son réveille-matin.

La bouche pâteuse, il se leva avec un mal de crâne digne de ses plus belles gueules de bois, goba trois aspirines, trébucha sur le tas de boîtes de pizzas, renversa sa bassine à moitié remplie et poussa un juron. Il s'en était foutu partout !

Quelques péripéties plus tard, il parvint à s'extirper jusqu'au garage et gagna son 4 X 4, aux proportions démesurées.

La douche, ce serait pour demain, là il n'était pas d'humeur.

Il n'était pas en état.

Il était déjà à la bourre sur le trajet du taf.

Il régla la climatisation à fond, fit crisser ses pneus sur le pas du garage et

bifurqua à gauche dès l'allée franchie. Il s'engagea dans le labyrinthe de sa banlieue : des centaines de maisons identiques, chacune sa piscine au bleu lagon, son parterre de gazon immaculé, ses allées coupées au cordeau, ses terrains de baseball, de basketball, de football américain, des aires de jeu, des centres commerciaux à n'en plus finir.

Au loin, on devinait les tours géantes des casinos de Las Vegas dominant la vallée désertique.

Telle une remontée de sève, les sprinklers automatiques émergeaient au fur et à mesure que les ombres froides reculaient.

Ces jets vigoureux et puissants s'évaporaient dans l'aridité de l'air, transformés en un instant en simple reliquat de rosée.

Il n'y avait pas de campagne ici, pas de pommiers en fleurs, pas de pâturages verdoyants, de belles granges peintes en rouge vermillon. Non, ça, c'était dans le Vermont.

Ici c'était le désert. Vu d'avion, ça donnait d'ailleurs le tournis. Du sable, des cactus, quelques canyons et soudain une oasis synthétique de verdure, d'énormes champs de culture arrondis, et puis à nouveau plus rien pendant des dizaines de kilomètres.

Il fallait une centrale nucléaire rien que pour alimenter en électricité tous les néons de Las Vegas.

Il se coula dans l'immensité du trafic de l'autoroute à sept voies de l'Interstate A15. La circulation était dense mais fluide.

Les voies défilaient à travers le pare-brise. Routes, autoroutes, échangeurs, ponts suspendus, cette carte lunaire évoquait un réseau inutile, absurde, qui ne menait nulle part et ne servait à personne.

Sam roulait maintenant dans une zone industrielle comme il y en avait tant dans le pays, de grandes artères d'entrepôts, d'usines, des hangars à perte de vue

puis le paysage changea encore : terrains vagues, friches industrielles.

Sam braqua sur la droite à un panneau indiquant RTCC : Remote Tactical Command Center, ou Centre de Télécommande Tactique. Si ce n'était le vigile de l'entrée en uniforme militaire, rien ne laissait présager de ce qui se tramait dans ces locaux bien discrets : une succession de bâtiments préfabriqués peints en blanc.

À première vue, l'édifice principal n'attirait pas non plus le regard. Seul un œil averti aurait pu s'interroger sur la présence incongrue de dizaines d'antennes, de récepteurs satellitaires, de radars et de paraboles en tous genres sur les toits. Des caméras de surveillance étaient aussi discrètement disséminées un peu partout sur le site.

Comme s'il avait été en pilote automatique, il atteignit sa destination sans même s'en être rendu compte.

Il pénétra dans l'entrepôt géant via une petite porte qu'on devinait à peine de l'extérieur.

Sam longeait maintenant un long couloir bordé de vitres sans tain. Devant un ascenseur d'acier, il attendit que la lumière rouge passe au vert, puis s'engouffra dans la cabine.

Il tenait à la main un Frappuccino extra large acheté au *drive-in* du Starbucks. Avec son *mug* d'un demi-litre de café extra sucré, il arrivait presque à tenir la journée.

Encore un sas de sécurité, encore une esquisse de sourire au vigile en passant son badge, et ça y est, à quatre vingt mètres de profondeur, le Remote Tactical Command Center s'ouvrait enfin une vision stupéfiante : une cathédrale souterraine dont le gigantisme n'avait aucun équivalent sur terre.

Une immense pièce aveugle, véritable bunker de 200 000 mètres carrés, bourré des outils de communication et de chiffrement les plus sophistiqués au monde.

Le RTCC, c'était la Mecque de l'armée américaine. Un centre névralgique

tellement stratégique que personne ne connaissait vraiment son existence. Ni son mode de fonctionnement. Ni même à quoi il servait...

Suspendu à la balustrade, Sam observait avec intérêt l'effervescence bouillonnante de cette fourmilière d'une centaine de soldats courant d'un coin à l'autre de la salle dans une agitation des plus fébriles.

Quelques ordres lancés par d'énormes haut-parleurs résonnaient au-dessus du brouhaha général, pêle-mêle d'appels téléphoniques, de contacts radios et d'alarmes stridentes.

Sam descendit prudemment les quelques marches de l'escalier métallique et pressa le pas jusqu'à son desk.

Il avait beau être un habitué des lieux, la traversée de cette salle des marchés un peu particulière lui faisait toujours un effet bœuf.

Il longea les allées au milieu de la cohue et, juste avant de s'installer à son bureau, jeta un dernier regard inquiet au-dessus lui, vers une cellule de plexiglas qui surplombait la table d'opérations.

À l'intérieur de ce cockpit translucide suspendu dans les airs, un grand type, les mains croisées dans le dos, semblait le scruter d'une intensité malsaine.

« Putain, il va pas me prendre la tête pour cinq minutes de retard », songea Sam intérieurement.

Day Shift

Lundi 26 Novembre 2012-07 :00 pm

Nevada – Zone industrielle de - classsified

Sam était globalement satisfait de sa journée : il avait fait sauter une bergerie dans le Nord de l'Ingoustan, il avait aidé une patrouille hollandaise à se sortir

d'un guêpier dans un bled au nord de Kandahar, et, juste avant de retourner à la base, énorme coup de bol : il était tombé sur un convoi de talibans, qui, comme lui, rentrait au bercail.

Après un bon week-end, rien de tel qu'un bombardement le lundi pour vous mettre en jambes pour toute la semaine.

Un job comme un autre...

Après huit heures passées dans son halo de lumière bleutée, Sam fut ébloui par la clarté incandescente du coucher de soleil californien. Il lui fallut encore quelques minutes pour s'habituer à la luminosité ambiante avant de pouvoir enfin reprendre le volant.

C'était d'ailleurs risible, tous ces types qui sortaient du RTCC planqués derrière leurs lunettes de soleil, telles des stars d'Hollywood paradant sur le tapis rouge...

Sur la route, Sam, Sam Rockwell, appuya machinalement sur la touche 7 de son téléphone Android™ et reçut immédiatement par SMS la confirmation de sa commande : quatre pizzas Papa John's™ format XXL, avec bien sûr, sans supplément de prix, un peu de sauce *garlic butter* en extra et un pack de Budweiser. Pour prendre livraison de sa commande, il eut à peine à ralentir en passant devant le *drive-in* à deux pas de sa maison.

Dès que l'odeur des pizzas envahit sa voiture, Sam se sentit beaucoup mieux. Il savait qu'il allait bientôt manger. *La vitta e bella !*

Il avait sa carte de fidélité, au bout de dix pizzas, la onzième était gratuite. A son niveau de consommation ce n'était pas négligeable !

Car Sam était obèse.

160 kilos pour 1,70 mètre. Des mensurations de Sumo, un indice de masse

corporelle qui explosait tous les compteurs et un tour de bide qui frisait l'indécence. Ailleurs, on aurait parlé d'obésité morbide, aux Etats-Unis, il était dans la norme.

Il avait organisé sa vie en conséquence. Minimum de déplacements, minimum de contacts humains, minimum de relations...

Enfin, pour les relations, il avait malgré tout un truc.

Parce que Sam n'était pas un moine. Il avait beau être obèse, moche et repoussant, il avait, comme tout un chacun, des besoins, et au 21^{ème} siècle Sam n'avait plus besoin de rentrer dans les canons de beauté, les standards régis par Barbie et Ken, Clark Gable et Audrey Hepburn.

Donc pour ses besoins, euh... physiques, Sam faisait comme pour ses pizzas, il avait sa carte de fidélité et un numéro vert pour passer ses commandes. Quand l'envie se faisait sentir, c'était comme pour son casse-croûte, sauf qu'au lieu de presser le bouton 7 de son téléphone, c'était sur la touche 5 qu'il appuyait avec insistance.

Il recevait dans la minute un SMS avec 3 photos au choix, et une livraison à domicile dans l'heure. Pour trois quarts d'heure de bon temps, 200 dollars c'était à peu près ce qu'il lui fallait pour dévorer ses quatre pizzas et c'était presque aussi bon.

La plupart du temps, on lui envoyait des Mexicaines siliconées aux cheveux blond platine, et quand il était chanceux, il lui arrivait de tomber sur des Colombiennes.

À force d'utiliser ce service, il avait remarqué que, deux fois sur trois, c'était la numéro deux la mieux achalandée : la quintessence de la féminité, la Vénus de Botticelli. Alors Sam avait arrêté de les sélectionner sur photos. Maintenant, pour éviter toutes déconvenues, il ne les choisissait plus qu'au numéro : le 2.

Il lui arrivait parfois aussi, assez rarement, d'intervertir sans s'en rendre compte, la commande de la pizza et de la prostituée. Ça créait des surprises mais dans tous les cas il était content, il avait quelque chose à se mettre sous la dent.

Burnes out

Mardi 27 Novembre 2012-01 :00 pm

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

Pour Sam, sa première fois avait été un peu bizarre, déjà parce que, justement, c'était sa « première fois ».

Et puis Sam avait beau être un « warlord » il n'était pas un « lord of love » pour autant.

Au début, c'était Hong Park, son collègue, qui avait abordé ce sujet épineux.

Sceptique, Sam avait haussé les épaules. Pourquoi baiser quand on avait déjà tout le reste : le pain et les jeux ?

Mais petit à petit, il avait été intrigué, plus curieux qu'excité, et l'idée avait fait son chemin : au bout de trois mois d'intense réflexion, il s'était jeté à l'eau et avait eu son premier *outcall*.

Dans l'attente de sa première « livraison » à domicile, Sam avait passé des nuits entières d'insomnie, des journées entières d'angoisse.

Le grand soir, la *Latina* était arrivée, pile poil à l'heure. Sam n'avait pas bronché et lui avait placé d'autorité une liasse de billets froissés dans la main.

Ils firent ça dans l'obscurité la plus complète et à son plus grand soulagement, son dépucelage fut couronné de succès.

Parce que les nanas, c'étaient des pros au sens propre comme au figuré. Elles savaient y faire. Elles avaient vaincus les pires pannes, assouvis les pervers les plus dépravés, alors Sam à côté, c'était du gâteau ! Un gros nounours timide et introverti.

La première « première fois » avait duré trois minutes.

La deuxième « première fois » cinq.

La troisième sept minutes.

Au bout de dix ans, il tenait une bonne demi-heure.

Et puis, avec le temps il avait trouvé son rythme de croisière, pris ses petites habitudes, comme dans un vieux couple, sauf que Sam était le seul « vieux » du couple.

Désormais, la partie de jambes en l'air suivait à peu près toujours même scénario.

L'escort girl arrivait, il payait et lui tendait des vêtements de soubrette, genre « Madame est servie » : tablier noir et collerette blanche. Elle se changeait, ramassait les cartons de pizzas et les Budweiser, allait les jeter dans la poubelle de l'allée, au vu et au su de tout le voisinage.

Ensuite, elle le rejoignait dans sa chambre et, après la traditionnelle fellation, ils faisaient l'amour, lui allongé sur le lit, elle, à califourchon au-dessus, car étant donné sa corpulence, il n'y avait pas d'autre position possible...

En la voyant dans cette tenue, certains voisins la prenaient pour la femme de ménage, ça donnait le change.

Il ne trompait peut-être pas son monde, mais au moins, il faisait des efforts, alors on le laissait tranquille.

Et puis les Mexicaines étaient contentes, elles aussi, parce qu'elles n'aimaient pas faire l'amour sur les cartons de pizzas !

Las Vegas était la capitale du « jeu » dans tous les sens du terme. Toutes industries confondues, celle de la péripatéticienne était même la deuxième source de revenus du Nevada.

La clientèle venait en nombre pour batifoler : entre Sam, les garnisons de Marines et le RTCC, les congrès d'avocats et de dermatologues, ceux d'assureurs et d'orthodontistes, les centaines de séminaires d'entreprises, de conférences, les millions de touristes des quatre coins du monde et les nouveaux retraités qui venaient chaque jour grossir le rang des désespérés dépensant leur maigre pécule, il devait y avoir une sacrée demande !

Et puis ne disait-on pas :

What happens in Vegas stays in Vegas ?

Sam se demandait malgré tout comment faisait son « mac », le patron de la boîte de stripteaseuses de las Vegas, le Pussy Cat Dolls, pour satisfaire autant de clients à la fois. Il le soupçonnait même d'employer à lui seul la moitié de la gent féminine du Mexique.

Sam, lui, allait aux putes comme on allait à la gym...Mais ses visites ne s'arrêtaient pas au seul motif de se *vider les cojones*.

C'était plus subtil que ça... Pour un type qui avait une vie sociale proche du néant, le seul fait d'avoir quelques rencontres, mêmes tarifées, le faisaient exister au delà de son travail. Lorsqu'il faisait l'amour, il se sentait revivre.

Pour un légume humain qui passait les deux tiers de son temps devant un écran, pouvoir être, respirer, bouger, suer n'était pas négligeable.

Cette activité physique lui était salutaire à plus d'un titre.

Petit, gros... Mais surdoué

Mercredi 28 Novembre 2012-09 :00 pm

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

Sam avait grandi trop vite...

À chaque fois que Sam essayait de se replonger dans les affres de son passé, il agrippait son clavier et avait envie de le balancer contre le mur. L'exercice était trop difficile.

Se remémorer les quolibets infligés par ses « camarades » de classe était trop douloureux. Les blessures étaient encore trop fraîches, trop profondes.

Dès sa plus tendre enfance, son obésité précoce l'avait catalogué comme le petit gros de service, le bouc émissaire de toute sa promotion.

À des années lumière de là, sur une autre galaxie, ses parents occupaient la riante profession de chercheurs en mathématiques appliquées. L'arrivée d'un couffin n'avait pas vraiment été planifiée dans leur plan de carrière.

Leur emploi du temps fut d'ailleurs totalement consacré à la résolution d'algorithmes et à la tenue de cours magistraux plutôt qu'à l'épanouissement de leur progéniture.

Tout entiers obnubilés par leurs thèses de recherche, ils ne consacrèrent pas beaucoup de temps à Samuel, et ne jouèrent, pour ainsi dire, jamais avec lui...

Sam ne connut pas les Little People™, les Transformers™, les Playmobil™, les Monsieur Patate™. Non, rien de tout ça.

Un soir de ses 10 ans la voiture de ses parents versa sur une des routes enneigées du Colorado.

Assez rapidement le gouvernement fédéral prit le relais de sa famille manquante, et Sam devint pupille de la Nation.

Durant 10 autres années il fut balloté de foyers en famille d'accueil, croisant tour à tour des êtres bienveillants et des salopards.

Sa rencontre avec son premier ordinateur fut pour lui une respiration du cœur, un soulagement de l'esprit.

Fils unique, orphelin, l'ordinateur devint très vite son meilleur copain, son petit frère.

Dès le collège, il passait ses week-ends calfeutré dans sa chambre à programmer des jeux sur la bécane de son père en lieu et place de s'amuser dehors avec les autres enfants de son âge.

Trois événements majeurs marquèrent en tout et pour tout son enfance : à onze

ans, son unique moment de gloire, lorsqu'il gagna le concours de maths de son école de Boulder dans le Colorado, puis celui de sa région, et qu'il parvint jusqu'aux sélections nationales de Washington DC. À treize ans, son premier plongeon dans l'illégalité, lorsqu'il trafiqua le système informatique du lycée et que tous les beaux-gosses beaux gosses de l'équipe de football américain se retrouvèrent avec un D éliminatoire aux épreuves d'histoire

À seize ans enfin, sa première désillusion sentimentale, lorsqu'il invita la sublime Vanessa à être sa cavalière pour la *prom night*, le bal de fin d'année.

Tout le monde avait été mis au courant de son erreur de casting et riait sous cape.

Le grand soir, il s'était mis sur son trente-et-un et avait sonné à sa porte. Sa mère lui annonça tout de go que Vanessa s'en était déjà allée avec un autre garçon...

Sam s'était senti comme paralysé, les deux pieds coulés dans le même bloc de béton. La mine déconfite, il avait offert son bouquet à la maman et était reparti à l'arrière de la somptueuse limousine avec chauffeur qu'il avait loué pour l'occasion...

Dix années de vie résumées en trois événements majeurs. Je vous laisse imaginer la vacuité du reste de son existence !

Durant ses études, il fut aussi nul en sport qu'exceptionnellement doué en informatique.

Sam était de la génération Internet. Il était Internet.

Il était né à ses balbutiements, il grandit avec lui.

Sam n'avait pas connu la guerre froide, l'amour sans préservatif, il se rappelait à peine de la chute du mur de Berlin.

Lui, il était de la génération d'après, celle qui avait regardé la première guerre du Golf à la télé sur CNN, celle qui avait dix-huit ans lorsque le World Trade Centre s'était écroulé. Celle qui continuait de passer des nuits entières à regarder l'intégrale de la saga de « la Guerre des Etoiles », en buvant du Red Bull.

Après une scolarité décousue et une enfance on ne peut plus solitaire, à vingt ans il s'était réveillé.

Il quitta le Colorado et les foyers d'Etat et il s'installa à New York où pendant trois ans il vécut enfermé dans cinq mètres carrés à potasser des programmes informatiques et des formules mathématiques en bouffant du Mac Do.

Après sa licence, il intégra haut la main le célèbre MIT (Massachusetts Institute of Technologies) de Boston, la plus grande usine à *geeks* du monde !

Comme le lui avait dit un de ses pères de substitution, un shérif à la retraite du côté de Houston au Texas : « un geek, ce n'est jamais qu'un hacker qu'a raté sa vocation. »

Ici, la vie pouvait enfin commencer ! Et elle commença enfin à lui sourire. Dans sa chambrée d'étudiant du campus, il jouait en ligne à « Quake », à « Doom », à « Counter Strike », à « World of Warcraft », (WoW pour les intimes, \V0V\, pour les supers intimes...), chambre contre chambre, puis étage contre étage, bâtiment contre bâtiment et enfin université contre université.

Le point culminant de la saison venait à point nommé avec le match au sommet entre l'université du MIT, en bleue, à l'Est des Etats-Unis et celle de Stanford, en violet, à l'Ouest.

Depuis toujours, une saine rivalité opposait ces deux établissements prestigieux et la fine fleur de l'intelligentsia américaine. Cela faisait plus d'un siècle que les étudiants s'affrontaient dans des duels de toute sorte : autrefois dans des courses d'aviron, maintenant dans des tournois de *shoot'em up*.

Pour l'occasion, un terrain de basketball indoor était réquisitionné.

En lieu et place des grands athlètes noirs de plus de deux mètres, on avait installé des tables avec des tréteaux, de gros ordinateurs des années 1990 qui bourdonnaient doucement et des kilomètres de câbles.

Dans le gymnase déjà surchauffé par la présence de machines d'un autre âge, des équipes de dix étudiants s'affrontaient en boucle pendant soixante-douze

heures dans une ambiance des plus survoltées. Le tout était retransmis en *live* sur des écrans géants.

Il y avait des fans déchaînés dans les gradins, des *pom-pom girls* aux couleurs de leur université respective, des mascottes ridicules et de la musique à se faire péter les tympanes. *Mugs* de bières et joysticks derniers cris étaient les deux accessoires indispensables de ces joutes.

Au MIT, Sam était enfin dans son élément, il n'était plus l'-extraterrestre de service, il n'était plus qu'un weirdo parmi tant d'autres.

Lorsqu'il faisait un exposé sur la courbe d'apprentissage d'intelligence artificielle des machines-robots, les chercheurs de toute la fac se précipitaient pour prendre des notes.

Le MIT était aussi réputé pour sa proximité avec le monde de l'industrie et des instances fédérales.

Sam fut rapidement repéré par des représentants d'entreprises et de différentes agences gouvernementales qui sillonnaient le campus à l'affût de matière grise bon marché. Sam, lui, ne s'intéressait à pas grand-chose hormis la localisation géographique de son premier job.

Ce fut donc bien évidemment Las Vegas qui l'emporta.

Sam rejoignit ainsi l'US Air Force, son baluchon sous le bras, sans n'avoir jamais de sa vie, ni porté une arme, ni revêtu un uniforme, ni même sut faire un salut militaire.

Geek world

Jeudi 29 Novembre 2012-01 :00 pm

Nevada – Banlieue sud de Indian Springs.

Eagle's nest :180 / Predators's eye 170.

Le match avait débuté de manière anodine, innocente même. À chaque char détruit, Sam se collait une icône de tank au-dessus de son bureau.

Il n'en fallait pas plus pour que Kostas, sur le desk d'à côté, en fasse de même, et que, de fil en aiguille, tout le RTCC se transforme en une gigantesque compétition de *post-its* multicolores.

Pour rendre les enjeux plus excitants, Alexeï avait intéressé les débats : chaque cible détruite rapporterait son lot de points, cinquante pour un avion, dix pour un char, cinq pour une unité de DCA, un par fantassin abattu et un point négatif par civil détruit, mais dans le doute...

Les hostilités débutèrent timidement. Mais comme dans tout challenge de *geeks*, les gars se prirent très vite au jeu au point d'en devenir accros.

On assista assez rapidement à l'émergence de deux équipes qui survolaient les débats : celle des *Eagle's nest* de Kostas et les *Predator's eye* de Sam se détachaient très nettement du reste du peloton.

Ce duel au sommet alimentait toutes les conversations, aimantait tous les regards. L'assiduité et la productivité du RTCC étaient allées de pair. Alexeï se frottait déjà les mains...

Sam avait su trouver sa place au sein du RTCC, mais il souffrait encore du reflet de son image dans le miroir déformant de la société américaine. Il avait encore du mal à trouver ses marques dans un pays où tout le monde était catalogué dès la prime enfance.

Il hésitait. Il ne savait pas quelle case cocher ni quelle étiquette endosser.

Lors du dernier recensement national, il avait pourtant eu le choix entre une multitude d'options. Autant d'opportunités de se définir l'avaient laissé songeur et il était resté de longues heures, indécis, avant de finalement opter pour le statut de célibataire endurci - anglo-saxon - caucasien -protestant - hétérosexuel. Il avait pourtant hésité jusqu'au dernier moment avec celui plus

original d'afro-américain - juif - new-yorkais - homosexuel.

Non, s'il avait vraiment eu le choix Sam aurait rajouté quelques cases à ce questionnaire pourtant déjà exhaustif...

Vues religieuses : *nerd* à tendance *geekique*.

Origines ethniques : *red neck*, orientation *white trash*.

Préférences sexuelles : hétérosexuel introverti

Centre d'intérêts : jeux en ligne et *shoot'em up*.

Sport : *couch potatoe*, légume humain.

Métier : là aussi, il aurait hésité entre *Scud* et *Patriot*

Depuis le temps que les nerds existaient, il aurait été légitime de leur créer enfin une catégorie sociale à part entière.

Sam et ses congénères étaient partout. Ils étaient légion. Des millions !

Sans même (trop) tirer le trait, il est facile d'en apercevoir de près. Pas très loin, là, juste sous votre bureau en ce moment même.

Celui qui est en train de vous réparer votre imprimante, celui qui vient de vous rétablir votre connexion Internet, le seul de tous les employés de votre société qui soit en mesure de débourrer les papiers coincés dans la photocopieuse quand elle plante.

Vous n'avez jamais soupçonné que l'employé discret et effacé qui rebranche pour la énième fois la prise de votre ordinateur en levant les yeux au ciel est en fait un fan de « Star Trek » qui, dès qu'il a un moment de libre, se colle des oreilles pointues et récite par cœur tous les dialogues de l'épisode 1358. C'est sûrement même un inconditionnel de « Heroic Fantasy », ces histoires qui se passent dans un monde magique fait de sorciers, de dragons et d'autres créatures maléfiques. Il doit sans doute se déguiser en troll tous les week-ends pour se battre contre des nains à la barbe fleurie dans de grands rassemblements de

passionnés.

À une autre époque, durant une autre décennie, les *geeks* n'auraient sans doute pas eu leur voix au chapitre mais, encore une fois, le monde avait changé. Ils avaient désormais leurs propres codes, leurs signes de reconnaissance, leur culture, leur journée nationale, et les nouveaux modèles de la réussite, les nouveaux héros du 21^{ème} siècle n'étaient-ils pas des *geeks* en puissance ?

Mark Zuckerberg : le plus jeune, Bill Gates : le *geek* dinosaure, les fondateurs de Google, Twitter... La liste était longue !

D'ailleurs Sam n'avait de héros américain que le prénom. Il en était son antithèse. Ce n'était pas le Dandy British James Bond, ni Tom Cruise dans « Top Gun », ni même un acteur de seconde zone.

Il était pourtant pilote de chasse, et l'un des meilleurs de sa génération.

Certains jours, il lui arrivait de décoller le matin d'un porte-avions à bord d'un Reaper, d'effectuer le ravitaillement en vol de deux Predators et de terminer sa journée par un vol en *Global Hawk* au large du golfe Persique.

Mais c'était aussi un soldat de l'ombre. Il n'existait pas, enfin, pas officiellement.

Ce qui lui restait de famille ne connaissait pas son vrai métier. Il leur disait qu'il était informaticien à l'armée et ça leur suffisait grandement. S'ils savaient !

La guerre télécommandée, la guerre électronique, la cyber guerre, celle des drones...

Car s'il était pilote, c'était bien de drones dont il s'agissait. Des aéronefs justement sans pilote, qu'il dirigeait à distance.

Il avait signé une clause de confidentialité *ad vitam aeternam*.

Au début, Sam avait trouvé ça normal. L'armée américaine voulait le protéger en le mettant au secret.

Mais en le classant Secret Défense, l'armée américaine ne souhaitait pas le chaperonner. Elle ne tenait juste pas à montrer ce visage de la guerre à ses concitoyens. Surtout ceux qui payaient des impôts et qui s'imaginaient leurs Marines se faire *shooter* sur du sable chaud avec si possible le drapeau américain à la main.

Les contribuables américains, ils en voulaient pour leur argent.

La guerre pour eux, c'était une escadrille d'hélicoptères Apache se découpant comme des ombres chinoises au coucher du soleil, des chars Abrams naviguant sur les dunes sur fond musical de la neuvième symphonie de Beethoven ou de la chevauchée des Walkyries de Wagner.

S'ils savaient que la guerre se faisait désormais via des joysticks et quelques mecs aussi obèses que Sam, ignorant jusqu'aux règles élémentaires du baseball, ça pourrait faire tâche d'huile. Ça aurait même pu en décourager certains de remplir leur déclaration d'IRS.

Drones

Vendredi 30 novembre 2012-11 :00 am

Nevada – Zone industrielle de - Unknown.

Eagle's nest :190 / Predators's eye 185.

Les Predator's eye de Sam enchainaient les missions et les bombardements à un rythme effréné, grignotant peu à peu du terrain sur leur leader. On n'était pas loin d'assister au tournant du match...

Accoudé à son bureau au milieu d'une pile de dossiers, Sam était plongé dans les comptes de son équipe.

Alexeï se planta devant lui et tapa d'un coup des deux poings sur la table le sortant de sa torpeur. Sam sursauta, surpris en flagrant délit d'oisiveté.

« J'ai besoin de toi tout de suite ! Réquisition d'office pour une mission d'extrême urgence ! J'ai un groupe de touristes un peu spéciaux, des cols blancs de Washington qui viennent nous rendre une visite de courtoisie, des grosses légumes à ce qu'il paraît. Ils arrivent à l'improviste ces *son of a bitch* ! »

Sam lui répondit du tac au tac d'un ton sarcastique :

« -À mon avis, ils viennent juger sur pièces si les milliards de dollars du budget de la Défense qu'ils t'allouent sont dépensés à bon escient. »

« - Sam, tu leur fais le tour du propriétaire et, s'il te plait, je t'en supplie, mets-y du tiens ! »

La courtoisie portait bien mal son nom... En jeu, probablement l'allocation du budget du RTCC pour l'année prochaine.

Sam balança son stylo sur l'écran et le suivit nonchalamment.

C'est encore sur lui que ça tombait pour faire le guignol pendant que ses adversaires continueraient d'amasser des points.

Il ronchonnait alors qu'Alexeï lui avait instamment demandé de faire des efforts et de se montrer enjoué face à cet aréopage de VIP.

Mais avec son look d'étudiant attardé, il n'avait pas besoin de forcer son talent ni d'en rajouter, il était parfait dans son rôle de guide : chemise à gros carreaux ouverte sur un tee shirt de la Saint Patrick d'un ton verdâtre douteux, paire de jeans élimés et ConverseTM crasseuses, Sam correspondait exactement à l'image que devait se faire un politicien de Washington D.C. d'un *nerd* californien.

En y ajoutant ses « quelques » kilos superflus, sa barbe touffue et ses cheveux hirsutes et mi-longs qui retombaient négligemment sur ses épaules, il faisait bonne figure, il avait la panoplie parfaite du salarié de start-up.

Sam leur fit visiter le RTCC comme un écolier montrerait son école à ses parents pour la toute première fois.

Le torse bombé et sur un ton magistral, il leur expliqua le maniement de sa

machine-bureau : sur son poste de travail, six écrans se chevauchaient deux par deux formant une sorte de cockpit d'avion. Il avait aussi à sa disposition deux téléphones et des écouteurs satellitaires de la taille d'un casque de football américain.

Quelques claviers s'empilaient négligemment, et, trônant majestueusement au milieu de ce capharnaüm, telle l'épée d'Arthur, un somptueux joystick en métal doré. C'était avec ce Durandal des temps modernes qu'il télécommandait des drones à quelques 20 000 kilomètres de là.

Il s'entretenait directement avec l'ensemble des pilotes de chasse du monde entier en instantané avec une qualité d'écoute proche de la conversation du voisin de comptoir.

Non, là Sam mentait !

Ça, c'était dans les films d'Hollywood : ceux où l'on pouvait voir le soldat rasé de près depuis le satellite espion. Parce qu'en fait, progrès technologique ou pas, ça continuait de grésiller drôlement dans leurs microphones !

Mieux valait d'ailleurs être rompus aux accents texans car les communications cryptées étaient souvent déformées et étouffées.

Il leur montra aussi sa salle de classe et leur présenta ses petits camarades de jeux. À droite et à gauche des « pilotes », et encore d'autres « copilotes » derrière d'autres stations de travail et d'autres écrans. Comme s'il y avait 200 avions rangés les uns à côté des autres dans un immense parking, mais sans les ailes !

400 types qui se relayaient en permanence, non stop, jour et nuit, pour faire flotter dans les airs cette ruche de drones.

Au fond de la salle une gigantesque carte du monde rétro-éclairée clignotait de leds incandescentes.

Sam leur expliqua brièvement la signification de chaque point lumineux.

En rouge, c'étaient l'ensemble des drones en activité. Pour le reste nous avions, les bâtiments de guerre en bleu, les sous marins en violet, les avions en vol en vert, les stations de lance-missiles en marron... Bref, tout ce que comptait

l'armée américaine pour tirer des projectiles, depuis le lance-pierre jusqu'à la bombe nucléaire.

Aucun comparatif possible, personne n'avait encore vécu assez longtemps pour en faire un film mais ça scintillait drôlement. Un vrai sapin de Noël ! D'ailleurs, à la fin de la journée, Sam se sentait parfois aussi proche de la crise d'épilepsie qu'après une semaine de CoD non stop.

Mais d'un coup, ses visiteurs se sentirent comme les maîtres du monde, ayant à portée de main de quoi faire sauter plusieurs fois la planète. Ils restèrent de longues minutes immobiles, hypnotisés par cette mappemonde stroboscopique.

Alexeï les invita ensuite à le suivre dans un petit auditorium.

Lorsque tout le monde fut confortablement installé, il entama un court exposé sur la genèse des drones.

« Parfois - commença-t-il -, on invente des trucs qui ne servent à rien. La poudre noire par exemple, n'a servi qu'à « faire du bruit » pendant près de cent cinquante ans, puis on l'a utilisée pour faire des feux d'artifice avant, finalement, de réussir à se tuer avec ! Eureka ! On avait trouvé une utilité à cette invention.

Pour les drones, ça a commencé un peu comme ça, par hasard... Les premiers engins ont vu le jour autour de 1920, mais à l'époque, à part les utiliser comme avions cibles suspendus par de longs filins, personne n'en voyait l'intérêt. Alors on les a remisés dans les cartons jusqu'à la guerre du Vietnam.

À cette époque, nos généraux en avaient marre d'être « aveugles » sur le terrain et de se faire abattre leurs pilotes de Corsair et autres F-4 Phantom par des Migs lors de simples missions de reconnaissance.

Le coût humain et psychologique devenait intenable pour une guerre qui était de surcroît vraiment impopulaire.

Tout a donc débuté de manière artisanale. Nos chercheurs se sont mis à fabriquer des petits avions télécommandés équipés de caméras, du bricolage à la MacGyver. On les ramenait à la base, on développait leurs films, on étudiait pendant des heures les images et on avait à peu près une idée de ce que préparait

l'ennemi. C'était perfectible mais c'était déjà mieux que de se faire shooter un Cougar en plein vol pour quelques photos floues de la jungle. »

Alexeï illustrait ses propos à l'aide d'archives historiques retransmises sur un rétroprojecteur. Il tenait à la main un crayon optique à visée laser qu'il utilisait à tout bout de champ. De l'autre côté de la salle, Sam bayait aux corneilles, bientôt imité par le reste de l'assistance.

« Lorsque nous avons effectué des transferts de technologie vers Israël, Tsahal s'est mis à utiliser les drones en conditions de guérilla urbaine et s'est vite rendu compte que ces petites bêtes pouvaient se rendre bien plus utiles que de simples caméscopes volants. Non seulement elles transmettaient des images en temps réel mais on pouvait aussi les affubler de gadgets tous plus intéressants les uns que les autres : des optiques infrarouge, des caméras à intensification de lumière etc.

Bref, très rapidement, ces jouets d'un nouveau genre se sont montrés indispensables.

Le principe de la guerre moderne, c'est de tuer sans se faire tuer ! Et grâce à nos drones c'est désormais chose faisable... »

Aux applaudissements sporadiques et disparates qui conclurent son discours, Alexeï se rendit compte que son auditoire avait décroché il y a de cela déjà belle lurette.

Il les emmena alors à la base aérienne de Creech à quelques encablures de là pour rentrer dans le vif du sujet.

Le petit groupe descendit péniblement du minibus affrété pour l'occasion. Il devait faire quarante degrés à l'ombre et les vingt membres du Sénat s'épongèrent le front de sueur en longeant le tarmac d'un aéroport géant.

Ils pénétrèrent sous l'antre démesuré de l'un des hangars où des rampes de lancements de drones s'alignaient à l'infini.

Une foule de techniciens s'affairaient à démonter et à remonter les moteurs de quelques uns de ces animaux bizarres, ces engins de mort aux noms prédestinés : Raptor, Cougar, Eagle, Predator...

Sam caressa l'une des fusées comme s'il s'agissait de flatter l'encolure d'un étalon.

« Avec un rayon d'action d'environ 1 000 kilomètres et une autonomie de trente heures contre quelques heures pour un chasseur classique, y'a pas photo ! Un drone peut vous quadriller un pays de la taille de la Libye en une patrouille ! »

Sam, ceux qu'il préférait, c'était les drones de haute altitude, les HALE, ceux qui pouvaient balancer leurs propres missiles.

Il reprit : « À cinq millions de dollars pièce, ils vous reviennent six fois moins chers qu'un F-15 de McDonnell Douglas, le plus vieux et le moins cher de nos avions de chasse encore en service ! »

Alexeï profita de l'enthousiasme de Sam pour placer subtilement quelques messages subliminaux à ceux qui seraient sans nul doute amenés à voter les prochains budgets de l'US Army...

« Aujourd'hui, aux Etats-Unis, les proportions sont déjà d'environ deux drones pour un avion de combat et au vu des économies d'échelle réalisées, les tendances ne sont pas prêtes de s'inverser... »

La visite s'acheva en apothéose par un exercice de tirs en conditions réelles. L'un des sénateurs eut même l'insigne honneur de faire exploser une armada de tanks factices à quelques dizaines de kilomètres de là.

Les spectateurs étaient maintenant enthousiastes. Rien de telle qu'une explosion pour marquer les esprits et emporter la décision.

Ils avaient été conquis par ce ramassis de technologie télécommandé capable d'envoyer la mort sur les cinq continents.

Leur inspection surprise était une réussite. Ces politiciens en vadrouille

comprirent ce jour-là que le développement des drones avait bouleversé les codes en vigueur, au point de remettre en cause de manière définitive la façon de faire la guerre, les guerres, toutes les guerres...

Day Shift

*Mercredi 28 novembre 2012 09 :00 am Nevada –
Zone industrielle de - Unknown.*

Eagle's nest :195 / Predators's eye 200, le leader avait changé !

Sam et son équipe avait pris la tête des hostilités dans ce duel de titans. Encore dix jours avant la fin du tournoi. Le suspense était à son comble.

Le généralissime en chef se demandait bien pourquoi ses équipes étaient aussi assidues juste avant les fêtes de fin d'année.

Le portail automatique roula doucement sur lui même, laissant passer au travers de ses embrasures les premiers rais de lumière de la journée. Le soleil ne l'avait pas attendu pour se lever.

Sur sa radio, les premiers accords de Blink 182 firent trembler les vitres de son Infiniti QX 56, caisse de résonnance des seize speakers de son *double surround system*.

Sam vivait en apnée.

Les 110 décibels, ses nuits sans sommeil et ses vingt heures quotidiennes devant l'écran l'empêchaient de sortir de son immersion. Il était dans un état semi comateux, gobait des antidépresseurs comme d'autres buvaient de l'eau et ne prenait pied dans la réalité qu'au moment d'assouvir ses besoins primaires.

Tous les matins, Sam quittait sa banlieue pavillonnaire et ses voisins qu'il

détestait par-dessus tout.

Il haïssait jusqu'à leur normalité, le seul drame de leurs vies étant le temps qui passe.

Ils lui renvoyaient l'image de tout ce qu'il ne serait jamais : il ne laverait pas sa voiture chaque samedi matin, il ne jouerait pas non plus au basketball avec ses enfants devant le porche de sa maison en rentrant le soir, il ne tondrait jamais, ô grand jamais, sa pelouse...

Pas un « hello » aux gens qu'il croisait, pas un « hi », silence radio. L'autiste intégral.

Si ce n'était les allers-retours du livreur de pizzas et de l'agence de nettoyage à domicile, on aurait pu d'ailleurs à peine soupçonner que sa maison fut habitée. Le gazon n'avait pas été coupé depuis cinq ans, la haie n'était pas taillée, les feuilles mortes jonchaient les gouttières. Heureusement qu'il ne pleuvait pas trop dans le coin.

L'état de délabrement de sa maison lui donnait un air hanté.

Les gosses du voisinage s'étaient passés le mot et évitaient soigneusement son trottoir. Les plus téméraires allaient parfois jusqu'à sonner à sa porte pour aussitôt détalier. Sam ne prenait même pas la peine d'aller ouvrir. Personne n'était jamais venu le voir, personne ne viendrait jamais.

Lorsqu'il arrivait au boulot, il prenait le relais de ses partenaires. Stuart et William faisaient la nuit, lui et son équipier le jour, parfois ils inversaient. Vu ses contraintes familiales, Sam, ça lui était complètement égal. Ils étaient une dizaine à se relayer par binôme sur le même poste 24 heures sur 24.

Le *desk* ne devait jamais être abandonné ne serait-ce qu'une minute, alors ils travaillaient par deux. Toujours un *back up* à côté au cas où...

Le boulot de Sam était assez simple finalement. L'armée n'avait vraiment pas besoin de son quotient intellectuel de 160 pour ce qu'elle lui demandait. Un *teenager* de quatorze ans aurait parfaitement pu faire l'affaire.

À son arrivée à 9 heures, Stuart lui transmet aussitôt sur une tablette tactile les missions en cours, l'informa des points glanés pendant la nuit, et lui posa le casque téléphonique sur la tête, tel un seigneur adoubant son vassal. Cette tablette c'était leur fil rouge, le passage de témoin de leur relais ininterrompu. Elle était *updatée* en permanence prenant en compte toutes les évolutions de la situation sur le terrain.

Le RTCC marchait de la même façon qu'un *call centre* téléphonique, comme il y en avait tant de par le monde, de la *hotline* des PC Dell Bangalore, à celle de La Redoute à Casablanca, ou bien au central des pizzas de Papa Johns ou encore à la plateforme des Pussy Cat de Dolls.

Tous les appels arrivaient sur le même numéro ! Le premier qui décrochait obtenait la mission, et il valait mieux ne pas laisser un appel sonner dans le vide trop longtemps :

Sam intercepta une ligne,

« RTCC j'écoute ?

- Ici section d'assaut Alpha Bravo Coordonnées WAAS.AFGH 49.97 – 68.54.4. STOP. Besoin Predator sur zone pour bombardement PAX immédiat sur coordonnées WAAS.AFGH 53.87 -98.7 STOP. Roger ?

- Roger ! »

Sam repérait l'objectif, stationnait son drone au-dessus, recoupait les images satellitaires, décidait du point optimum d'impact et balançait ses missiles. La cible était alors « neutralisée » dans des délais record.

2 points d'un coup ! Vraiment enfantin comme boulot...

Burn out

Vendredi 30 novembre 2012-03 :00 pm

Nevada – Zone industrielle de - Unknown.

Eagle's nest : 210 / Predators's eye : 219.

Alexeï vint s'enquérir lui-même des dernières avancées de la course-poursuite. La compétition avait métamorphosé l'ambiance du RTCC, à tel point que les *casualties*, les victimes des bombardements, se comptaient désormais quotidiennement par dizaines au lieu des quelques unités habituelles.

L'équipe gagnante aurait sa soirée de Noël offerte par la boîte. Cela faisait beaucoup de dommages collatéraux pour un enjeu somme toute si dérisoire.

Alexeï commençait même à se demander si ce concours de tirs aux pigeons était une si bonne idée que ça.

« Encore dix jours et c'est gagné... » Sur le trajet de retour, Sam était encore obnubilé par le match, lorsqu'il fut soudain pris d'une douleur intense au niveau des poumons. Son cœur fut pris dans un étau, comme une vulgaire pièce de métal qu'on martelait à chaud. Saisis de convulsions, il tenta de maintenir le cap de sa voiture comme il put.

Il suffoqua et dut s'arrêter d'urgence sur le bas côté. Il sortit et s'affaissa sur la portière béante, expirant pendant de longues minutes.

La cause de ces attaques d'angoisse lui était inconnue et la plupart du temps, il les mettait sur le compte de ses digestions difficiles, ou sur sa dernière partie de COD qui s'était encore terminée à pas d'heure.

Sam réussissait à les effacer d'un revers de la main, mais ce n'était que partie remise. Elles revenaient de plus belles, lancinantes...

Ces pensées fugaces, ces images fugitives, ces hurlements au plus fort de la nuit n'étaient pas pour le rassurer. En son for intérieur, il craignait bien que ses tourments momentanés soient plus insidieux, plus sournois qu'un bout de pizza en putréfaction dans son organisme.

Un trouble plus profond devait le tourmenter, réminiscence de ses démons, surgissant toujours au moment le plus incongru.

Sam n'osait mettre un nom sur ses malaises, mais il en avait identifié l'origine : toutes ses pulsions devaient être en permanence assouvies. Son métier était dans la même veine que sa vie, il se sentait l'âme d'un serial killer, il avait l'impression d'être un monstre insatiable qui avait besoin de sa dose de corps explosés pour continuer à avancer...

Alors, pour tenter de ressentir des instants de bonheur d'un autre genre, même diffus, d'éprouver quelques bouffées de chaleur, de connaître leur saveur, Sam se gavait d'antidépresseurs à longueur de journée, à la recherche de nouvelles sensations de « vie ».

Il avait réactivé les anticorps de son âme à sa manière.

Côté boulot, l'honneur était sauf. Personne n'avait jamais soupçonné sa vraie maladie.

L'autre soir, il s'en était ouvert à Hong Park de manière aussi discrète que subtile :

« Hey Hong ! T'as des cauchemars parfois ? »

- Hein quoi ? Hong eut un mouvement évasif.

Hong était tout entier absorbé par le choix de la nouvelle princesse qu'il attraperait dans les filets de sa toile...

Sam insista. « Tu sais, avant-hier, après notre mission de bombardement au Kazakhstan, j'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Ça t'arrive parfois ? »

Hong le toisa du regard.

« Manquerait plus que ça ! Que notre boulot prenne le dessus sur notre vie privée ! Non désolé vieux, je ne mélange jamais ! »

Ce n'était pas chez ses collègues que Sam trouverait ses réponses.

Les voitures filaient à toute allure sur l'autoroute sans même ralentir à son niveau. Toujours recroquevillé, il enchaînait maintenant une succession

d'exercices respiratoires. Il avait les yeux écarquillés, les pupilles dilatées.

Il lui faudrait encore de longues minutes avant d'être en état de repartir.

Sam prit alors pied dans l'un de ces interminables instants où ses pensées se bouscullaient et s'affrontaient entre elles.

Il sentait bien que ses angoisses étaient marquées des aspérités qu'avait empruntées son inconscient pendant son enfance.

En fermant les yeux, il essaya encore une fois de se confronter à son passé ; c'était toujours un exercice douloureux pour lui, une réelle épreuve que de se replonger dans les souvenirs de sa solitude absolue... Pénible même, trop pénible.

Alors le plus souvent, il n'insistait pas. Il se renfermait dans sa bulle, insensible au monde qui l'entourait.

Rien n'aurait pu l'en faire sortir.

À la mort de ses parents, sa famille proche avait bien tenté de l'extraire de son cocon, de lui ouvrir son horizon et de lui briser son cœur de pierre. Ils l'invitèrent aux réunions familiales, en tentant de lui faire partager la chaleur d'un nouveau foyer.

Mais ce fut peine perdue.

C'était comme si Sam s'était piégé dans son propre univers. Il s'était fabriqué une petite boîte en bois autour de sa vie et s'y était enfermé. À force de vivre dans sa camisole artificielle, il végétait en autarcie.

Il n'avait pas les mêmes rêves que l'Américain moyen : les gens désiraient au plus profond d'eux-mêmes avoir une famille, des enfants, une carrière, des amis... Sam non.

Son quant-à-soi lui suffisait.

Mais il se rendait aussi compte que son inhabilité à exprimer ses émotions était pour lui un avantage. Pas de problème à envoyer se faire exploser des familles entières, à exploiter son prochain, à mourir à quarante ans. Il s'en foutait comme de sa dernière chemise.

Pizzas fromage ou champignons ? Putes brunes ou blondes ? Faire sauter la casemate par l'avant ou par l'arrière ? Cinq ou dix points ?

De nouveau, un sentiment d'irréalité l'envahit. Quel lien entre ces gestes anodins et le cauchemar de ses actions ? Pouvait-il réintégrer le monde ordinaire, comme ça, en claquant des doigts ?

Il mesurait sa propre indifférence entre la gravité de son métier et les enjeux dérisoires de sa vie, mais il ne voyait absolument aucun problème à continuer ainsi jusqu'à la fin de ses jours.

Enfin rétabli, il reprit la route et bifurqua à la première sortie à droite, chemina quelques kilomètres sur une route ensablée et s'arrêta devant un panorama grandiose du Grand Canyon.

À cette heure tardive de la journée, cette aire de parking d'ordinaire réservée aux touristes, était complètement déserte.

Il décida de s'aventurer plus avant et se perdit dans un dédale de falaises, méandre minéral d'un fleuve creusée dans la nuit des temps.

Les ténèbres avaient fait leur apparition rendant le lieu féérique.

Enfin rasséréné, Sam s'allongea sur le sable encore gorgé de la chaleur du jour et contempla l'immensité du ciel. Il se roula un joint, expira quelques bouffées et soupira un long moment.

Ne seraient-ce ses stress affectifs qui venaient le hanter tous les 36 du mois, tout compte fait, sa vie n'était vraiment pas si mal...

Hotel California

Samedi 1er décembre 2012-03 :00 pm

Las Vegas – Downtown

Eagle's nest :222 / Predators's eye 277.

L'équipe de Sam avait réussi à abattre un petit avion à hélices sur le théâtre d'opération colombien. Cinquante points d'un coup ! Cette aubaine inespérée allait probablement les mettre à l'abri d'un rattrapage in-extremis avant la fin du tournoi.

Fait rarissime en ce jour étouffant d'automne, la pluie tombait drue et solide sur le dallage fissuré du motel.

Des brumes, montées de la terre tiède, rampaient au ras du sol et léchaient les murs, épousant leurs contours.

Bordée d'une rangée de colonnes rococo décrépies, une piscine olympique trahissait la splendeur d'antan d'un quartier aujourd'hui pratiquement à l'abandon.

Avides d'espace et de projets pharaoniques, les promoteurs étaient partis vers le sud, le *Strip*, ne laissant derrière eux qu'un amas de vieilles bâtisses croulantes sous les assauts de l'aridité du désert.

Le centre ville de Las Vegas ressemblait à s'y méprendre à un mouroir pour retraités. Pour eux, le temps s'était arrêté dans le même élan que leur folle jeunesse, prématurément, au milieu des années 1970.

Il y avait bien longtemps que les enseignes blafardes de ses casinos défraîchis n'attiraient plus ces vieillards esseulés et désœuvrés qui avaient tout perdu au jeu.

Ils attendaient leur mort sans même l'infime espoir de pouvoir se « refaire » une dernière fois...

C'était dans ce cadre enchanteur qu'Hong Park avait décidé d'élire domicile. Son hôtel rappelait les clichés les plus élimés des *road movies* du cinéma américain : climatisation à tous les étages et les une lettre sur deux de l'enseigne *vacancy* donnant sur la rue avait ses néons grillés.

Dans cet établissement suranné, il vivait tranquille, peinard. Ses pensionnaires grabataires venaient rarement l'enquiquiner dans ses petites affaires.

Arraché de son orphelinat de Corée du Nord à l'âge de six mois, Hong Park avait été naturalisé Sud Coréen puis vendu à un prix défiant toute concurrence sur le marché de l'adoption US.

Très vite ses nouveaux parents s'étaient retrouvés confrontés à un os de taille : une barrière culturelle et linguistique insurmontable. Ils avaient l'impression d'avoir affaire à un martien et ne réussirent jamais à établir le moindre véritable contact avec leur progéniture.

Son autisme fut imputé aux traumatismes subis pendant sa prime enfance.

Cela tombait plutôt bien, car Hong Park n'avait jamais vraiment su trop quoi leur dire non plus.

Hong Park venait effectivement d'une autre planète : il était fan de ninjas, depuis Bruce Lee jusqu'aux Tortues. Dès huit ans, il était champion de nunchakus et jouissait même d'un certains succès dans les spectacles de fin d'année de son école.

Cela faisait une dizaine d'années maintenant qu'Hong Park occupait la suite N°347 du premier étage. Il y mourrait sûrement...

Dès qu'il arrivait chez lui, il se cloitrait dans son appartement où il s'était bâti

un univers à son image : sa collection de katanas aurait fait pâlir d'envie le plus féru des amateurs d'art samouraï.

Une lumière rouge tamisée, des plantes carnivores et un vivarium à mygales donnaient un tour encore plus exotique à l'ensemble de la déco.

D'ailleurs, lorsque les *pussies* du Pussy Cat venaient lui rendre une visite de courtoisie, elles lui demandaient de refermer la cage et de masquer ses petites amies sous une couverture. Paraît-il qu'elles n'arrivaient pas à se « détendre » lorsqu'elles s'imaginaient ces tarentules aux pattes velues se faufilant sous les draps.

Les ventilos avaient beau tourner à fond, il y régnait une chaleur moite, tropicale. Une torpeur avait envahi les lieux. Les murs suintaient, on aurait dit que les meubles eux-mêmes suppuraient.

Hong Park était torse nu, son corps glabre faisait ressortir ses muscles saillants. L'électro-pop asiatique explosait les 100 décibels. Il s'entraînait à ses exercices quotidiens de close- combat : lancé de *shuriken* sur cible mouvante, punching ball à double élastique et quelques prises de Ju-jitsu.

Plusieurs centaines d'abdos plus tard, il était fin prêt pour affronter son ennemi juré : W4r£0rÐ !

Car Hong Park et Sam avaient beau être collègues depuis dix ans, ils jouaient l'un contre l'autre depuis... Toujours... Le pseudo d'Hong Park c'était Ninja/N1nj4, bien sûr !

Hong Park n'avait jamais réussi à battre Sam, alias Warlord, alias Alex Mason. Pas une seule fois. Et pourtant, même s'il était blessé dans son orgueil de *bushi*, il ne lui avouerait jamais que c'était lui, le ninja masqué qui venait le défier chaque soir sur CoD.

Sam nourrissait bien quelques soupçons à son encontre, mais il ne voulait pas perdre son meilleur binôme, son ami.

L'obèse et le champion de Kung Fu : ils faisaient une drôle de paire. Si en

dehors du boulot personne n'aurait misé un dollar sur ce couple improbable, Laurel & Hardy des temps modernes, lorsqu'ils étaient en mission commandée, ils étaient invincibles. Une vraie machine à tuer !

Ils travaillaient instinctivement sans même se parler. Pendant que Sam gardait les véhicules dans son viseur, Hong Park donnait ses instructions aux pilotes de chasse. Rien ne pouvait leur échapper.

La grande faucheuse n'avait qu'à bien se tenir, ils étaient mieux armés ! On les appelait d'ailleurs *le tandem de la muerte* !

Le binôme

Lundi 3 décembre 2012-03 :00 pm

Kurdistan irakien - Kirkouk

Eagle's nest :240 / Predators's eye 305

Leur feuille de route de la journée était bien remplie... Encore une vingtaine de points faciles à engranger. Ils étaient dorénavant sûrs de pouvoir maintenir leur avance. La fin du tournoi s'annonçait comme une simple formalité, une vraie promenade de santé.

Leur première mission consistait à faire sauter un dépôt de munitions dans le Nord de l'Irak, près de Kirkouk.

Comment ça, le Nord de l'Irak c'étaient les alliés ? Comment ça les Etats-Unis s'étaient retirés du conflit irakien il y avait déjà deux ans de cela ?

Sam, il n'en savait rien. Il s'en foutait comme de sa dernière chaussette. Les aspects géopolitiques et stratégiques ne l'avaient jamais intéressé.

Et ne commencez pas à lui expliquer la différence entre un sunnite et un chiite ! Pour lui, c'était du pareil au même, c'était *kif kif bourricot*...

Depuis son poste de commande, des milliers de chiffres changeaient toutes les

millisecondes, une multitude d'informations arrivaient en temps réel. Coordonnées GPS des avions, de l'ennemi, du drone...

Sur une pression de son doigt, le compteur digital s'emballa et une voix digitalisée égrenait un *count-down* définitif. On arrivait au bouquet final : les informations du missile avant impact, des images un peu floutées et puis soudain, sans bruit avant-coureur, une énorme déflagration. C'était le moment que Sam préférait. Une explosion complètement irréaliste, sortie de nulle part, venait de bouleverser des paysages, anéantir des familles entières à des milliers de kilomètres de là.

Sam aurait payé pour faire ce boulot tant il l'aimait.

Il alla se fumer une clope dehors pour prolonger cet instant de bonheur.

Hong Park prit le relais. Il devait s'assurer que la cible avait été parfaitement « nettoyée », au cours d'un BDA, *Battle Damage Assesmmment* pour confirmer la destruction complète de l'objectif.

Ce n'était pas bien compliqué.

Il fallait attendre que le nuage de fumée disparaisse, compter environ de trois à cinq minutes, selon la météo, puis vous laissiez mijoter et vous regardiez à la surface dans quel état se trouvaient les survivants.

Dans le doute, on demandait au pilote de chasse de refaire un passage à basse altitude pour les finitions, un balayage à l'aide de deux canons rotatifs Vulcan de 20 mm. Leur cadence de tir de 4 000 coups minutes suffisait normalement à calmer toute velléité de survie des quelques miraculés potentiels.

Quand vraiment ce travail d'orfèvre ne suffisait pas, on envoyait les Navy SEAL.

SEAL c'était pour SEa, Air and Land, des forces très très spéciales. Des types aussi à l'aise sur terre que sur mer ou dans les airs. Des droïdes surentraînés qui donnaient une idée de ce à quoi ressemblerait le soldat du futur.

Depuis le 11 Septembre 2001, guerre ou pas guerre, les missions d'assassinat

étaient officiellement autorisées par le Congrès. Les SEAL ne faisaient pas dans le détail. Ce n'était pas ce qu'on leur demandait. Ils ne s'encombraient jamais de prisonniers, ni de blessés d'ailleurs...

Les quinze commandos s'harnachèrent comme à l'entraînement. Sur un appel du RTCC, on les fit décoller depuis un porte-avions stationné dans le Nord du Golfe persique. Deux hélicoptères furtifs Comanche fendirent la nuit avec leur cargaison mortelle.

Depuis la terre ferme on ne voyait rien, on devinait à peine un bruit sourd au loin. Les pilotes volaient tous feux éteints, leurs casques étaient équipés de capteurs thermiques synchronisés avec les canons mitrailleurs sous l'hélico. Un mouvement de tête à droite et c'étaient quatre mitrailleuses qui oscillaient de la même inclinaison. Il valait mieux y réfléchir à deux fois avant de se gratter le nez...

Trente-cinq minutes suspendus au-dessus du vide, agrippés les uns aux autres par une toile d'araignée aux cordes rêches qui leur sciait les mains, ça vous soudait un esprit de corps !

Leur ombre se découpait maintenant dans les lueurs de la lune telles des grappes de raisins bien mûres.

Cinq minutes avant objectif... *Target locked*...Ça y est, ils étaient sur site. Personne ne les avait entendus arriver. Leurs visages étaient dissimulés par un masque de charbon, la lumière de leur rétine disparaissait sous leurs optiques.

On ne devinait d'eux que quelques ombres furtives qui se glissaient subrepticement par petits groupes, l'un couvrant l'autre. Ils évoluaient sur les écrans à une vitesse fulgurante tels des robots invincibles.

Leurs combinaisons en kevlar bardées de capteurs leur assuraient une quasi invisibilité sur le terrain, tandis qu'eux, avec leurs caméras infrarouges intégrées à leurs visières, voyaient comme en plein jour.

Chacun unité du commando avait une fonction bien précise au sein du groupe, une spécialité, une arme de prédilection : Jarris c'était le déminage, il courait en

lançant devant lui des leurres d'activation de mines antipersonnel.

Levis *a.k.a* Bulldog ne sortait jamais sans son lance-roquettes AT-4. Butthead avait déjà déployé une mini station de transmission par ondes courtes chiffrées tandis que Warhead s'était positionné en sniper pour couvrir la zone.

Leurs gestes étaient d'une fluidité telle qu'ils ne faisaient plus qu'un seul corps avec leurs armes.

Quelles que soient les configurations du terrain, et le type de mission, ils étaient tellement rodés qu'ils agissaient comme un seul homme dans une chorégraphie des plus synchronisée.

Par écrans interposés, Hong Park pouvait suivre leur progression destructrice au sein du camp, quelques détonations sourdes et le raid était déjà terminé.

Ils repartirent comme ils étaient venus, sans un bruit. Onze minutes chrono, ils laissaient derrière eux un paysage de ruines et de désolation.

Hong Park, comme Sam, aimait bien cette partie de la mission avec les SEAL. Il avait l'impression de se retrouver dans *Call of Duty*.

Parfois, il se surprenait même à essayer de faire mouvoir à distance ces petits soldats avec son joystick...

Day Shift

Mardi 4 décembre 2012

Afghanistan – Province de Helmand

Eagle's nest : 280 / Predators's eye : 331.

Les deux équipes finalistes étaient à pied d'œuvre. Elles allaient devoir travailler main dans la main pour le plat du jour : la piétaille.

1 200 soldats alliés en première ligne et 10 000 hommes de l'armée régulière afghane pour assurer l'intendance. Un soldat au front pour dix en soutien !

Dans la province hostile de Helmand, l'axe Kaboul - Kandahar était l'artère la plus stratégique de tout l'Afghanistan.

Le commandement de l'ISAF leur avait concocté une opération de haute voltige : technologie américaine, soldats coalisés et logistique afghane.

Code Mission : « Garden Tea Party » : débarquer des troupes d'élite sur les sommets - forcer les rebelles à en descendre – réception maison au son du canon.

En ce moment même, ils étaient une vingtaine de drones à se balader tranquillement, lascivement même, au-dessus de la zone d'opération.

En contrebas, les paras organisaient une battue en progressant à la biffin. Ça ratissait large. Un VAB, une dizaine de gars, un nouveau VAB pour les couvrir.

En l'air, le va-et-vient incessant des quelques dizaines d'hélicoptères déposait tout ce joli petit monde sur les hauteurs pendant que nos vingt drones battaient la mesure du concert qui allait bientôt commencer.

Pour Sam, ces opérations alliées de grande envergure étaient les plus fastidieuses mais aussi les plus risquées. Il y avait un monde fou dans le ciel, un vrai ballet aérien, les collisions étaient fréquentes...

Sur la terre ferme, les hommes de troupe crapahutaient dans un relief escarpé et hostile. Ils courbaient l'échine sous leurs bardas de 40 kilos. Leur gilet pare-balles en pesait 16 à lui seul !

Sam et ses collègues transmettaient en direct les images à un centre de commandement situé en Arabie Saoudite. Les généraux pouvaient superviser la ligne de front depuis vingt écrans différents. Autant que de drones.

Ils donnaient des instructions aux artilleurs pour bombarder telle position, aux soldats pour évacuer telle autre.

Fallait pas se louper !

Pire que la bavure, ce que tout le monde craignait, c'était le tir ami ! Et avec toutes ces bouches à feu télécommandées à distance, une boulette était vite arrivée.

Ils étaient dans un mouchoir de poche. Il fallait de la coordination, de la précision, dix secondes pouvaient changer l'issue du combat.

Toutes les informations devaient être prises en compte, chaque signe interprété avec justesse : des femmes et des enfants qui évacuaient un village signifiait que des talibans s'y étaient retranchés, des bergers qui marchaient avec des chaussures en cuirs : des guerriers déguisés. Le vent qui soufflait dans les peupliers, en revanche, ça, ça ne voulait rien dire du tout !

La patrouille hollandaise progressait en colonne dans une ruelle étroite. Ils défoncèrent les murs en pisé d'une cour intérieure et découvrirent une cache d'armes : le butin était bon ! Deux mitrailleuses Dishka de fabrication chinoise et une centaine d'obus de tout calibre.

Ils neutralisèrent immédiatement leur prise de guerre.

Vu d'avion, les alliés donnaient l'impression d'être dotés d'un sixième sens, ils savaient à l'avance où se portait l'ennemi, ils se positionnaient en conséquence.

Ils entrèrent au contact. Ça tirait dans tous les sens, des balles traçantes fusèrent autour des hommes. Les talibans n'eurent même pas le temps d'aligner une roquette qu'un déluge de feu, magma incandescent d'obus de mortier, de plomb des fantassins et des balles incendiaires des hélicos, fondit sur eux... Trois minutes plus tard, les derniers fuyards se ruèrent vers la montagne pour s'y réfugier.

Le centre de commandement choisit ce moment propice pour faire appel à deux superbombardiers B-52, des vieilles forteresses volantes, toujours vaillantes, qui larguèrent leur quarante tonnes de bombes en tapis pour en terminer avec sept fugitifs.

Ces talibans avaient de forte chance de terminer en martyrs.

Le Djihad justifiait tous les sacrifices mais leur combat ne tenait plus devant une telle débauche de moyens pour les supprimer.

S'ils s'en étaient rendus compte, ils auraient déposé les armes depuis bien longtemps.

Ils seraient allés jusqu'à livrer eux-mêmes Ben Laden dès le 12 septembre 2001 sur un rail de chemin de fer avec du goudron et des plumes.

Ils devaient être vraiment désespérés pour qu'on puisse encore les appâter par la vision de 72 vierges dans l'au-delà...

Day Shift

Vendredi 7 décembre 2012

Nevada – Zone industrielle de -Confidential.

Eagle's nest : 302 / Predators's eye : 350.

Pour leur dernière journée de tournoi qui devait voir consacrer la victoire écrasante des Predator's eye, tout était allé de mal en pis.

Pourtant, la semaine avait encore commencé par un bombardement d'une caravane de réfugiés, normalement de très bon augure pour la suite des événements.

D'abord, sur le trajet, en prenant de l'essence, le pompiste lui avait fait la causette. Et ça Sam n'aimait pas. Il n'aimait pas parler à des inconnus qui n'avaient pas les mêmes centres d'intérêt que lui. Très vite, il sentait que les types en face avaient plus envie de lui poser des questions sur son style de vie, sur comment il faisait pour aller aux chiottes avec son trou du cul de géant plutôt que de vraiment s'intéresser à comment il allait.

Alors Sam évitait les discussions informelles autant qu'il pouvait.

Journée de merde, donc. Avec son équipe, ils avaient pour mission de piloter un drone au-dessus d'un camp de berbères libyens en Jordanie. Ou peut être étaient-ce des Soudanais en Libye ? Enfin un truc ethnique dans le genre... Trente heures qu'ils étaient dessus. Pour assurer le suivi du drone, ils se relayaient à raison de quatre équipes en faisant les « trois-huit », comme sur une chaîne d'assemblage de la Toyota Prius.

Pour être sûr qu'ils n'avaient pas été repérés, Sam il avait son « truc ».

Quand il était en observation de nuit au-dessus d'un camp et qu'un des talibans sortait discrètement de la tente pour se taper une chèvre en levrette, c'était bingo ! C'était sûr que leurs drones n'avaient pas encore été détectés par l'ennemi au sol !

Et ça arrivait plus souvent qu'on ne le pense : c'est qu'être terroriste dans le désert ça devait manquer un peu de distraction, ce n'était pas folichon folichon tous les jours, alors ils faisaient ça avec les moyens du bord, avec ce qu'ils avaient sous la main.

Et puis là, aujourd'hui, le drone avait planté. Explosé en plein vol, parti en fumée. Ils ne savaient même pas pourquoi. Panne technique ? Repérés ? Le bug à cinq millions de dollars...

Le temps d'en faire venir un autre, il n'y avait plus personne dans le camp. Abandonné !

Pour la mission suivante, Sam avait passé son après-midi en safari dans la savane africaine au lieu de pister un convoi motorisé de talibans à 10 000 kilomètres de là. Des petits malins de *hackers* iraniens s'étaient, semble-t-il, amusés à changer les coordonnées, pourtant chiffrées, de géolocalisation de la cible...

Le temps que Sam se rende compte de la supercherie, il était trop tard : l'équipe de SAS britanniques postée en embuscade pour effectuer le guidage laser n'était plus opérationnelle.

Sam avait été pris d'un léger doute lorsque la procession de jeeps qu'il suivait via son drone avait encerclé deux girafes et que des touristes Japonais avec des téléobjectifs géants s'étaient mis à les mitrailler... de flashes. Il avait trouvé ça louche, ça lui avait mis la puce à l'oreille.

Bref, les drones, tant que ça marchait, c'était super, mais dès qu'il y avait le moindre ennui technique, Sam se sentait un peu seul et impuissant depuis sa base du Nevada.

Un vrai moment de solitude !

Au moment de passer le relais à son alter ego, il lui fit part du bilan mitigé de sa journée et se fendit, par email, d'un rapport circonstancié à sa hiérarchie.

Tant pis s'il passait encore une fois pour un âne pour ne pas savoir que la dernière fois qu'une girafe avait été aperçue en Afghanistan, c'était en 1979, juste avant la destruction du zoo de Kaboul par les Russes !

Day Shift

Samedi 8 décembre 2012

Afghanistan - Tora Bora - Village de Pachir

Eagle's nest : 321 / Predators's eye : 350.

Encore un village. Encore une patrouille. Aux uniformes, on dirait des Canadiens.

Oui, ça en avait tout l'air.

Sam était tranquillement entrain de siroter son demi-litre de café quotidien en les escortant depuis leur départ de la base aux aurores.

Ils étaient partis dans l'aube baignée de lumière bleutée. Le souffle cours de leur respiration luttait avec le froid glacial.

Il faisait maintenant grand jour et le soleil les accablait. En file indienne, les soldats suivaient un petit canal d'irrigation, un de ces nombreux *qarez*, ces canaux rudimentaires entretenus depuis la nuit des temps. Ils avançaient péniblement avec leur lourd paquetage sur le chemin marécageux qui sinuait à travers champs.

Le sol boueux collait à leurs bottes avec une succion trop sonore tandis qu'indifférents à la vision des militaires en vadrouille, des enfants vauquaient aux abords d'une rivière. Ils se bagarraient autour d'un énorme pneu de tracteur, devenu, le temps d'une aventure, une citadelle imprenable.

Leurs éclats de rire n'étaient troublés que par le bourdonnement rassurant du drone de Sam au-dessus d'eux.

Des paysans labouraient la terre à l'aide d'une charrue tirée par un âne famélique.

Mais, en un instant, les rires se turent. Les enfants disparurent, les paysans aussi. Des femmes voilées quittèrent en courant les dernières maisons du village, des bébés plein les bras.

Halte immédiate !

Sur un geste du sergent, tout le monde s'accroupit, sur le qui vive, l'œil aux aguets.

Le radio demanda à « Big Brother », d'aller investiguer plus avant dans le village.

Sam s'exécuta immédiatement mais il fut interrompu par le pop lointain d'un fuselage métallique. C'était le bruit caractéristique des obus de mortiers qui tombaient à la verticale au-dessus d'eux. La soudaineté de l'attaque ne leur laissa que peu de répit pour s'abriter.

Le sergent MacAllister hurlait encore « à couvert » que les premières explosions firent trembler le sol dans un tourbillon de poussière et de boue. Elles soufflèrent le lieutenant Jeffrey positionné en éclaireur.

Les rafales d'une mitrailleuse dishka, montée sur le toit d'une des bâtisses, arrosèrent tout ce petit monde qui plongeait la tête la première.

La moindre motte de terre devint salvatrice. Complètement à découvert, hyper-vulnérables. Une roquette atteignit la queue du peloton mettant Phil et Terrence hors de combat.

Quelques chanceux trouvèrent leur salut dans un fossé mais la plupart n'eurent même pas le temps. Ils furent fauchés en l'air avant d'avoir pu tirer le moindre coup de feu.

L'embuscade avait été bien préparée. Ils devaient être une quarantaine à les encercler, planqués derrière leurs parapets de terre séchée.

Passé la première surprise, les hommes firent preuve d'un sang-froid remarquable et improvisèrent une riposte comme ils purent.

Le radio s'époumonait à demander du support aérien.

Une fois n'est pas coutume, Sam était en sueur. Il transpirait de tous ses pores.

Non sans mal, ils positionnèrent la mitrailleuse de 50 mm sur un avant-poste particulièrement exposé.

Ils réussirent aussi à regrouper leurs blessés dans le trou faisant désormais office d'un bunker des plus rudimentaires.

Jamais ils n'avaient vus autant de talibans d'aussi près ! Sous un feu nourri, les rebelles resserrèrent encore un peu leur étreinte. Pas d'évacuation possible.

Pendant un cours répit, MacAllister regarda autour de lui et compta ses gars. Il fit un premier bilan et il n'était pas bon : sept blessés graves et deux morts... Il lui restait six hommes valides.

Il se reprit aussitôt. Il n'avait plus le choix. Il ne devait pas, il ne pouvait pas faillir devant ses hommes.

À lui seul, le sergent en valait dix ! Autour de lui, des centaines de douilles jonchaient le sol. Elles s'éjectaient une à une, brûlantes, dans un cliquetis de chaînes. La 50 n'en pouvait plus de cracher ses balles. L'embout allait fondre !

Son servant était mourant, son radio blessé au thorax, Mickey, le *platoon*, restait prostré contre un muret tandis qu'une marre de sang se répandait doucement à ses pieds.

Ils étaient enlisés dans la boue jusqu'aux genoux.

Jerry vida un chargeur entier de grenades sur les premiers murs du village. Mark, le plus courageux du régiment, reçut un projectile dans l'abdomen. Il perdait beaucoup de sang mais continuait de tirer au coup par coup pour économiser sa dernière bande.

« - Big Brother ici Erable 1. Impossible de se replier. Je répète. Impossible de se replier. Nous sommes coincés. 40 *tangos* et 6 des nôtres au tapis. J'ai besoin de soutien aérien. Urgence. »

Sam assistait impuissant à la scène. Il était maintenant en nage, cloué à son siège.

Il était en liaison continue avec le radio depuis le début de l'assaut. La cavalerie était en route mais dans cinq minutes, il serait trop tard. De toute façon, l'ennemi était désormais trop proche pour faire bombarder la zone. Sam ordonna immédiatement l'annulation du soutien aérien.

« -Erable 1 ici Big Brother. Evacuez la zone et planquez vous. »

Il leur conseilla alors de se retrancher avec les blessés dans la cavité naturelle. Il leur dit d'attendre là, calfeutrés, la venue d'éventuels mais improbables secours.

MacAllistair acquiesça aux recommandations de Sam, se leva d'un coup, indifférent aux balles traçantes qui le frôlaient de toutes parts et hurla « Rapid Fire ! ».

Aussitôt les soldats se redressèrent en un dernier sursaut d'orgueil et balancèrent tout ce qui leur restait de munitions dans la bataille : un dernier tir de barrage, une gigantesque boule de feu qui calma pour quelques instants les ardeurs des talebs.

Et puis plus de baroud d'honneur, ils décrochèrent.

Les talibans, jusque là plutôt méfiants, sonnèrent l'hallali, le coup de grâce !

« Taïaut contre les infidèles ! »

Ils foncèrent en tirant vers l'abri de fortune oubliant tout principe de prudence et, au passage piégé, ils furent soufflés par trois détonateurs d'explosifs C4 reliés entre eux.

Vingt talibans au tapis ! Les dix derniers se firent rétamé par les soldats encore en état de combattre !

Les pertes étaient lourdes pour les insurgés mais les Canadiens se devaient de disparaître avant la venue d'éventuels renforts.

Les soldats descendirent vers les berges jusqu'à la zone d'exfiltration, transportant leurs hommes comme ils purent : leurs blessés à bout de bras, les morts sur des civières improvisées.

Un fumigène rouge aida les hélicoptères à repérer la zone d'extraction « Medevac ». Quatre minutes plus tard, un gros Chinook escorté de deux Black Hawks arrivèrent sur la *landing zone* pour évacuer ce qui restait de la patrouille.

Les tirs venaient de reprendre et redoublèrent d'intensité.

Sous le souffle des pales des doubles rotors, les servants leur firent signe de se dépêcher.

Les derniers rescapés se ruèrent par la rampe d'embarquement du gigantesque hélicoptère sanitaire.

À l'intérieur, éclairé par un halo de lumière vert blafarde, des médecins prodiguaient les premiers soins aux plus salement amochés.

L'hélico redécolla aussitôt tandis que les deux *gunners* postés sur le plan incliné arrosèrent de leurs 12.7 les assaillants.

Les Black Hawks terminèrent le travail...

GAME OVER !

Encore une victoire pour W4r£0rÐ !

Il se retourna pour échanger avec Hong Park, resté en *back-up*, et se rendit compte qu'il était tout seul.

Mais au fait, on était où là ?

Parce qu'entre son bureau, en forme de cockpit d'avion et sa maison pleines de consoles de jeu, les deux endroits se ressemblaient quand même pas mal.

À tel point que pour être sûr d'éviter des malentendus qui pourraient s'avérer fâcheux, il avait placé deux *post-it*, un sur chacun de ses desks : CoD pour la maison et « Real Life », pour celui de l'agence !

De toutes façons, que ce soit sur CoD ou au RTCC, il utilisait des trucs qu'il avait appris en conditions réelles de combat et vice versa. Il était décidément imbattable mais il n'avait aucun mérite : il jouait à s'entraîner, il s'entraînait à jouer et en plus, il était payé pour ça...

Night Shift

Samedi 8 décembre 2012 11 :00pm

Nevada – Las Vegas - Hooters

Eagle's nest : 321 / Predators's eye : 350.

Ils avaient gagné !

Dans une cérémonie aussi improvisée qu'expéditive, tout le personnel du RTCC s'était rassemblé dans l'auditorium principal. Sam reçut des mains

d'Alexeï le drone d'or : une récompense aussi mythique que symbolique : un masque de Dark Vador en métal argenté.

L'allusion était évidente pour tout le monde : eux aussi ils avançaient telle la force obscure, en chevalier de l'ombre des tâches les plus ingrates !

Sam remercia, au nom de l'équipe, tous les types qui avaient eu la bonté de se faire descendre et lança quelques politesses bien senties à l'attention de Kostas et de ses équipiers d'Eagle Nest. Mais *fair play*, il les invita le soir même à partager le fruit de leur victoire. Sous les applaudissements de ses collègues il repartit sa récompense sous le bras. Elle irait trôner sur son desk jusqu'au duel de l'année prochaine.

Sam aimait son boulot comme aucun autre. Il plaignait ses camarades de promotion coincés chez Google ou Facebook à programmer des lignes de code à longueur de journée.

Il eut une pensée émue pour ceux de chez *Infinity Ward*, le studio qui avait développé *Call of Duty*. Pendant qu'ils dessinaient une nouvelle garde robe pour Alex Mason, Sam, lui, sauvait le monde tous les jours, sans même les inconvénients du métier de pilote de chasse.

Il ne se prenait pas cinq G pour le rendre inconscient, il n'avait pas le stress de devoir s'éjecter à 3 000 km/h en territoire hostile avec pour seule arme de poing un rasoir à main, personne non plus pour vous balancer un missile anti-aérien en pleine poire. C'était le pied !

Des types comme Sam qui n'avaient jamais touché une arme de leur vie et n'étaient jamais montés dans un avion qu'en classe économique, obtenaient de bien meilleurs résultats sur drones que les vrais pilotes de chasse, pourtant surentraînés par des milliers d'heures de vol.

Là non plus, pas besoin de dépenser deux millions de dollars pour former un pilote. Trois semaines de simulation sur ordinateur suffisaient amplement. Ensuite, pour la pratique, on leur faisait survoler pendant une dizaine de jours des villages factices qui ressemblaient à s'y méprendre à des villes fantômes du Far West américain. La seule différence, c'étaient les chars en carton-pâte et les fausses cibles mouvantes. Il y avait même des types qui vivaient dans le patelin

pour faire les figurants !

« - Tu fais quoi dans la vie ?

Moi ? Je suis acteur, je me fais filmer 24h/24 par des drones dans un faux village au milieu du désert. »

Celui là non plus, il ne devait pas crier sa profession sur les toits.

Le désert, c'était parfait pour s'entraîner. Pas étonnant que le RTCC se soit installé dans le Nevada.

Mais les similitudes ne s'arrêtaient pas là. Las Vegas c'était comme leur RTCC. Les casinos tournaient 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Lorsqu'un retraité jouait au black jack, il était aussi surveillé qu'un camp de naturistes talibans. Ici aussi, des espions venus du ciel se relayaient jour et nuit, des caméras en circuit fermé observaient ses moindres faits et gestes. Au premier doute de fraude, des types en costumes sombres, tels des *Men in Black*, emmenaient le suspect dans une pièce aveugle où il passerait un mauvais quart d'heure. Les SEAL de Vegas en quelque sorte...

Depuis dix ans qu'il faisait ce métier, Sam avait développé une paranoïa aigüe. Où qu'il aille, il avait toujours l'impression qu'il y avait un drone qui le suivait.

Aux chiottes, tout seul chez lui, c'était simple il fermait la porte...

Night Shift

Samedi 8 décembre 2012 11 :00pm

Nevada – Las Vegas - Hooters

Eagle's nest : 321 / Predators's eye : 350.

Ce soir, relâche. Enfin une pause dans leurs vies de fous.

Ils étaient confortablement attablés pour leur diner de Noël, récompense ultime de leur tournoi et célébration d'une nouvelle année de bons et loyaux

services au sein de l'armée. Sam poussa un soupir de contentement.

Leur sortie annuelle. Le seul moment où il se sentait à peu près en phase avec le monde qui l'entourait.

C'était tellement sympa d'avoir des copains !

Le nouveau tube de Britney Spears, « *Nail me Now* », couvrait à peine le brouhaha ambiant.

De grands éclats de rire fusaient de toutes parts. Sam invectivait Hong Park, qui lui, se moquait de William. Ça charriait sec et les vannes volaient au ras des pâquerettes...

La "frozen tequila" et les *pitchers* de bière coulaient à flots.

Ils étaient une dizaine.

Stuart, camarade de promotion de Sam, était passionné du jeu « Donjons & Dragons ». Il possédait chez lui plus de 3 000 figurines qu'il avait lui même peintes à la main minutieusement, pendant toute son adolescence. Mais n'allez pas lui en piquer une, il s'en rendrait compte dans la minute.

Hong Park, notre Coréen d'adoption, recruté il y a une dizaine d'années sur les bancs de l'Université de Stanford.

Kostas, le capitaine de l'équipe des Eagle Nest. D'origine grecque, il était l'un des rares chercheurs en mesure de battre l'ordinateur Cray aux échecs. Fils unique, il vivait toujours chez sa mère.

William, fan d'Airsoft, une sorte de paint-ball pour puristes. Comme tout le monde autour de la table, il était un assidu de CoD jusqu'au bout des ongles.

Il aimait aussi les hommes mais il n'en était pas totalement sûr.

Nous avons encore Steve qui était en train de montrer sur son téléphone les dernières photos de son nouveau déguisement de Troll...

Ils avaient tous en commun d'avoir autour de la trentaine, d'être des génies de l'informatique et d'être bien évidemment célibataires.

Le rituel d'une soirée à Las Vegas était toujours le même. Immuable.

Diner arrosé au Hooters, une chaîne de restaurants dont les serveuses étaient aussi aguicheuses que leur mini-uniforme était moulant.

Ils ne venaient en tout cas pas ici pour les plats Tex Mex, à la limite du comestible.

Ensuite, un petit tour aux machines à sous du casino du Caesar's Palace et ils achèveraient la soirée dans un bar de danseuses dénudées sur le *strip*, l'artère principale de la ville longée de casinos titanesques.

Pour finir, Sam le savait, chacun terminerait sa soirée dans son coin, dans une chambre miteuse d'un motel crasseux, à se taper des fantasmes tarifés à l'heure. Alors ils n'étaient pas pressés de se séparer. Ils allaient faire durer le plaisir de cet instant de fraternité autour du repas de Noël.

Les discussions allaient bon train entre le nouveau film de Peter Jackson : « Bilbo le Hobbit », les dernières applications de l'iPhone et les scénarios tout justes sortis de *Call of Duty*.

Quelques anecdotes sur le boulot bien sûr, des vidéos de leurs meilleurs bombardements qu'ils se repassaient en boucle sur leur téléphone, mais finalement peu de conversations d'intérêt général, de points de vue politique, d'avis sur la vision géostratégique du pays.

Leurs vidéos étaient utilisées à des fins de propagande militaire sur Youtube ou des sites de l'US Army : » Engagez vous, r'engagez-vous ! Notre guerre lave plus propre ! »

Sam en avait même postée une qui était dans le top 10 des vidéos les plus visualisées au monde. On y voyait un type sortir d'un bunker pour aller pisser. Son blockhaus explosait derrière lui et on le voyait courir comme un dératé avant de disparaître lui aussi dans une nouvelle explosion.

Hilarant en effet ! On se serait cru dans Vidéo Gags...

Sam l'avait mise en ligne sans aucun arrière pensé. Youtube lui reversait des dividendes sur le trafic généré par les clics et ça lui faisait un peu d'argent de

poche avec la bénédiction du gouvernement américain.

Finalement ce n'était que justice rendue. On regardait la petite vidéo, on se marrait, on faisait des commentaires, on *like it* sur Facebook, on la notait de 1 à 10 sur Twitter. On oubliait juste qu'il y avait un réalisateur dans le Nevada qui attendait depuis huit heures que le « pseudo terroriste » sorte du bunker pour rendre la vidéo encore plus drôle. Ce n'était pas sympa d'oublier ces artisans de l'ombre, ces types qui travaillaient en coulisses pour rendre le monde meilleur. Tout le mérite allait toujours pour les pilotes de l'US Air Force alors que c'était eux, les gars du RTCC, qui se tapaient tout le boulot !

À propos d'anecdotes, il y avait aussi celles qu'on évoquait un peu moins, les vidéos qu'on ne voyait pas trop sur Internet... Il y avait eu bien sûr le bombardement de l'ambassade chinoise à Belgrade. Ça c'était William ! Il était d'astreinte ce soir-là de Noël 1999... On avait du le rappeler d'urgence alors qu'il était encore fourré à faire la fête avec quelques elfes bourrés... En même temps, avec deux grammes d'alcool dans le sang et la quantité de neige qui tombait ce soir là, ce n'était pas évident de faire la différence entre une ambassade et un dépôt de munitions. La nuit toutes les chancelleries sont grises !

Le mariage afghan où les types tiraient en l'air avec leurs vieilles pétoires de chasse, c'était Hong Park... 45 morts dont les heureux tourtereaux...

Chacun son dossier, chacun son cadavre dans le placard.

Avec les drones, la donne avait changé : ce n'était même plus une guerre asymétrique, c'était plutôt une exécution télévisée. On ignorait juste le moment où le figurant se ferait buter. Une sorte de *snuff movie*, ces films où l'on assistait à une mise à mort en direct. Là, c'était un peu le même esprit.

On devrait en faire une émission de télé-réalité... Ça ne choquerait personne. Ça cartonnerait même sur une chaîne payante. Un coup à faire exploser toutes les audiences !

Pour buter Mohamed, tapez 1. Pour sauver Mohamed, tapez 2 !

À la sixième carafe de margarita, ça commençait à balancer sec !

Hong Park lança les vraies hostilités en interpellant Sam par son nouveau surnom : « la girafe » rapport à sa dernière bévue en Tanzanie.

Les autres reprirent aussitôt en chœur :

« - La girafe ! La girafe ! »

Ils tapèrent bruyamment de leurs verres sur la table.

Sam se leva et obtint le silence.

Il tenait dans la main droite une *fajita*, dans l'autre une pinte de bière. Il partit alors dans une imitation, pourtant difficile, de la girafe, en mimant sa bouche goulue en train de brouter la cime des arbres.

Tout le monde s'esclaffa et ils se remirent à taper sur la table avec leurs gobelets de tequilas pleins à ras bord en reprenant de plus belle.

« - La girafe ! La girafe ! »

Les esprits s'échauffaient, l'alcool commençait à faire son petit effet. Les serveuses étaient inquiètes et les regardait d'un drôle d'air.

Ils avaient beau en rire, ces cybercriminels iraniens les agaçaient au plus haut point.

Nos *geeks* n'étaient pas contents !

Ce qu'ils voyaient, c'était juste une guerre des *nerds*. Des *hackers*, arabes de surcroît, les défiaient. Ça ne se passerait pas comme ça !

Et n'allez pas leurs expliquer que les Iraniens n'avaient rien à voir avec les Arabes, ce n'était pas le moment !

Les convives en oubliaient presque qu'ils avaient pourtant des choses importantes à faire après le repas. Ils étaient touchés dans leur amour-propre !

Le dîner de Noël devint un conciliabule de guerre.

C'était décidé, dès lundi, Sam irait voir Alexeï et déballerait son linge sale en public.

Et si cela ne suffisait pas, il monterait un à un les échelons de sa hiérarchie jusqu'au généralissime chef suprême du RTCC pour lui expliquer comment chiffrer décemment les transmissions d'un drone.

Non mais ! Ils allaient voir de quel bois ils se chauffaient.

Enervés comme ils étaient, ils ne passèrent pas par la case casino et se retrouvèrent directement dans le club de stripteaseuses, le bien nommé Pussy Cat Dolls.

Concours de shots de tequila, ou TCN pour « Tequila Citron Nichons ».

Ils lâchèrent des billets à tout bout de champs pour faire rappliquer les nanas à leur table car pour l'instant, il n'y avait pas foule au portillon.

La vue d'une dizaine de *nerds* bourrés en décourageait plus d'une. Ils avaient les cheveux longs, hirsutes et sales ou au contraire tellement propres sur eux, rasés de tellement près, qu'on aurait dirait des jeunes cadets frais émoulus de West Point.

Mais à force de petites coupures glissées dans les strings des danseuses, il y eut bientôt une vingtaine de jolies naïades attroupées autour d'eux.

Finalement leur vie de *nerds* était simple, ils baisaient autant que les autres, ils devaient juste allonger un petit peu plus !

General Courtland McQuire

Dimanche 9 décembre 2012 7 :00 am

Las Vegas - Bellagio

À Las Vegas, le seul moment où la pratique du golf n'était pas hostile à l'être

humain, c'était avant neuf heures du matin et après sept heures du soir. Entre les deux, l'ensoleillement, la réverbération du désert et la chaleur accablante rendaient les parcours invivables. Les greens y étaient donc éclairés toute la nuit.

Ce dimanche matin, le général McQuire était en train de négocier le quinzième trou de son parcours, un « par trois » assez difficile, lorsqu'Alexeï l'appela pour lui évoquer l'affaire de la girafe de Tanzanie. En apprenant la nouvelle, il manqua de s'étrangler. Sa mini voiturette électrique en fit les frais : elle fila tout droit dans une mare.

Il en fut réduit à rentrer à pied.

« Mais qui m'a foutu une équipe de branques pareils ? »

Dix ans qu'il leur disait que la guerre, ça ne se faisait pas avec une télécommande à la main. Que tant que l'on n'avait pas connu l'odeur du napalm au petit matin, on avait rien connu.

Il y avait des jours où McQuire avait envie de foutre lui-même un de ses *nerds* dans un drone et de le déposer en zone hostile pour calculer son espérance de vie... Une minute ? Deux ?

Une heure ? Ça, ça l'aurait quand même vachement étonné !

Depuis qu'il avait été affecté au RTCC, à défaut de buter lui-même du *Niakoué*, le généralissime en chef, avait considérablement diminué son handicap au golf, c'était déjà ça de gagné sur la vie.

Que de chemin parcouru pour en arriver là où il était aujourd'hui. Quelle ironie ! Rien que d'y penser cela le rendait malade !

Quarante ans plus tôt, le lieutenant Courtland McQuire, quatrième du nom, venait de débarquer à Saigon, ses galons fraîchement glanés à West Point.

Normalement les types envoyés au Vietnam étaient enrôlés de force dans les campus américains.

Pas McQuire...

Lui, depuis qu'il était né, il était volontaire pour partir au front. Dans sa

famille c'était génétique. On commençait trouffion et on finissait général de père en fils, de génération en génération, et ce n'était pas à la sienne que ça allait changer !

Comme son père en 1939-1945, son grand père en 1914-1918 et son arrière grand-père en 1861, du côté des confédérés.

Pour sa première affectation, les Vietnamiens décidèrent de fêter le Têt dignement ! Quelques milliers de Viêt-Cong attaquèrent sa base de cent-vingt hommes paumée au beau milieu de la jungle.

Il avait vingt ans en 1968. Le bel âge. Courtland dirigeait un petit groupe des forces Delta, celles qui aujourd'hui encore, n'ont toujours pas d'existence officielle.

Au début, il crut la partie jouable, il allait inverser le sens de la guerre à lui tout seul... Mais oui, mais c'est bien sûr. L'insouciance de la jeunesse, les certitudes des cours théoriques, la puissance de feu, la supériorité technologique etc.

La première vague d'assaut le marqua à tout jamais. Ce sergent Viêt-Cong qui hurlait des ordres par mégaphone.

Le chef gueulait dans son porte-voix et ses soldats couraient sous les balles.

Une première salve d'obus, la moitié des Bôdoi se retrouvèrent au sol, une deuxième salve puis une troisième, tous les assaillants étaient au tapis, plus un homme valide...

Sauf cet extraterrestre avec son haut-parleur qui exhortait les morts à ressusciter, les blessés à continuer l'assaut.

McQuire était subjugué de voir ce chefaillon en guenilles encore debout.

Les **C**ehinois se relevèrent clopin-clopat, les agonisants ressuscitèrent...

Certains n'avaient même plus d'armes ou traînaient un membre déchiqueté à bout de bras, mais ils continuaient de progresser. Alors le futur général, pourtant admiratif de ce monsieur Loyal, ordonna à tous les canons d'orienter leurs tirs sur lui.

Il n'en resta que ses bottes !

Le lieutenant fit ensuite venir les B-52 qui arrosèrent la zone au napalm pour s'assurer qu'il ne subsisterait aucune once d'héroïsme de ce premier clash.

Après trois jours d'offensive, Courtland McQuire dut se rendre à la triste évidence : il avait perdu, il était le seul survivant !

Il sauva sa peau en demandant aux bombardiers de relâcher leurs cargaisons mortelles sur son propre camp. Il en réchappa de justesse ! Après un tel début en fanfare, sa carrière était lancée !

Ah ça oui, à l'époque, on savait faire la guerre !

Croix de bois, croix de fer, il avait été tellement décoré de médailles diverses et variées que les deux côtés de son veston en étaient recouvertes.

Quelle que soit sa résidence d'affectation, le Général avait réveillé, vingt ans durant, toute sa petite famille au lever des couleurs, l'hymne national grésillant sur le gramophone.

Mais à cinquante ans et dix-sept blessures en opérations commandées, il s'était enfin décidé à raccrocher ses gants.

Il était allé se prendre une retraite amplement méritée dans un ranch du Texas. Une trentaine de canassons, quelques vaches pour les steaks T-Bone du barbecue des dimanches, une chaise à bascule qui grinçait et la Winchester jamais très loin au cas où il y aurait des Chicanos dans les parages...

Parce qu'aujourd'hui, on ne respectait plus les valeurs qui avaient fait l'Amérique, celles des vrais Américains, ceux qui avaient bravé les océans et les déserts, celles des pionniers, celles du Mayflower et des chercheurs d'or.

Non Monsieur !

Bon, quand on y regardait de plus près, le général s'était tout de même acoquiné en secondes noces avec Tsu Naï, qui lui avait fait deux belles filles aussi bridées que lui était irlandais d'origine. Heureusement que l'unique fils de son premier mariage avait fait West Point, sinon ses ancêtres se seraient

retournés dans leurs tombes.

La tradition était maintenue ! L'honneur des McQuire était sauf ! Hooah ! Hooah ! Comme ils disaient chez les Marines en poussant leur illustre cri de guerre...

Juste après le 11 Septembre 2001, deux gros vans noirs sans plaque d'immatriculation s'étaient garés dans la cour du ranch. Leurs pneus crissèrent doucement sur les graviers du terre-plein central. Leurs vitres étaient aussi noires que les lunettes des types qui en sortirent.

Le film continuait... Le général tenait toujours sa Winchester à portée de main, son gros chien à ses pieds s'était mis à aboyer...

L'éolienne rouillée s'était arrêtée de tourner. Des balles de foin tourbillonnaient sur elles-mêmes au ralenti. Le temps s'était figé, comme suspendu dans les airs.

Courtland dit à sa femme de rentrer à l'intérieur de la baraque même si elle n'avait en fait pas le droit de sortir...

Un type avec à peu près autant d'étoiles et de décorations que le général McQuire s'extirpa à son tour d'un des vans. Escorté par un escadron d'agents secrets au look d'agents secrets - 1m 90, cranes rasés, oreillettes transparentes et lunettes Oakley hyper design -, il s'était dirigé solennellement vers l'autre général pour le saluer.

C'était important, le cérémonial. Ça faisait partie du package. Si on perdait le sens du show, l'Amérique aurait vraiment tout perdu !

La suite, comme dans tous les films hollywoodiens, n'était plus qu'une formalité avant le *happy ending* final. Salut militaire entre deux généraux, et puis Tom lui avait asséné quelques vérités bien senties : l'Amérique *is under attack*, » l'Amérique a besoin de vous », « faut reprendre du galon, » et patati et patata...

Le général McQuire ne se le fit pas fait répéter deux fois. Il disparut à

l'intérieur et réapparut aussitôt en treillis de combat, prêt à être parachuté derrière n'importe quelles lignes ennemies de n'importe quel axe du mal.

Le général Tom Hemingway, lui aussi ancien des Forces Delta, avait malheureusement d'autres ambitions pour lui : le commandement de la base des drones nouvellement créée !

Si McQuire avait pu deviner ce qui l'attendait, il se serait probablement laissé mourir tranquillement sur sa chaise branlante en attendant les *Chicanos*.

Au lieu de ça, il s'était retrouvé au RTCC à la tête d'une bande de potaches, un camp d'entraînement pour sous-doués, une troupe de bigleux boutonneux à l'hygiène somme toute très relative, des lavettes en puissance dont la seule passion dans la vie était de se branler la nouille sur un joystick !

Day Shift

Lundi 10 décembre 2012-11 :00 am

Nevada-Unknown-base du RTCC

Ça discutait ferme dans le bureau du général, passerelle translucide surplombant les centaines d'écrans du RTCC.

Les militaires étaient furax : malgré tout le fric qu'ils filaient à ces industriels de malheur, ils se faisaient pirater leur système de transmission par le premier *hacker* venu.

Pour l'instant, ils avaient mis l'ensemble du programme des drones en *stand by*.

Dès l'épisode de la girafe de Tanzanie, McQuire avait appelé le général Hemingway qui avait averti les « faucons » du gouvernement.

Les conclusions de ce téléphone arabe avaient été aussi immédiates que radicales : toutes les opérations militaires américaines dans le monde entier devaient être interrompues, toutes affaires cessantes !

Des centaines d'avions, des milliers de soldats américains se retrouvèrent au chômage technique, tout ça à cause de l'espièglerie de quelques pirates iraniens.

Comprenez, si aujourd'hui ils arrivaient à faire dévier des drones sur un troupeau de girafes en plein safari, demain, ils les feraient venir directement au-dessus de la Maison Blanche !

Devant une flopée de journalistes présents pour sa conférence de presse quotidienne, Hillary Clinton prétextait une trêve pour Noël, pour le Ramadan, pour le carnaval...

Pour n'importe quoi, pourvu que l'armée US réussisse à ne pas éveiller les soupçons sur son effrayante fragilité actuelle, sur son incapacité à « voir ».

Pour que personne ne se rende compte que l'invincible géant américain n'était plus désormais qu'un colosse aux pieds d'argile...

Il leur fallait gagner du temps à n'importe quel prix.

Du côté de l'armée, une nuée d'informaticiens étaient déjà sur le pied de guerre, mais l'organisation était trop importante, l'infrastructure trop lourde pour la rendre suffisamment réactive.

Sam se faisait fort de régler le problème en quelques jours. Ils en discutaient depuis deux heures dans le bureau du pacha, le patron redouté du RTCC. Parce que le dialogue ne passait pas forcément facilement entre un *nerd* et un général cinq étoiles. Il leur aurait fallu deux interprètes, un de chaque côté.

Le Général McQuire hurlait qu'il voulait que le problème soit réglé immédiatement alors que notre Sam Rockwell national ne lui parlait que d'interface, de polarisation des vecteurs, de mise aux normes des modélisations fractales au niveau du module de chiffrement.

Le général perdit patience, il n'eut plus qu'une seule idée en tête, qu'une seule envie, celle de balancer Sam de tout son poids contre le mur en verre.

Cet être obèse, obtus, borné, incapable de vulgariser son discours à un gradé de son rang.

Heureusement, le supérieur direct de Sam, Alexeï, assistait aussi à la réunion. Il avait fait West Point et un Ph.D à Stanford, ce qui devait faire de lui le seul *nerd* au monde capable de porter une arme sans risquer de se blesser.

-Je ne vous comprends pas mon général. Depuis le début vous vous acharnez sur Rockwell.

Le général avait une gueule d'imprécateur. Long visage fendu de rides verticales, orbites profondes où des yeux intenses vous foutait sur le grill, lèvres scellées, méprisantes, dont la commissure droite s'affaissait légèrement en un pli d'amertume. Ce dernier détail plaquait sur son visage une sorte de sourire mécanique et oblique, comme inversé. Derrière son bureau sa position était droite, cambrée, *non négociable*.

Alexeï était né quinze ans avant Sam, alors lui, il avait connu la guerre froide, l'amour sans préservatif, et surtout il se rappelait très bien de la chute du mur de Berlin.

Ses parents étaient arrivés aux USA directement de l'Union Soviétique, six mois avant la chute du mur et l'effritement inexorable du bloc communiste.

Ils avaient négocié leur exfiltration en échange d'informations capitales sur le programme de développement des fusées à guidage radar actif Vympel R-77. Leur transfuge avait permis un gain de temps considérable dans la mise en place des statoréacteurs, d'abord sur les missiles et depuis peu sur la propulsion de la plupart des drones.

Alexeï avait vingt ans à l'époque des faits, mais il faisait déjà partie du « deal » en raison de ses compétences en balistique hors paires. Bref, si il y en avait qui naissaient avec une petite cuillère en argent dans la bouche, Alexeï, lui, était né avec un mobile de drones au-dessus de son berceau.

Il fut donc tout naturellement nommé directeur technique du RTCC. Il en était le géniteur, le concepteur et surtout le réalisateur.

Mais en ce moment précis, il jouait plutôt le rôle de modérateur en empêchant le débat de tourner au pugilat.

Sur la scène internationale, cette trêve de Noël tombait bien.

La paix dans le monde, vous imaginez ? Un immense espoir mêlé d'optimisme commençait à envahir l'imaginaire collectif. C'était la première fois depuis la Seconde Guerre Mondiale que les Etats-Unis prenaient une telle initiative. On parlait déjà d'Hillary Clinton comme prochain prix Nobel de la paix !

Le 13 décembre 2012, dix millions de personnes formèrent autour de la planète Terre la plus grande chaîne humaine jamais réalisée. Chaque participant, chaque maillon portait une bougie. Ce soir là, un cosmonaute russe déclara même qu'il avait pu apercevoir cette chaîne de l'espérance du haut de sa station orbitale et qu'il avait été ému à en pleurer !

Du Hezbollah aux fourmis rouges, tout le monde s'était mis d'accord pour respecter la suspension des hostilités.

La paix dans le monde !

Pensez donc !

Et si c'était possible ?

Les frères ennemis de toutes les nations, de toutes les religions commencèrent à se rapprocher et à entamer des pourparlers !

Un cessez le feu mondial ! Quel drame économique pour le lobby mondial de l'industrie d'armement et ses trois premiers producteurs que sont les Etats-Unis, la Russie et l'Union européenne !

Ce n'était pas tolérable ! Il fallait que cela cesse !

Sam s'agitait sur son siège mais à force de palabres et d'effets de manche Alexeï lui obtint ce qu'il voulait.... Ils avaient *carte blanche* ...

Pour mettre fin à cette future tragédie humanitaire, Alexeï et le général avaient mis à la disposition de Sam et de sa *task force* un immense hangar dédié à leur opération commando.

C'était un défi, un challenge comme à la fac ! Ils étaient à nouveau en compétition, comme dans leurs jeux en ligne, comme aux MIT : quatre équipes, un vainqueur ! Les bières coulaient à flot, la musique à fond. En tant que *team leader*, Sam s'improvisa même DJ, remixant des tubes de *Country* à la sauce Daft Punk.

Sam Rockwell et ses acolytes s'échinaient à trouver la faille dans l'algorithme de chiffrement. Pour aller encore plus vite, ils cassèrent les codes que les industriels de l'armement rechignaient à leur divulguer.

Ils travaillaient en direct avec leurs « fournisseurs », ces dizaines de sous-traitants basées dans l'Est des Etats-Unis. Ils furent en visioconférence permanente, trois jours et trois nuits durant. Les *geeks* de South & Bell, le principal fabricant de drones des Etats-Unis, n'en revenaient pas de la capacité de travail de ces *nerds* du RTCC !

Ils étaient dans leur élément. En 72 heures, Sam et ses équipiers firent des merveilles. Ils découvrirent non seulement la faille du codage, mais ils optimisèrent le chiffrage pour le rendre définitivement inviolable... Jusqu'au prochain *hacker*...

Sam laissa à Alexeï le privilège d'annoncer la bonne nouvelle au général McQuire qui retransmit l'information dans la minute à son pote Hemingway, interface du monde politico-militaire.

Mrs. Clinton se fendit immédiatement d'une nouvelle conférence de presse pour dénoncer la mauvaise volonté générale des belligérants et, que puisque c'était comme ça, elle ordonnait la reprise immédiate des toutes les opérations militaires. Na !

La vague mondiale d'espoir et d'optimisme pour un monde pacifié avait fait «

pschitt » ! Le prix Nobel s'envolait.

La paix sur la terre avait vécue ! On avait eu chaud !

South & Bell

Jeudi 17 Janvier 2013

Boston, Michigan,

En janvier, les *geeks* de South & Bell invitèrent Sam à venir passer quelques jours à Boston avec la bénédiction du général McQuire. Ils voulaient faire connaissance avec le type qui avait réussi en quelques jours à déboguer un logiciel de cryptage que leurs équipes avaient mis cinq années à programmer.

L'idée de faire sept heures de vol n'enchantait pas Sam. De devoir parler avec des inconnus non plus, mais South & Bell avait mis les petits plats dans les grands pour le convaincre de faire le déplacement : jet privé, limousine avec chauffeur et tutti quanti. Cela devenait même impoli de refuser !

Son trip se passa sans encombres. Telle une star de cinéma ou un chanteur de pop, Sam avait demandé des pizzas Papa John's pendant le vol, des Budweiser bien fraîches pour l'agrémenter, et il avait même spécifié les films qu'il souhaitait voir, à savoir l'intégrale du « Seigneur des Anneaux ».

On l'invitait, il n'allait pas se priver. D'ailleurs si on le lui avait vraiment demandé, son avis, il aurait spécifié que le jet privé soit « fourni » d'autres choses que de pizzas et de DVD si vous voyez ce que je veux dire.

S'envoyer en l'air dans un jet, ça aurait dû l'exciter, mais ne serait-ce qu'envisager les contraintes techniques d'un tel fantasme l'avaient d'emblée découragé. Il ne pouvait faire l'amour qu'allongé, et c'était compliqué la position horizontale dans un avion !

Boston était à la frontière de la *rust belt*, la ceinture de la rouille, une ancienne

région industrielle en crise à comparer avec la *sun belt*, celle du soleil de la Californie, qui connaissait des taux de croissance à deux chiffres. Mais depuis les années 1990 et la première guerre en Irak, la région autour de Boston était devenue une pépinière pour les industries de l'armement. Depuis le 11 Septembre et l'explosion des budgets de la défense, le coin tenait même la dragée haute à la dynamique Silicon Valley.

Les locaux de South & Bell n'avaient rien à voir avec les entrepôts du RTCC. Tout y était flambant neuf.

South & Bell était l'un des plus gros conglomérats des Etats-Unis qui perpétuait depuis près d'un siècle tout ce que le monde avait connu de révolutions industrielles.

Ses activités avaient suivies, pas à pas, les innovations technologiques de la sidérurgie, depuis la fabrication des locomotives jusqu'à celle de châssis d'hélicoptères.

Fait rarissime pour une entreprise de cette taille, South & Bell avait toujours été leader de son activité

quels que soient les aléas du marché.

Mais au début des années 1980, le trust avait réalisé un virage stratégique pour se tourner vers la production d'armement. L'entreprise s'était adaptée aussi à la nouvelle vague du « tout électronique » et sut se montrer extrêmement innovante.

Ces changements ne se firent pas sans quelques grincements de dents et des coupes drastiques dans les effectifs.

Le chiffre d'affaires, lui, en revanche, avait grimpé en flèche. Plus de la moitié provenait désormais de son pendant militaire. C'est ce qui s'appelait sentir le vent tourner.

Tapis rouge, comité de réception aux petits soins, Sam fut accueilli comme un V.I.P., tel le ministre de la Défense lui-même.

Il bénéficiait d'un programme planifié heure par heure pendant deux jours avec les équipes techniques sur place, puis d'un weekend à Cape Cod aux frais de la princesse, et enfin, cerise sur le gâteau, d'un déjeuner le lundi suivant, en tête à tête avec le big boss de South & Bell.

On commença par lui faire faire le tour du propriétaire.

Un lieu high-tech spacieux et neutre, qui n'avait rien à voir avec le labyrinthe obscur du RTCC.

Locaux immaculés. Structure d'acier. Murs de verre. Sol stratifié gris. Les laboratoires de recherche ressemblaient à s'y méprendre aux décors d'un film de science-fiction tant les technologies utilisées étaient peu connues du grand public : salles de montages aseptisées, écrans tactiles 3D pour travailler sur l'architecture des drones en temps réel. Sam était réellement impressionné. Il pensait déjà à ce qu'il allait raconter aux copains.

On l'emmena déjeuner avec le staff technique et puis l'après-midi, il eut droit à une réunion de travail avec l'équipe de chiffrage. C'était un meeting informel, mais Sam se rendit très vite compte qu'il était en train de passer sur le grill, que chacune de ses réponses était évaluée.

Le soir, la même équipe l'invita dans le meilleur restaurant de la ville.

Les ingénieurs hallucinèrent de le voir commander une pizza et des bières en lieu et place des succulents mets proposés sur le menu, mais encore une fois, c'était lui l'hôte de marque, c'était lui qui décidait.

Sam logeait dans la plus belle suite du Lenox, l'hôtel le plus couru du tout Boston. Ça le changeait, lui qui n'avait connu jusqu'à maintenant cette ville qu'en tant que jeune étudiant fauché, boursier de son état. Il se remémora sa chambre sur le campus qu'il partageait avec deux autres types tout aussi introvertis que lui.

Que penseraient-ils de Sam s'ils le voyaient aujourd'hui ?

Qu'il revenait à Boston en vainqueur ?

Vainqueur de quoi ? Ça, Sam ne l'avait toujours pas compris, mais des gens

qui mettaient autant de moyens pour le séduire ne pouvaient être que mal intentionnés...

« **Kamikaze** »

Vendredi 18 Janvier 2013

Boston, Michigan,

Le lendemain, on lui parla des programmes de recherche en cours. On lui présenta des armes qui paraissaient sorties de l'imagination d'esprits diaboliques.

Des rayons lasers aveuglant un régiment tout entier sans le tuer, d'autres paralysant à vie sans rendre aveugles. De nouveaux instruments de torture faisant exploser les réseaux neuronaux. Des poisons qui s'infiltraient sous la peau, des bombes au phosphore qui brûlaient toute matière vivante dans un rayon de cinq kilomètres...

Pour tous ces génies en herbe, la guerre était un laboratoire grandeur nature. Une opportunité de tester leurs inventions les plus machiavéliques en conditions réelles et surtout en toute impunité...

Sam passa son après-midi avec le directeur général de la recherche de South & Bell, un Marocain d'origine, prénommé Walid.

Le père de Walid était berger dans le Sud marocain. Les Berbères avaient cette particularité d'être des forts en maths, ce qui n'était pas d'une grande utilité pour s'occuper des chèvres mais pouvait offrir d'autres opportunités insoupçonnées.

Son père l'appelait déjà « bon à rien, prêt à tout ! ». Après le lycée technique d'Agadir, Walid réussit brillamment ses concours et il fut reçu parmi les premiers à l'école Polytechnique, en France. Pendant sa scolarité, il profita d'un échange avec le MIT et se retrouva un peu par hasard à effectuer un stage d'application de fin d'année chez South & Bell.

Vingt ans plus tard, il était toujours là. Jamais revu ses parents. Jamais retourné au bled ! Comme s'il avait voulu faire abstraction de ses racines, table rase de son passé.

Pour lui, sa vie, c'était désormais sa somptueuse villa dans la banlieue de Boston, sa femme américaine, Brenda, et ses trois voitures, dont un Hummer, devant le porche de la maison. Après le 11 Septembre et devant les voisins devenus un peu paranos, il était allé jusqu'à prétendre qu'il était d'origine sicilienne.

Il avait réussi à intégrer une à une chaque strate de la société américaine, ce n'était pas pour retomber dans les affres de son passé. Et si pour ce faire, il fallait bombarder, de temps à autre, quelques frères musulmans, il n'allait pas s'encombrer de considérations si basement spirituelles !

Avec le temps, Walid était même devenu raciste.

Il ne supportait par exemple pas les Russes. Dans une autre vie, une autre époque, Walid aurait sûrement été esclavagiste.

Les deux hommes étaient maintenant confortablement installés dans de cossus fauteuils en cuir du bureau où Walid officiait. Chaque étagère était encombrée de livres sur l'histoire de la guerre et de l'aviation. Des maquettes d'engins surprenants surplombaient la bibliothèque alors qu'étaient entassés à même le sol des piles de dossiers marqués du tampon rouge Secret Défense.

La frontière était souvent ténue entre les industriels et l'armée. Parfois Walid s'avouait même ne plus savoir qui de lui ou des militaires donnaient des ordres à l'autre.

Pour l'instant, Walid, lui passait une démo 3D sur son projecteur holographique.

Il était en train de lui faire l'exposé d'un nouveau drone de leur fabrication fonctionnant à l'énergie solaire : cent-cinquante heures d'autonomie sans le moindre ravitaillement.

Il lui fit aussi part de sa vision d'avenir du drone.

South & Bell commençait enfin à dévoiler son jeu...

Walid évoqua notamment les problèmes de transmission des données ; du risque toujours plus important de se faire pirater des informations.

Il lui parla aussi du danger croissant pour les soldats en opérations et du coût inacceptable pour l'opinion publique qu'était devenue chaque victime du front, chaque mort au combat. « Tuer sans se faire tuer », telle était la nouvelle devise des pays occidentaux lorsqu'ils s'embarquaient dans un conflit.

Il aborda aussi des aspects plus terre à terre tels que les rendements et les coûts !

Selon les calculs de certains experts d'un *think tank* américain spécialiste de l'US Army, chaque taliban tué au combat coûtait la bagatelle de près de dix millions de dollars au contribuable américain !

« À ce prix là, la stratégie employée n'était vraiment pas la bonne. On ferait mieux d'aller voir chaque insurgé et de lui donner le choix entre gagner le gros lot à la loterie nationale ou se faire massacrer sous un tapis de bombes, » plaisanta Walid.

Enfin, il constatait amèrement que mêmes leurs propres drones, pourtant fabriqués avec le plus grand soin, n'étaient pas suffisamment fiables techniquement. Chaque appareil exigeait jusqu'à 40 techniciens pour le maintenir opérationnel 24 heures sur 24.

Bref, South & Bell voulait rendre l'utilisation des drones aussi simple et intuitive que celle d'un pistolet.

Tout serait centralisé sur place, au plus près du théâtre d'opérations, depuis un camp de base surprotégé.

Plus de pilotes de drones à Las Vegas, plus d'avion à faire décoller depuis des porte-avions dans le golfe persique, plus de synchronisation des données, plus de fantassins, tellement vulnérables. Tout serait télécommandé par le plus benêt des Marines depuis son joystick !

Le soldat lui-même enverrait son drone à la main comme on envoie un vulgaire avion en plastique, un simple planeur en papier mâché, sauf que le drone en question serait équipé comme un bombardier et qu'il se ferait directement exploser sur la cible !

Nom de code du projet : Kamikaze, bien évidemment !

L'autre grande idée, c'était aussi d'industrialiser la production, de passer à des dizaines de milliers de drones jetables plutôt que quelques dizaines d'énormes drones difficilement manipulables.

Le programme existait déjà. Des dizaines de prototypes étaient en phase de test sur le terrain. Seulement cinquante centimètres de circonférence pour une charge d'explosif de cinq kilos, ces drones nouvelle génération étaient beaucoup plus petits, plus précis et plus rapides que les appareils actuels.

Walid se sentit obligé de préciser qu'avec cinq kilos de TNT, il y avait de quoi pulvériser un gros char ou une maison de trois étages.

En jeu, ce n'était plus quelques millions de dollars, mais bien la totalité du budget de l'armée !

Plus de soldats à envoyer sur le terrain. Juste quelques bases militaires hyper protégées et des milliers de drones qui vadrourraient dans le ciel.

Un pays qui aurait des caméras de surveillance « armées » à chaque coin de

rue.

Effectivement, vu comme ça c'était dissuasif, et convaincant... Ce devait même être le genre de projet vendeur devant le Congrès américain...

Mais le bât blessait, le programme de développement du « Kamikaze » était en panne. Encore une fois, ça buggait !

Alors l'aide de Sam serait la bienvenue à la fois pour les tests en conditions réelles [et](#) pour la formation des instructeurs.

Ils le voulaient, lui, et pas un autre, et ils mettraient le prix qu'il faudrait : 100 000 dollars par mois pendant six mois, et une prime d'un million de dollars à la clé si le projet réussissait.

Walid lui laissait aussi entendre qu'après sa mission, Sam serait le bienvenu chez South & Bell s'il ne souhaitait plus retourner faire le mariole à Las Vegas.

Il était en train de lui abattre tranquillement, une à une, toutes les cartes de son jeu.

Sam comprit. Il allait devenir mercenaire. Comme dans *Call Of Duty*.

Comme avec ses Mexicaines, on lui proposait de faire une passe. Sauf qu'elle rapporterait 10 000 fois plus ! Sam était devenu une escorte de luxe !

Le 21^{ème} siècle serait bien celui des *nerds* !

Kandahar

Boston, Michigan,

Vendredi 18 Janvier 2013.

Mais il y avait un accroc au contrat.

Un petit « hic », un seul, mais de taille...

Walid demandait à Sam de faire un gros sacrifice, eu égard à son embonpoint naturel et à son style de vie : il devrait partir six mois en Afghanistan, perfectionner le drone et former le petit personnel...

Ils le voulaient *embedded* comme ils disaient, embarqué, comme les journalistes pendant la deuxième guerre du golfe. L'enrôler comme simple soldat.

« Soldat Rockwell, garde-à-vous !

Sam n'avait jamais voyagé de sa vie. Il pensait encore que les arcs-en-ciel n'existaient qu'aux Etats-Unis et que la Silicon Valley était un endroit où l'on fabriquait des nichons en plastique. Il pensait même que les hobbits existaient vraiment et qu'il y avait un parc en Nouvelle Zélande où on pouvait les voir évoluer dans leur habitat naturel.

Il avait un niveau culturel proche du zéro technique et pour son premier voyage en dehors du pays il faudrait qu'il aille en Afghanistan ?

- Six mois ? Vous plaisantez les gars, c'est ça ? »

Sam, tenta comme il put de motiver son refus. Lui qui ne savait pas respirer sous un air autre que climatisé. Lui qui ne supportait aucune modification dans son régime alimentaire.

Ils l'envoyaient à une mort certaine !

Walid le regarda, compatissant, mais il n'en avait pas fini pour autant avec lui. S'il était d'accord, il partirait mardi ! Ce mardi !

« L'Amérique est en guerre, Monsieur Rockwell. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre un jour de plus ! »

Walid n'avait ni la prestance, ni le bagout du général Hemingway, mais son argumentaire était irréfutable.

South & Bell lui laissait le week-end, deux jours pour réfléchir, juste avant son entrevue du lundi avec le grand patron.

En filigrane, Sam comprenait aussi qu'on lui faisait des avances qu'il ne pouvait pas refuser. Cette offre ce n'était pas une proposition, c'était un ordre.

Sam songea que le général McQuire avait sans doute déjà été averti de son transfert. Il devait être ravi de se voir débarrassé de ce borné de Rockwell pendant au moins six mois, voire plus si affinités... ou si jamais Sam y restait...

Cape Cod

Weekend du 20 Janvier 2013

Cap Cod - Hyannis Port

Les gentilles attentions de South & Bell commençaient de plus en plus à ressembler à des cadeaux empoisonnés.

Pour le week-end, Sam s'était fait déposer en limousine jusqu'à cap Cod, le berceau de la culture WASP. Là où le Mayflower s'était échoué avec son lot de colons.

À Hyannis Port, pour être plus précis. Le village des Kennedy. S'ils voulaient toucher sa fibre patriotique, ils ne s'y seraient pas pris autrement.

Hyannis Port, c'était l'Amérique des cartes postales, celle qu'on imaginait quand on n'y avait jamais mis les pieds. Des maisons de bois peintes en blanc en haut de petits cols vallonnés avec leur indispensable drapeau américain planté sur la pelouse et leur panier de basket au-dessus du garage.

Malgré le froid polaire, le lieu était de toute beauté. Un village sous cloche de verre qui n'aurait pas changé depuis l'arrivée des premiers colons.

Pas de McDonald's, ni de Papa Johns. Juste de petites allées, de superbes

mansions et le bord de mer et ses longues plages de dunes sauvages balayées par le vent du soir.

Il résidait au Golf Club, un somptueux établissement avec vue imprenable sur l'océan.

Il y avait même un spa.

Sam aurait du être euphorique mais il était d'une humeur bizarre : une profonde mélancolie l'avait envahie.

Il en oublia même qu'aujourd'hui, c'était son anniversaire. Trente ans, et personne ne l'avait appelé pour l'occasion...

Il avait prévu de se commander une escorte de luxe pour fêter ce moment historique mais le cœur n'y était plus.

Il se sentit vraiment seul. Seul au monde.

Il aurait aimé discuter avec quelqu'un avant de prendre sa décision, mais il n'avait personne avec qui échanger. Il aurait aimé marcher au bord de la mer pour faire le point, mais c'était au-dessus de ses forces.

Il prit une petite voiture de golf et partit finalement jusqu'au *club-house* de la plage distant de cinq cent mètres.

Il s'assit sur un ponton aux planches grisâtres, vermoulues par les assauts incessants de l'océan. Il surplombait un borborygme vaseux qui hésitait entre marée basse et marécages. Quelques crabes violonistes émergeaient de leurs trous pour s'y réfugier aussitôt.

Il observait leur manège, bercé par le doux clapotis des vagues.

Il se rendait compte qu'il allait sans doute partir pour six mois et que personne n'allait se rendre compte de sa disparition. Enfin si, peut être le livreur de pizzas Papa Johns, et encore...

Il repartit au volant de sa voiturette au hasard des ruelles. Il apercevait par les fenêtres, illuminées de lueurs chatoyantes, des familles au grand complet attablées autour d'un dîner bourgeois.

Il les imaginait partageant la chaleur d'être ensemble et réalisa la vacuité de son existence. S'il partait, il n'aurait personne à prévenir. Il n'avait pas de poissons à nourrir, de chien à garder, de plantes à arroser. Rien. Pas même une valise à faire.

Il se rappela qu'il y avait vingt ans, un simple coup de fil, un appel venu de nulle part lui avait annoncé la mort tragique de ses parents.

D'une minute à l'autre, il s'était retrouvé orphelin de gens qu'il avait à peine connus. Une gentille dame des organismes sociaux lui avait fait prendre le train, et lui avait aidé à organiser la cérémonie, il était d'ailleurs presque seul à l'enterrement.

Debout dans la neige en train de regarder leur tombe, il n'avait pas su quelle posture adopter, ni que ressentir.

Il aurait aimé être triste, pleurer. Mais rien de tout ça. Les larmes n'étaient pas venues.

Perdu dans ses pensées, il fut soudain pris d'une irrésistible envie de changement, de tendre vers une vie plus normale, une hygiène de vie, quoi, manger à heures fixes, faire du sport, rencontrer des gens nouveaux, tout ce sur quoi il avait fait une croix depuis déjà si longtemps. Il était en train de prendre conscience de sa détresse sociale.

Il songeait à son éventuel départ et une petite voix, une toute petite voix, lui murmura que ce voyage serait peut-être l'occasion de voir les choses d'une manière différente. Que c'était peut-être pour lui l'opportunité qu'il n'aurait, qu'une fois dans sa vie, d'avancer, de voir du pays, de découvrir d'autres cultures. Lui qui n'avait jamais eu d'amis, qui avait passé l'enfance la plus solitaire du monde, il se disait que finalement cette épreuve serait peut être une chance qu'il fallait saisir.

Venant d'un *nerd*, c'était juste extraordinaire ce qui était en train de se passer, qu'il puisse ne serait-ce qu'envisager une évolution dans son existence. C'était du jamais vu !

The CEO

Boston -Michigan, 12 :00 tapantes

Lundi 21 Janvier 2013

James A. Bell, quatrième du nom, était un homme important. Un homme comme on en rencontrait rarement dans sa vie. Qui évoluait dans les cercles stratosphériques des puissants de ce monde.

Quand le pape était nommé, quand un Bush était élu ou quand Michael Jackson mourait, on l'invitait.

Au mariage de Mark Zuckerberg, il serait aux premières loges.

Ces businessmen avaient une vision globale de ce qui se tramait sur le globe. Le prix du pétrole, l'indice de fécondité en Asie, les prochaines guerres... Ils avaient une vision « macro » comparée à la nôtre, qui était « micro » : le crédit de la maison, l'essence pour la voiture, la pâtée pour le chat et la destination de nos prochaines vacances.

Ils étaient une petite centaine à tirer les ficelles, à définir les grandes tendances de la planète et à conserver une longueur d'avance sur nous, pauvres communs des mortels.

L'arrière-grand-père de James A. Bell était l'inventeur du téléphone, son grand-père de l'hélicoptère, son père du Polaroid, quant à James, il espérait bien rester dans la légende comme l'inventeur du « Kamikaze » ». Ce ne serait déjà pas si mal !

Le déjeuner avait lieu dans le penthouse du siège de South & Bell, la plus haute tour de tout Boston. La vue était à couper le souffle.

Sam attendait, seul, dans l'antichambre de la salle à manger. Aux tics nerveux du petit personnel et de ses gardes du corps, James ne devait plus être bien loin. Le bourdonnement distant de son hélicoptère, un BA 609 Agusta de Bell Industries à double rotor basculants, le confirmait.

Ça ressemblait un peu au jeu de *Call of Duty* sauf que là, Sam, était vraiment dans la peau d'Alex Mason, le James Bond de service, même si pour un James Bond, il était un peu comprimé aux entournures.

Pendant le week-end, on lui avait fait faire un costume sur mesure. Ce fut presque aussi laborieux que de mettre au point un logiciel de chiffrement ! Malgré tous leurs efforts pour l'endimancher dans son costard tiré à quatre épingles, il était ridicule. Deux paires de bretelles n'avaient pas suffi pour contenir le tout. On aurait dit un éléphant de mer dans un uniforme de pingouin.

Les questions le submergeaient... De quoi ils allaient parler d'abord ? Sam était sûr que ce type n'avait jamais vu « La Guerre des Etoiles », même en DVD.

D'un coup, il se sentit étouffer dans son complet-veston flambant neuf. Sa cravate était en train de l'asphyxier.

Surtout ne pas commencer à suer ! S'il suait, il était fichu ! Ça allait être l'inondation !

La porte latérale s'ouvrit d'un seul tenant, laissant s'engouffrer une nuée de gardes du corps avec oreillettes, de jolies secrétaires en tailleurs impeccables et des journalistes avec dictaphones. Au milieu de ce tumulte, James A. Bell s'avança vers Sam, insensible face à l'agitation immédiate.

La cinquantaine élégante, les cheveux blancs, la mâchoire acérée, un regard de fer implacable, une forme longiligne. Il portait un blazer bleu indigo d'une élégance inouïe. En lui serrant la main, Sam eut l'impression de toucher un morceau d'histoire de l'Amérique, de rencontrer un peu de ses trois ancêtres au même moment.

Un froncement de sourcils, et les vingt personnes les entourant disparurent

comme par enchantement. Ils étaient maintenant tous les deux assis devant l'immense baie vitrée.

Un maître d'hôtel mexicain leur annonça le menu du déjeuner. Des plats préparés avec le plus grand soin par le chef français. Et pour la première fois de sa vie, Sam se retint de dire qu'il aurait préféré une pizza...

James A. Bell savait beaucoup de choses sur Sam.

Il lui parla du Colorado, de ses parents professeurs de math... Il évoqua son enfance, lui avoua que lui aussi, de son temps, il était incompris de ses camarades. Il lui raconta des anecdotes tellement intimes qu'elles furent murmurées tout bas, sur le ton de la confession. Le jour où il avait claqué la porte du bureau de son père pour la première fois. Il ne voulait pas reprendre le flambeau familial ! Il voulait voler de ses propres ailes ! Et puis, de tête brûlée, il avait mûri et il avait enfin assumé ses responsabilités et accepté son rôle d'héritier...

Sam était ému de ces confidences de la part d'un homme de sa trempe. Jusqu'à maintenant, jamais personne n'avait pris le temps de lui parler ainsi.

Les businessmen, c'était comme les hommes politiques : ils pouvaient se mettre n'importe qui dans la poche en moins de cinq minutes...

James lui parla aussi de sa société, South & Bell, qui avait accompagné l'aventure des Etats-Unis avec ses hauts et ses bas.

Il lui expliqua que l'histoire de Sam Rockwell était intimement liée à celle de ce pays et qu'aujourd'hui, il avait enfin l'occasion de récolter les fruits de son travail, de l'aider et de devenir un vrai patriote.

Que South & Bell allait le rendre plus riche et plus célèbre que dans ses rêves les plus fous. Que bientôt le monde entier aurait les yeux tournés vers lui et la réussite du projet « Kamikaze », qu'il allait sauver l'Amérique et changer la face du monde.

Sam trouvait malgré tout que depuis quelque temps, on lui rendait des hommages un peu trop appuyés. Ça en devenait gênant.

Mais il n'allait pas s'en plaindre. Entre le général McQuire qui voulait le balancer du haut de son bureau et James A. Bell qui l'encensait jusqu'à le rendre maître du monde, cela faisait deux poids, deux mesures.

James lui parla aussi de son fils James A. Bell, cinquième du nom, actuellement en Ph.D de droit à Harvard. Il fallait tous les protéger, lui, son fils, Sam, et surtout leur style de vie, *the American way of life*.

Et ce ne serait que grâce à des révolutions technologiques comme celle du « Kamikaze » qu'ils y parviendraient.

Sam avait raison sur un point : on ne disait pas non à South & Bell, encore moins à Mister Bell en personne.

D'ailleurs Sam n'avait toujours pas donné la moindre réponse à leur proposition malhonnête que Walid apparut comme par magie pour lui expliquer les détails de son voyage du lendemain et lui tendre son contrat de travail.

Ils avaient apparemment prévu de se passer de son accord.

Le déjeuner n'était pas fini que James se leva. Les pales du rotor de l'hélico, posé sur la terrasse du toit, se remirent à tourner au même instant. D'un claquement de doigts, les vingt personnes réapparurent autour de James.

Il se tourna vers Sam une dernière fois, lui tendit la main puis le saisit à bras-le-corps, le serrant aussi fort qu'il put dans une étreinte virile.

« L'Amérique compte sur vous ! »

Tels furent ses derniers mots avant de disparaître dans son hélico suivi par le tumulte des gens qui l'entouraient.

Quarante-cinq minutes, montre en main, c'était la durée de sa rencontre surréaliste avec cet ovni.

Sam n'avait pas ouvert la bouche, pas touché son assiette.

L'hélicoptère n'était plus qu'un vague souvenir au loin et Sam, seul dans cette immense salle à manger se demanda s'il n'avait pas tout simplement rêvé.

Heureusement, le majordome mexicain arriva pour lui demander s'il prendrait du dessert.

II. L'Afgha

Le trip

Kandahar – Afghanistan

Mercredi 23 Janvier 2013

Au moins, ce qu'il y avait de bien avec les boîtes privées, c'était qu'on ne perdait pas de temps. C'était le moins que l'on puisse dire. En moins d'une semaine, Sam avait changé de vie : de job, de salaire, de continent, et il avait comme la désagréable impression qu'il n'était pas au bout de ses surprises.

Malgré tous les efforts de South & Bell, le vol s'était déroulé de manière bien moins confortable que son dernier trajet en jet privé. Il s'était retrouvé avec quatre ingénieurs du projet « Kamikaze » dans un compartiment blindé d'un gros porteur Hercules C-130 chargé d'emmener du matériel militaire jusqu'à Vincenzo en Italie.

Cinq personnes dans huit mètres carrés et trois parachutes au cas où. Il valait mieux ne pas être claustrophobe !

Dès que Sam fut installé dans le caisson étanche, l'un des chercheurs l'avertit que ce serait juste un mauvais moment à passer. Cela eut le don de déclencher chez Sam un début d'hystérie.

Il avait même fallu lui injecter un tranquillisant pour qu'il se tienne coi jusqu'au décollage. Sam avait fait le reste du voyage *groggy*, comme un vulgaire prisonnier de la CIA trimballé de gré à gré dans le monde entier.

Vincenza, était la principale base logistique de l'US Army pour toutes ses opérations du Moyen-Orient. Sam n'eut même pas le loisir de descendre du Transall, on lesta leur avion d'un nouveau chargement, et ils repartirent aussitôt vers l'Afghanistan.

À l'aéroport de Kandahar, Sam n'était plus très sûr de ce qu'il voyait.

La nuit épaisse et sans lune était interrompue par le balayage de gros projecteurs qui contrôlaient la piste et ses alentours.

Il avança hagard sur le tarmac et obéit comme un somnambule aux instructions du personnel navigant.

Un *Black Hawk* décolla à quelques mètres de lui.

Plus que le souffle des pales et son bruit assourdissant, apocalyptique, ce qui l'avait le plus marqué, c'était cette odeur de *jet fuel* qui vous retournait l'estomac à vous donner la nausée.

Il vit des types se faire évacuer dans des caissons de bois, beaucoup plus morts que vivants. Il entr'aperçut des soldats à l'intérieur de robots de dix mètres de haut, manipuler des palettes de munitions de plusieurs tonnes. Ils manquèrent de se faire écraser par un camion qui avait des roues de la taille d'une maison.

Les voilà prévenus : la réalité dépassait la fiction !

Ils embarquèrent dans un hélicoptère *Sea Stallion* des forces spéciales qui les emmena jusqu'à une base fortifiée à encore trois cents kilomètres au nord de la ville sainte, en plein territoire taliban.

En tout, le périple avait duré près de dix-huit heures, sans le moindre plateau repas ni même une pause pipi...

Au final, le voyage avait été un tout petit peu plus qu'un mauvais moment à passer !

Sam était malade. Il n'en pouvait plus. Il avait envie de mourir. Il avait sué comme un porc pendant tout le périple, il avait manqué de peu de se faire dessus. Il crevait de froid et puis de chaud et puis de froid à nouveau...

Il sombra dans l'inconscient.

Il était maintenant dans un pays merveilleux où les femmes étaient nues et les

pizzas poussaient sur les arbres. Lui aussi était nu et il courait partout. Il se sentait léger, comme en apesanteur...

Camp Leather Neck

Mercredi 30 Janvier 2013

Out Post 127-Place Unknown-Afghanistan

Sam se réveilla en sursaut dans une cabine aux parois métalliques qui avait tout l'air d'un container, d'une cellule de prison ou d'un cercueil frigorifique...

La table et son lit en fer blanc étaient rivés au sol. Des fenêtres hautes munies de barreaux laissaient à peine entrevoir une lueur d'aube ou de crépuscule.

Il portait un tablier ouvert sur le dos qui sentait l'eau oxygénée, la chambre puait l'eau de javel. Il devait être dans un hôpital... donc, il n'était pas encore mort... C'était déjà ça.

À sa droite un déambulateur, à sa gauche, Anderson, l'un des ingénieurs et compagnons de voyage, se précipita pour lui tendre un verre d'eau.

Anderson était l'œil de Moscou. Les oreilles et les yeux de Walid. Celui qui était en charge de rédiger un rapport quotidien sur l'avancée du programme. Il se tenait à son chevet depuis qu'il avait perdu connaissance.

Les trois premiers télex avaient été dithyrambiques !

Premier jour, premier message : « Sam n'a pas bougé... » Deuxième jour, deuxième télex : « Sam est tombé de son lit, on l'a attaché... »

Troisième jour, troisième télex : « Son cœur bat toujours mais rien ne bouge ! »

Walid devait bouillir depuis son bureau de rupin...

Il avait pourtant demandé à Anderson de veiller sur Sam comme sur la prune de ses yeux. Mais ce n'était pas gagné...

Car emmener Sam en Afghanistan, c'était juste une mauvaise idée ! Comme de mettre une lycéenne dans une prison de violeurs récidivistes, ou un soldat de

Tsahal dans un camp de réfugiés palestiniens en Syrie. Hostile, impossible !

Son métabolisme n'était pas adapté. Dame Nature n'avait pas prévu ça pour lui. Il n'avait pas sa place ici-bas.

Sam n'était pas un soldat, il n'avait jamais couru de sa vie, presque jamais marché, alors dix-huit heures de vol non stop dans le confort d'un monte-charge... Vous vouliez l'achever !

Le quatrième jour, Sam ouvrit enfin un œil... Le gauche...

Anderson lui demanda comment il allait. Sam ne savait pas, il ne se souvenait plus de rien.

Alors, lorsqu'on lui raviva la mémoire, qu'on lui rappela qu'il était dans une base secrète en pleine zone hostile, il crut d'abord à une mauvaise blague. Et puis, quand il comprit que c'était vrai, il manqua de s'évanouir à nouveau mais il dut bien se rendre à l'évidence ; il allait mourir...

À peine rétabli, on lui fit faire le tour du propriétaire.

Anderson crut bon de commencer sa visite par un « Bienvenue à Leather Camp, neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer. »

C'était une autre ambiance que celle de South & Bell à Boston. Locaux spartiates, air conditionné inexistant.

Par rapport aux normes de vie de Sam, les soldats vivaient dans le dénuement le plus complet. Pas de baignoire jacuzzi, pas d'écran plasma géant, pas le moindre centre commercial à 2 000 kilomètres à la ronde.

La base était tenue par 200 soldats des forces spéciales américaines et par environ 400 militaires afghans de l'ANA, l'armée nationale afghane, qui stationnaient dans un océan de tentes à l'extérieur des murs. Une cinquantaine de mercenaires de Blackwater se tenaient dans un bivouac discret dans l'enceinte mais ils n'avaient pas d'existence légale sur place, comme Sam d'ailleurs.

Pour le reste, Sam partageait le lot quotidien de tout un chacun. Il était un 1-Bravo, un simple fantassin ! Les mêmes rations alimentaires, les mêmes douches communes.

Toute la base était en fait assemblée de containers, comme un gigantesque jeu de Tetris. Les murs d'enceinte étaient constitués d'énormes blocs de béton de cinq mètres de haut. Pour une armée de libération, elle était quand même sacrément refermée sur elle même.

Certains de ces blocs étaient disséminés au hasard du camp pour servir d'abri en cas de bombardements intempestifs.

Sam n'avait toujours pas assimilé les règles élémentaires de survie, comme par exemple de quel côté du bloc il fallait s'abriter lorsque les sirènes commençaient à retentir de leurs hurlements sinistres. Mais il avait bien compris qu'il fallait courir en zigzag puis s'immobiliser au moment de l'impact et ne plus bouger.

À la première alerte, il avait d'ailleurs fait tout le contraire : comme un lapin aveuglé par les phares d'une voiture, il était resté totalement paralysé. Et puis, quand le premier projectile avait explosé au milieu du camp, il s'était mis à courir dans toutes les directions comme un dératé, devant les yeux médusés des soldats présents. Ils n'auraient jamais pu soupçonner qu'une telle masse de graisse puisse se mouvoir aussi vite !

Cette première attitude au combat, ce premier coup de feu, lui valu très vite le gentil sobriquet de « taupe », rapport aux mouvements qu'il faisait de tout son corps en courant.

Décidément, ça lui collait à la peau ces surnoms d'animaux !

Déjà, à l'école, on l'appelait « le sanglier », car, lorsqu'il était proche d'un

état d'hypoglycémie aigüe, il se mettait à creuser fébrilement le sol de désespoir, à la recherche d'un quelconque aliment.

Après, ça avait été la girafe... Et à présent la taupe.

Sam n'était pas sûr que l'évolution de ses surnoms soit si positive que ça...

Des miradors tous les trente mètres et, au milieu du camp, une grande plateforme en bois d'où devaient avoir lieu les départs des drones.

Il avait vraiment l'impression d'avoir atterri sur une station orbitale ou pire encore, dans le bivouac d'observation d'une planète inconnue : « Si tu sors, t'es mort ! »

La plaine était balayée par des rafales de vent. Les allers-retours incessants des hélicoptères faisaient tourbillonner des nuages étouffants de sable. Pour se protéger, le personnel de la base était affublé en permanence de masques et de lunettes. Sam suffoquait sous son attirail. Encore heureux qu'ils n'aient pas réussi à lui trouver de gilet pare-balles de la taille adéquate.

Les ingénieurs eurent beau expliquer à Sam l'intérêt scientifique de tester le « Kamikaze » en conditions opérationnelles de combat, là, il avait comme un doute.

Le jeu en valait-il la chandelle ?

Une immense lassitude l'envahit lorsqu'il imagina la vie qui l'attendait pendant les six prochains mois.

Parce qu'entre les alertes de bombardement à tout bout de champ, les cinq appels quotidiens du muezzin, les exercices de tir à balles réelles, la tension de Sam en prenait un coup. Il sursautait à chaque claquement de porte ! Au bout d'une semaine, il décida de rester terré dans le labo... Comme une taupe.

Think Tank

Jeudi 7 Mars 2013
Washington DC - White house

Pour cette époque de l'année, la soirée s'annonçait particulièrement douce dans la capitale américaine. L'invité de marque en profita pour s'attarder sur le perron de la Maison Blanche et remercia une dernière fois ses prestigieux hôtes. Il était ravi. Un dernier salut de la main et il s'engouffra dans une immense Lincoln noire aux vitres teintées. Le véhicule quitta la résidence, escorté par quatre motards toutes sirènes hurlantes.

Une énième réception en l'honneur d'un illustre inconnu, dictateur de son état d'un pays encore plus inconnu d'Asie Centrale.

Cette contrée reculée avait néanmoins la particularité de consacrer plus de la moitié de son PIB à l'achat d'armes *made in USA*. Une raison suffisante pour que Tom s'en fasse un ami précieux. Il le reçut avec tous les honneurs dus à son rang : revue des troupes devant le Pentagone, petite sauterie improvisée avec Barack Obama...

Ce soir, les invités ne savaient rien du despote en question hormis qu'il dirigeait d'une main de fer un pays se terminant en "stan" : le Kazakhstan ? Ou était-ce l'Ouzbékistan ? Aucun des convives n'était en mesure de localiser l'endroit avec certitude sur une carte. Cela tombait bien car ils n'étaient pas venus pour faire du tourisme, ils étaient justes venus parce que "Tom" le leur avait demandé.

On ne disait pas non à Tom.

C'était Tom le *Master of Ceremony*, l'instigateur de ce gala fastueux.

Il avait rameuté tout le gratin que comptait Washington et l'avait agrémenté d'une pincée de stars *pop* et d'actrices d'Hollywood pour épicer ce pince-fesses des plus barbants.

Le général Tom Hemingway, sous couvert de son illustre passé de héros de guerre, était la figure la plus respectée de la ville, la plus emblématique aussi.

Il avait ses entrées partout, dans chaque alcôve des ministères, dans les coulisses de chaque conférence de presse.

C'était le seul qui pouvait déranger Obama en plein sommeil...

On disait même de lui qu'il lorgnait sur le prochain mandat présidentiel.

Aux USA, les *lobbies* dirigeaient le pays. Ces fameux « groupes d'influence » ou autres *think tanks* arpentaient inlassablement les couloirs des Washington D.C. avec un seul et unique objectif, celui de leur client.

Ils tiraient les ficelles du pays, depuis les médias jusqu'à l'opinion publique, des groupes religieux aux publicitaires les plus influents.

Personne n'était naïf, bien sûr, mais personne n'attachait autant que Tom ce mélange d'affairisme, de magouilles et de cynisme qui parfumait les allées du pouvoir.

Cela lui rappelait ses pires campagnes militaires, ses pires coups d'Etat^s.

Directeur de la NSA ? Président d'honneur des *skulls and bones* de Yale ? Tom Hemingway n'avait pas de titre, pas de fonction officielle ni de rôle précis dans l'organigramme de l'Etat.

Mais il était de tous les combats, de tous les débats. Un négociateur hors normes. Un animal politique dans un corps bonhomme et rondouillard. Sous des traits joviaux, il trompait bien son monde. Il attirait d'emblée la sympathie de ses interlocuteurs pour les emmener sur son terrain sans même qu'ils ne s'en rendent compte.

Difficile de croire que l'argent était son seul moteur...

Car chaque année, il percevait des millions en pots de vin.

Etant donné qu'il recevait des dessous de table de tous les concurrents, c'était lui l'arbitre. Il faisait monter les enchères et désignait toujours le vainqueur en vrai patriote : le plus offrant !

Les Etats-Unis avaient un siècle d'avance technologique sur leur premier adversaire potentiel mais ils n'en arrêteraient pas pour autant leur course à l'armement. Faute d'ennemis, ils finiraient sans doute un jour par s'autodétruire...

Ce matin, le Congrès devait voter le budget du nouveau drone furtif. Le RQ-170 *Sentinel* de Lockheed-Martin avait toutes ses chances. Un drone de vingt mètres de long capable de réaliser plusieurs orbites en une seule et même mission.

Le contrat de la décennie : 100 milliards de dollars de budget recherche supplémentaire si l'industriel l'emportait.

Les représentants étaient hésitants.

Un démocrate, Jonathan Kerry, farouche opposant au projet, prit la parole.

« 1 800 milliards de dollars juste pour liquider Ben Laden, il serait peut être temps d'arrêter là les frais, non ? »

Il fut applaudi par l'ensemble du Congrès.

Ils en étaient au vote final. Le programme était en passe d'être annulé.

C'était sans compter sur l'arrivée aussi impromptue que spectaculaire du général Hemingway, paré de son plus bel uniforme et de ses gardes du corps qui lui collaient aux basques comme son ombre. Son entrée magistrale fut aussitôt suivie d'un long silence qui en disait long sur sa sphère d'influence.

En le voyant arriver, Hillary eut son sourire des bonnes journées, elle savait que c'était gagné. Le généralissime n'eut même pas à prendre la parole.

Jonathan Kerry baissa la tête et se rassit. Les opposants jetèrent l'éponge avant même le début du combat. Certains membres du Congrès, dépités, quittèrent la salle sans attendre le résultat du vote.

Tom en savait plus sur chacun d'eux que leur propre mère. Chantage, extorsion, corruption, menace... Tous les moyens étaient bons pour garantir la suprématie militaire de son pays mais surtout lui permettre de s'offrir son nouveau méga yacht pour agrémenter sa somptueuse villa sur l'île de Martha's Vineyard...

Les essais

Jeudi 7 Mars 2013

Afghanistan - Out Post 252-Place Unknown

Le « Kamikaze » faisait en principe tout lui-même.

On l'actionnait d'un simple bouton, on grimpait sur la plateforme, on le lançait dans les airs et il partait avec sa charge explosive qu'on pouvait déclencher à tout moment.

Le soldat lui indiquait la cible par un double click sur sa tablette tactile, et il allait gentiment s'explorer à l'endroit indiqué avec une précision d'un demi-centimètre, ce qui en faisait la plus belle machine à tuer du 21^{ème} siècle.

Ça, c'était sur le mode d'emploi, selon le document technique, car la réalité était toute autre...

Les premiers essais en conditions réelles s'étaient en effet révélés désastreux... Dès qu'ils étaient activés, les « Kamikazes » explosaient au bout de quelques mètres, voire directement dans les mains des lanceurs d'engins. Après cinq morts chez les forces spéciales et plusieurs bras arrachés, il ne restait plus aucun volontaire chez les Marines. Ils durent mettre un moratoire sur la phase d'essais.

Sam Rockwell était attendu comme le messie.

Les lueurs d'espoir des ingénieurs ravivées par l'annonce de l'arrivée de Sam

furent douchées par ses trois jours de coma.

Dès qu'il se sentit mieux, soit bien une semaine après avoir posé son premier pied sur la Lune, Sam décida de la reprise des essais, là où on les avait abandonnés.

Il se trouva immédiatement confronté aux mêmes problématiques de recrutement.

Sam pensa bien faire appel aux prisonniers de guerre, mais ceux-ci mettaient vraiment trop de mauvaise volonté à mourir. Ils se roulaient par terre, se tordaient dans toutes les positions en hurlant. Pas possible de réaliser des essais fiables dans de telles conditions.

Alors il se tourna vers les hommes de l'armée régulière afghane, parqués à l'extérieur du camp. 400 soldats, ça en faisait des cobayes en puissance pour réaliser de nouveaux tests !

Une prime de 100 dollars et une paire de baskets Nike flambant neuves devaient normalement venir à bout des hésitations des plus récalcitrants.

Mais au bout d'une dizaine d'essais, tous plus catastrophiques les uns que les autres, il fallut bien se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de recrues.

On dut réfléchir à d'autres carottes pour motiver les futurs condamnés à mort.

Ils augmentèrent la prime à 1 000 dollars (soit à peu près la valeur d'un petit village en Ingoustan), ils proposèrent des motos chinoises en lieu et place de la paire de Nike, mais toujours pas la moindre velléité de se faire buter.

Et puis, au moment le plus désespéré, alors qu'ils allaient en être réduits à envoyer de force des civils, des candidatures spontanées recommencèrent à affluer par dizaines, comme par miracle !

En fait de miracle, Sam apprit par hasard, au détour d'une conversation, que les appelés de l'armée nationale afghane jouaient désormais leur place au poker !

Tarek

Dimanche 24 Mars 2013 – 07 :00 am

Afghanistan - Out Post 252-Place Unknown

Ici, le printemps n'avait toujours pas fait son apparition. Le cantonnement était lugubre, le froid, polaire. Le brouillard, épais à couper au couteau. De loin, le camp ressemblait au Titanic, voguant à la dérive dans une mer de brume d'où émergeaient, de ça de là, tels des icebergs, les grands abris de béton.

Chaque matin, c'était le même cérémonial.

Tout le régiment afghan faisait la queue devant l'entrée du camp.

Ils devaient se plier aux mêmes consignes de sécurité que des étrangers, mais ils ne se formalisaient pas pour autant de cet insigne manque de confiance.

Au contraire, les soldats de l'ANA jubilaient. Ils se poussaient entre eux, s'esclaffaient. On aurait dit des écoliers piaffant d'impatience avant d'être lâchés dans la cour de récréation.

Ils se rassemblèrent peu à peu autour de la plateforme de lancement.

L'ambiance était indescriptible : des encouragements, des malédictions accompagnait la montée du désigné d'office, celui qui n'avait pas eu la main à la partie de poker de la veille.

Les paris allaient aussi bon train pour cette roulette russe des temps modernes !

Les Marines et les types de Blackwater assistaient aussi à la scène. C'étaient même eux qui pariaient le plus gros.

Il n'y avait finalement que Sam et son équipe d'ingénieurs qui ne prenaient pas plaisir au show macabre qui se déroulait chaque jour sous leurs yeux, mais ils se devaient d'y assister.

Protégés par une vitre blindée, ils filmaient inlassablement les explosions des

soldats, affligés par ce spectacle d'une cruauté inouïe dont ils étaient les premiers responsables.

Dans le ciel, d'immenses aigles tournoyaient en cercles méthodiques, se rapprochant peu à peu du lieu du drame.

La tension était palpable. Le type montait pas à pas sur l'estrade, sorte de guillotine du 21^{ème} siècle.

Le public, chauffé à blanc était surexcité. Au moment d'activer le Kamikaze, la foule se protégea le visage.

3-2-1 ! Explosion !

Le Kamikaze avait encore une fois volé en éclats dans les mains du soldat !

Les premiers rangs furent aspergés de sang, tandis qu'il ne restait pratiquement rien du pauvre lanceur.

L'ambiance était proche de l'hystérie collective tandis que des liasses de billets imprégnés d'hémoglobine s'échangeaient de mains en mains.

Tant de sauvagerie remuait les tripes de Sam qui étaient pourtant déjà dans un sale état.

Avec neuf chances sur dix de mourir, on allait rapidement venir à bout du bataillon pachtoune !

Celui qui sauva les protocoles d'essais et qui, selon les dires de Mr James A. Bell, avait peut être sauvé l'Amérique, ce fut Tarek.

Tarek avait une côte de 80 contre 1. Cinq tentatives de lancement du « Kamikaze » et cinq réussites !

En l'espace d'une semaine, Tarek était devenu un homme riche !

Il avait tout un cérémonial.

Il faisait ses ablutions, une première prière vers la Mecque puis il tournait plusieurs fois autour de la tribune.

Il embrassait ensuite tous les grigris protecteurs dont il s'était affublé et lançait des incantations dans une langue connue de lui seul.

Tous les préliminaires de Tarek duraient une bonne demi-heure, ce qui avait le mérite, non négligeable, de faire grimper les enchères des paris jusqu'à atteindre des sommets !

Pris de fièvre acheteuse, des bookmakers improvisés faisaient encore monter la côte.

Les esprits s'échauffaient, exacerbés par tant d'attente, et des échauffourées éclatèrent dans la foule.

Tarek commença enfin son ascension de l'échafaud. Un silence de mort se fit dans l'assistance. On entendait le craquellement des planches sous ses pieds.

L'intensité monta encore d'un cran. Les regards étaient aimantés à ses moindres faits et gestes. La tribune compacte retenait son souffle.

La tension était à son paroxysme.

Tarek fit une dernière prière toujours en direction de la Mecque, ferma les yeux, respira un grand coup et lança le drone en maintenant ses yeux bien fermés.

Le « Kamikaze » s'envola alors tout guilleret vers la ligne d'horizon !

Toute la foule scanda son nom, sous les « hooah » des Marines et les vivats des soldats.

Tarek poussa un soupir de soulagement. Il était au bord de l'évanouissement.

« Qu'est ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie ! », songea-t-il.

Sam et le staff technique de South & Bell n'en revenaient pas, eux non plus. Ils s'arrachaient les cheveux à force d'essayer de percer son secret. En vain !

Ils avaient beau décortiquer les vidéos images par images, ils étaient dans les choux.

Pourquoi Tarek avait la baraka et pas les autres ?

Et puis, à force de détailler les ralentis, ils finirent enfin par découvrir le secret que Tarek ignorait sans doute lui-même : en gardant ses yeux clos, Tarek envoyait le drone du haut vers le bas ce qui avait le mérite de ne pas affoler les matières explosives hautement volatiles au lancement ! Eureka !

Vingt-trois soldats dont cinq Marines avaient trouvé la mort, avant qu'ils ne décèlent que les explosifs du drone étaient mal disposés.

Quelle aberration !

Encore un dommage collatéral commis au nom de la sacro-sainte avancée scientifique !

Cette trouvaille fut accueillie avec un infini soulagement par l'ensemble des bidasses du camp.

Car à la longue, ces sacrifices rituels chaque matin avaient le don de mettre tout le monde sous pression.

L'ambiance de la base était devenue délétère.

Une autre semaine à ce rythme et on aurait sûrement assisté à une mutinerie généralisée...

Leather Camp

Mercredi 10 avril 2013

Afghanistan - Out Post 252-Place Unknown

L'équipe de South & Bell n'était pas sortie de l'auberge pour autant. Ils avaient encore quelques problèmes à résoudre.

Parmi les priorités, ils devaient trouver un moyen de récupérer les drones qui n'avaient pas explosé, afin d'étudier leurs comportements de vol.

Une zone interdite à l'être humain en général, une sorte de *no man's land*, fut délimitée pour faire atterrir les « Kamikazes » en douceur.

À l'extérieur du camp, un petit malin avait placé un panneau « Danger ! Chute de drones ! »

En fait, à part les paris et les blagues, il n'y avait pas trop de distractions.

Pour Sam, son séjour confinait à la torture : pas de pizzas, passe encore, pas de jambon ni de Budweiser passe aussi. Pas d'Internet, pas de CoD, là ça devenait dur à supporter !

Mais s'il y avait un pays où les femmes n'avaient pas leur place pour exercer le plus vieux métier du monde, c'était bien l'Afghanistan. La première prostituée à la ronde devait se trouver au Pakistan, et encore, elle devait sans doute porter une *burqa*...

Sam se voyait mal demandant une excursion en Black Hawk pour assouvir ses pulsions...

Il commençait à comprendre les types qui se tapaient des chèvres. Elles étaient partout et tellement câlines.

Il aurait sûrement cédé à la tentation et goûté l'expérience s'il n'avait pas eu la certitude que ses potes du Nevada étaient en train de le mater à longueur de journée du haut de leurs drones !

Mais il n'y avait pas que Sam qui semblait souffrir de cette abstinence forcée. Au bout de quelques mois sur place, les soldats commençaient tous à devenir dingues.

Les hommes ne se défoulaient que durant les phases de combat, le reste du temps ils erraient comme des âmes en peine, désœuvrés. Dans la langueur

générale, ils étaient là à ronger leur frein. L'attente les rendait comme fous, leur frustration sexuelle se traduisait par des comportements malsains.

Des bagarres éclataient. Ils s'attrapaient entre eux dans des positions de plus en plus tendancieuses. Ils mimaient de se sauter dessus comme des singes en poussant des hurlements stridents de macaques.

Sam en avait même surpris quelques uns en train de se masturber publiquement sous les douches.

Les gars revenaient de permission avec des tatouages étranges, des dessins complexes mêlant leur haine de la vie et leur amour de l'armée.

Ils fumaient clopes sur clopes et tournaient en rond tels des lions en cage.

Sam observait tout ça de loin, de très très loin. Bien que n'étant pas une proie potentielle pour ses compatriotes - une taupe n'est à priori pas très appétissante -, Sam n'en demeurait pas moins une cible vulnérable. Il était sur ses gardes et rasait les murs... Quand il y en avait...

Leather Camp

Jeudi 16 Mai 2013

Afghanistan - Out Post 252-Place Unknown

Apsana, le restaurant du camp, n'avait de convivial que son nom. Deux Pakistanais distribuaient des plateaux-repas à base de soupe en poudre, de rations déshydratées et encore pleins d'autres gâteries lyophilisées...

Dans la queue du self-service, l'ambiance était tendue. D'une section à une autre, les types se détestaient et se foudroyaient du regard.

La tente où étaient pris la majorité des repas était divisé en autant de tables que de régiments.

Le périmètre des Marines était le plus important. Les mercenaires de Blackwater étaient dans leur coin, isolé de tous, tandis que les soldats de l'ANA faisaient leur propre tambouille et mangeaient à même le sol.

Devant l'animosité générale, Sam et son équipe en furent rapidement réduits à prendre leurs repas dans le labo.

Les mercenaires de Blackwater ne parlaient pas aux Marines qui eux, méprisaient les forces régulières locales.

Au moins tout le monde s'était mis d'accord pour ne pas adresser la parole aux chercheurs de South & Bell.

Car entre le salaire moyen de Sam qui frisait l'indécence, celui des gars de Blackwater, autour de 1 000 dollars jour contre 100 dollars pour les Marines et les pachtounes qui recevaient les bons mois une paire de baskets élimées et un repas chaud, tout le monde n'était pas vraiment logé à la même enseigne face à la mort, loin s'en faut !

Deux mondes vivaient en symbiose mais se contentaient de cohabiter.

On était revenu au Moyen Age avec ses castes, ses codes et ses privilèges.

Les mercenaires de Blackwater détonnaient à peine dans le décor avec leur mine patibulaire et leur look de *warrior* : barbes de trois mois et équipement dernier cri. Ces gars là, personne ne savait vraiment qui ils étaient : des Péruviens du Sentier Lumineux ? d'anciens de la Légion étrangère ? Des ex-criminels de guerre yougoslaves ? On ne devait pas être bien loin du compte...

Ils s'exprimaient entre eux dans une langue inconnue, panaché de patois régional, d'anglais et d'espagnol : un créole de la guerre.

Ils partaient pour des missions de quelques heures à quelques jours, souvent pour escorter des convois. Mais Sam avait aussi eut vent de mandats un peu

particuliers, des missions que même les forces spéciales rechignaient à traiter : expéditions punitives, exécutions sommaires.

Ces mercenaires du 21^{ème} siècle assumaient fièrement leur statut officiel de charognards et effectuaient leurs sales besoins sans aucun remords.

Sam apprit très vite à s'en méfier.

Sur un autre registre, les faibles rations alimentaires rendaient Sam malade à en crever. Il commença à maigrir, ponctuellement et puis de manière drastique ! La balance s'emballait au point qu'Anderson fit venir les médecins du camp qui ne trouvèrent rien d'alarmant.

Mais Sam ne se sentit pas mieux pour autant. Au lieu de se réjouir de cette diète salubre, il avait l'impression de se faire *hacker* le corps par un virus, un *trojan* qui lui bouffait son intérieur, son disque dur !

Zohra

Vendredi 18 Avril 2013

Afghanistan - Out Post 252-Place Unknown

Sam avait le droit à une journée de repos par semaine mais à quoi bon ? Les loisirs étaient rares et les échanges minimums.

Il était en train de devenir claustrophobe dans ce camp aux murailles si hautes qu'elles laissaient à peine rentrer la lumière du jour. L'ambiance guerrière lui pesait et il avait besoin d'air frais.

Au bout de trois mois sur place, la taupe osa enfin aventurer un bout de museau en-dehors de son trou.

Il se hasarda sur le seuil du camp, hésita devant l'immensité désertique de la steppe qui s'offrait à lui, puis prit son courage à deux mains et fit quelques pas à découvert.

En l'espace d'une semaine, sa sortie quotidienne devint sa bouffée d'oxygène, sa soupape de décompression. Sam faisait quelques mètres, regardait les montagnes enneigées au loin et se mettait à rêver à des contes d'explorateurs, aux histoires de Tolkien, dont certains passages du « Seigneur des Anneaux » évoquaient la splendeur des paysages sauvages environnants.

Il observait aussi ces jeunes bergers autour du camp qui surveillaient leur troupeau à l'aide de chiens.

Des petites filles qui gardaient leurs chèvres lui firent un signe de la main auquel il répondit timidement.

Le lendemain, l'une d'entre elles, vêtue de haillons, s'était approchée de Sam et lui avait même touché le ventre pour s'assurer qu'il était bien réel et qu'il n'avait rien glissé sous sa chemise ! Elle n'avait jamais vu d'homme aussi gros.

Elle repartit en courant, riant aux éclats.

La sortie d'après, Sam lui offrit une peluche de Mickey. Il l'avait échangée contre des cigarettes à l'un des Marines qui en exhibait plusieurs au-dessus de son lit de camp. Une pour chaque fiancée qui l'attendait de retour au pays, disait-il.

La petite en fut ravie.

Avec le temps, il apprit par l'un des soldats pachtoune qui, tel un garde du corps, l'escortait durant ses excursions, que la fille s'appelait Zohra et qu'elle avait huit ans.

Comme beaucoup d'Afghans, et contrairement aux idées reçues, elle avait les yeux verts et la peau blanche. Sans doute un des « dommages collatéraux » d'Alexandre le Grand et de ses conquêtes, stoppées à quelques vallées de là.

Son nom venait de Zuhra qui signifiait blancheur en arabe. Elle avait perdu son père à la guerre (laquelle ?) et aidait sa mère en gardant le petit troupeau d'une dizaine de chèvres.

Curieusement, dans ce camp de centaines de soldats, le seul contact autochtone de Sam était cette gentille petite fille qui ne parlait pas sa langue et

qui attendait patiemment chaque soir à l'entrée du camp que Sam vienne faire ses quelques foulées.

Chaque jour, il lui apportait un nouveau cadeau qu'il avait les plus grandes peines du monde à dénicher. C'était devenu son challenge. Son défi quotidien.

Trouver un jouet dans un camp militaire, autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

À la fin, il en fut réduit à commander ses jouets directement auprès des bureaux de South & Bell à Boston qu'il se faisait livrer en même temps que de nouveaux Kamikazes. Les Barbies™ les plus chères du monde !

Mais chaque soir, ce n'était pas pour recevoir son cadeau que la petite Zohra l'attendait sagement. Pas du tout.

Elle percevait chez Sam des signes qui étaient propre à son entendement du monde : il était différent des autres étrangers. Il ne portait pas d'arme, il était gros, et il avait l'air complètement perdu.

Ils marchaient ensemble une vingtaine de minutes. Elle lui disait le nom de ses chèvres que Sam essayait de répéter phonétiquement avec les plus grandes peines du monde. Ça les faisait tous deux beaucoup rire.

Une sorte de tendre complicité commença à se tisser entre ces deux êtres que tout opposait. Dans ce monde en guerre qui les dépassait, ils se retrouvaient au-delà des clivages.

Phase 3

Lundi 11 Juin 2013

Afghanistan – Out Post 252-Place Unknown

Côté boulot, Sam et son équipe passèrent enfin à la troisième phase de test. Ils se mirent à former les Marines au maniement du joystick. Les critères de sélection de Sam étaient finalement les mêmes que ceux pratiqués par les

rabatteurs des agences de sécurité nationale.

Il organisa un énorme jeu de *shoot'em up* en ligne. Les cinq finalistes furent commis d'office pour une formation accélérée. À eux, ensuite, d'entraîner leurs petits camarades.

Dès la première semaine de tests, les futurs pilotes firent sauter une bonne centaine de « Kamikazes ». Ils durent demander un réapprovisionnement d'urgence aux ateliers de South & Bell à Boston !

Les premiers vols furent catastrophiques et quelques « Kamikazes » vinrent s'exploser contre les murs d'enceintes, ces énormes *bastion walls* remplis de sable, qui heureusement en avaient vu d'autres. L'un des « Kamikazes » avait même éclaté dans le camp pendant une revue des troupes. On avait frôlé de peu la catastrophe.

À force de faire exploser des « Kamikazes » à tout bout de champ, plus personne n'osait s'approcher du camp. Même les talibans ne les bombardaient plus. Ils se disaient sans doute qu'une armée qui se balançait des missiles sur la tête à longueur de journée ne devait plus avoir beaucoup d'espoir de sortir victorieuse du conflit.

Mais avec le temps, les vols s'affinèrent, les manipulations se firent plus aisées et bientôt on put assister à de véritables ballets aériens de « Kamikazes » au-dessus du camp.

Une fois que l'équipe de formateurs fut au point, ils purent enfin commencer à tester la bête en conditions réelles, avec des vraies cibles vivantes, du vrai sang...

Sam eut beau leur interdire de shooter les alentours, la tentation était trop forte pour ces apprentis pilotes. Ils n'allaient pas se cantonner à des objectifs stationnaires alors qu'ils tenaient entre les mains le plus beau jouet télécommandé du monde.

Ils n'en firent qu'à leurs têtes...

Tout d'abord, les soldats s'amusèrent à faire sauter du bétail au hasard, dans les troupeaux alentour. Et puis des véhicules sur les routes.

Le grand jeu, c'était les mobylettes.

Leurs « Kamikazes » pouvaient atteindre la vitesse de 200 km/h. Les novices se positionnaient discrètement juste derrière un cyclomoteur, donnant un peu l'impression d'une navette spatiale voulant emmener un échantillon de la race humaine à bord de son vaisseau.

Lorsque le motocycliste se rendait compte de la présence du drone juste derrière lui, il se mettait à pousser des hurlements d'horreurs et à pédaler comme un dératé tandis que le drone continuait de le suivre docilement.

Notre Laurent Fignon afghan aurait pu gagner la course du Mont Ventoux par la côte nord : il poussait des cris stridents en pachtounes qui devaient sans doute signifier « l'œil de Satan est sur moi ! Laissez-moi passer ! »

Les plus malins sautaient de leur bécane, mais la plupart terminaient leurs courses complètement essoufflés en culbutant leurs engins sur le bas-côté.

Le « Kamikaze » était devenu la terreur des motards autour du camp pour le plus grand plaisir de l'équipe des formateurs qui se tordaient de rire de ces folles courses poursuivies.

Bien que toujours en entraînement, les formateurs se rapprochèrent de plus en plus des conditions réelles de combat.

Un autre « jeu » consistait en effet à surprendre les apprentis talibans pendant qu'ils posaient leurs I.E.D, pour « improvised explosive device », sorte de mines artisanales bon marché. L'exercice était d'autant plus pédagogique qu'il fallait repérer les insurgés grâce au détecteur thermique du « Kamikaze ».

Les rebelles creusaient des tunnels sous les routes empruntées par les convois militaires de la coalition. À cinq combattants : une sentinelle, un guetteur, et trois hommes qui piochaient, l'opération leur prenait environ une demi-heure. La plupart du temps, ces engins de conception rudimentaire n'explosaient pas au

moment voulu, ou pas du tout.

Le « Kamikaze », tel Bip Bip et le Coyote, les observait faire leur travail de terrassement de longues minutes avant de se placer juste au dessus d'eux et de faire retentir une sorte de klaxon de voiture assourdissant. Les types sursautaient tellement que la plupart du temps ils se faisaient d'eux-mêmes exploser avec leur propre bombe !

Après dix jours d'essais sans discontinuer, les chercheurs se rendirent enfin sur place pour analyser les résultats de ces attaques sur cibles mouvantes.

Et Sam commença à se rendre compte que leur jeu n'était pas si drôle que ça.

Les alentours du camp ressemblaient à un champ de bataille. Ils découvrirent d'abord les restes du corps d'un grand père mis en lambeaux, enchevêtrés dans la carcasse de son vélo. 35 km/h à soixante-quinze ans, il ne fallait pas trop lui en demander au papy.

Les ingénieurs, bien calés dans leurs Humvee, prenaient des photos de leurs exploits, consignaient par écrit des observations sur la zone de l'explosion, sur la trajectoire du « Kamikaze » au moment de la déflagration.

Ils firent semblant de ne pas avoir repéré le corps sans vie du septuagénaire. Sam fit quelques remarques sur l'orientation du vent et ils repartirent comme si de rien était vers les autres points d'impact des projectiles.

Toujours au cours de leur excursion morbide, l'équipe vint inspecter de plus près un énorme cratère près d'une mare qui devait être, il n'y a pas si longtemps encore, un cadre idyllique pour faire paître les bêtes.

Les flammes achevaient de se consumer dans un gros tronc d'arbre qui ne faisait plus beaucoup d'ombre. L'herbe était jaunie par le souffle des explosions. Partout des débris fumants, des corps de chèvres calcinés.

Des odeurs de charognes planaient en nappes immobiles, comme suspendues dans l'air.

Quelques oiseaux gazouillaient encore, invisibles. On se demandait comment ils avaient pu survivre à un tel déluge de feu.

Un chien errant gémissait. Il lui manquait tout son arrière train et il se déplaçait de manière grotesque. Un G.I. l'abattit d'une balle en pleine gueule pour le faire taire.

Au milieu des carcasses décharnées et éventrées, gisait le corps agonisant d'une petite fille.

Le « Kamikaze » avait dû exploser tout près et la cribler de shrapnell.

Zohra ! Sa Zohra !

Sam en resta bouche bée, paralysé, incapable de dire un mot.

Il sauta du 4x4 et se jeta sur le corps ensanglanté.

Il l'enroula dans son poncho et la porta à bout de bras en courant jusqu'au Humvee.

Les autres soldats n'avaient pas bougé. Ils étaient tétanisés entre horreur feinte et indifférence.

Devant les suppliques de Sam et malgré les protestations des Marines présents, les ingénieurs consentirent à ramener la petite fille jusqu'au camp.

Même les afghans qui accompagnaient le convoi s'étonnèrent qu'on porta autant d'attention à ce petit être de rien du tout, alors qu'eux abandonnaient leurs blessés graves sur place au bon vouloir des talibans et de Dieu, Inch'Allah, Allah Akhbar et tout le reste...

Pendant une semaine, Sam veilla au chevet de la petite Zohra.

On peut dire que le « Kamikaze » était une réussite. Ça oui ! Une belle saloperie !

Zohra n'avait plus un membre de valide. Son corps n'était que souffrance, la peau de son visage était entièrement recouverte de brûlures. Parfois elle parvenait à tourner sa tête vers Sam et, pour toute réponse, il tentait de lui sourire.

Pupilles noires, frémissantes, épuisées. Au fond de ce regard, la peur, la souffrance et le désespoir luttait avec ses dernières lueurs de vie, et le soulagement de n'être plus seule à agoniser dans le désert.

Elle dormait sous morphine mais à chaque fois qu'on lui changeait ses pansements, ses brûlures se rallumaient comme des flammes dans une chaudière, lui arrachant les pires cris de souffrance.

Chaque jour, la mort gagnait un peu de terrain.

Sam avait sa main posée sur le front de la petite fille lorsqu'elle rendit son dernier soupir. Zohra garda ses yeux verts grand ouverts vers le ciel.

Sam éprouva une douleur aigüe à l'estomac, accompagnée de violentes convulsions.

Ses crises reprenaient...

Il sortit comme une furie de la chambre d'hôpital, balayant tout sur son passage.

Il se réfugia dans un coin du camp et vomit tout son dégoût d'un infime filet de bile jaunâtre.

Il se releva chancelant, et s'effondra en pleurs contre un mur.

Il resta là recroquevillé une grande partie de l'après midi.

Celui qui n'avait pas versé une larme à la mort de ses parents, celui qui ignorait ce que les mots tristesse ou chagrin signifiaient, n'était désormais plus que l'ombre de lui-même.

Son quotidien devint une longue litanie de taches devenues insupportables. Il traînait sa peine dans le camp de la désolation.

Il ne se levait plus et restait prostré de longues heures sur son lit de camp, le regard vide.

Il était sur le point de demander son rapatriement aux USA lorsqu'Anderson lui fit comprendre par quelques arguments appuyés qu'il fallait mener le programme à son terme. Qu'il n'avait pas le choix, qu'il devait exécuter les ordres.

Il commença par lui montrer les photos des corps torturés d'une patrouille de Marines faits prisonniers par les Talibans. Là non plus, ce n'était pas beau à voir. Ils étaient en guerre et aucun des deux camps ne se faisaient de cadeau !

Et puis, pour aider à faire passer la pilule, Anderson lui promit quelques centaines de milliers de dollars de plus.

À chaud, Sam eut juste envie de lui enfoncer son poing dans la gueule, de lui hurler son désarroi à la face.

Il était encore couvert du sang de ses victimes... Il entendait encore les faibles pulsations du cœur de Zohra résonner en lui.

Mais malgré son dilemme intérieur, il se surprit à penser que s'il avortait du projet Kamikaze maintenant, Zohra, les Marines et les gars de l'ANA seraient vraiment morts pour rien.

Alors, bien que confusément perdu dans ses contradictions, la vie reprit ses

droits et après une semaine de deuil, Sam se remit à former ses pilotes... En évitant autant que faire se peut les cibles vivantes...

Les jours filaient maintenant au compte-goutte. La chaleur du camp confinait à la fournaise.

Leurs dortoirs-containers étaient devenus de véritables étuves.

Sam en avait sa claque !

Pas de putes, de pizzas, d'air conditionné, de Starbucks : ce n'étaient pas tolérable ces conditions de travail !

Sam commençait à devenir taciturne, mélancolique... Cinq mois qu'il était sur place. Sa mission arrivait à sa fin.

Il était temps.

Kick off meeting

Vendredi 26 Juillet 2013.

Karakorum Highway – Hunza Valley

Entre la Chine et le Pakistan, une longue file de camions surchargés passaient un à un le poste frontière de Sost, le plus élevé du monde.

À 4 000 mètres d'altitude, entouré du K2 et du plateau du Kashmir, ce point de passage était coupé par la neige les deux tiers de l'année

La *Karakorum Highway* cumulait tous les superlatifs. C'était la route la plus dangereuse du monde, la plus longue, la plus haute...

Rien que sa construction avait pris plus de vingt ans et coûté la vie à plusieurs milliers d'ouvriers.

Pour la Chine, cet axe était vital. Son unique voie d'accès à la mer d'Oman.

Une fois la frontière franchie, tous les camionneurs chinois avaient l'obligation de passer le relais aux chauffeurs pakistanais.

Les véhicules chinois flambants neufs devaient être délestés de leurs marchandises pour être ensuite chargées sur des camions pakistanais bricolés de toutes parts et bariolés de mille fresques, devenant ainsi de véritables œuvres d'art mobiles.

À Passu, le premier village pakistanais traversé, une foule bigarrée de petits porteurs, de mendiants et de vendeurs à la sauvette transbordaient les marchandises d'un côté à l'autre du parking géant, base logistique à ciel ouvert.

Au loin, un immense bâtiment administratif tenait lieu de centre de contrôle et de péage avec tous les services adéquats pour ce théâtre de perdution : prostituées chinoises, musulmans ouïghours, trafiquants en tous genres : drogues, contrefaçons...

Les talebs se faisaient discrets. Noyés dans les tribus claniques de la vallée de Hunza, ils passaient inaperçus mais ils étaient pourtant là en nombre.

C'étaient eux qui chapeautaient le trafic d'armes fabriquées en Chine. Au moment de l'intervention des cargaisons, leurs agents isolaient les paquets marqués d'un croissant rouge et les embarquait sur des jeeps de petites tailles, le moteur tournant au ralenti, prêtes à repartir aussitôt.

Tout devait être fini en une heure, avant les premières lumières du jour.

Les services de renseignement américains étaient formels, l'ensemble de la contrebande des insurgés transitaient par le même point de passage.

Depuis qu'un ouvrier chinois avait vendu la mèche aux Américains, il avait fallu six mois de traque intensive pour suivre l'acheminement des armes depuis l'usine d'armement de Guangzhou dans l'est de la Chine, jusqu'à son transport en contrebande sur le marché de Kashgar. Cela faisait maintenant deux semaines que les « Kamikazes » survolaient discrètement la zone sans perdre une miette

d'information du trafic qui s'y tramait.

Pour les Yankees aussi, le timing était serré.

Depuis la gaffe de William sur l'ambassade chinoise de Belgrade ils ne pouvaient plus se permettre le moindre incident diplomatique avec la Chine.

Ils ne pourraient intervenir qu'au moment précis où le convoi des jeeps, chargées à blocs, se mettrait en branle.

Avant des Chinois risqueraient d'être tués, après il serait trop tard, les armes seraient dispatchées dans tous les coins de la rébellion afghane.

Pour Sam et les quelques agents de la CIA qu'on lui avait confiés, la première mission du Kamikaze avait été minutieusement préparée.

Son premier essai opérationnel. Son vol inaugural.

À défaut de journalistes, de champagne et de petits fours, quelques politiques et tous les généraux de l'US Army avaient le regard tourné sur cette première équipée.

Hillary Clinton avait exigé d'être informée en temps réel du déroulement de l'opération secrète.

Tom avait encore bien fait les choses : les images seraient retransmises directement depuis les Kamikazes jusqu'à Washington D.C. C'était carrément depuis la *Situation Room* au sous-sol de la Maison Blanche qu'ils étaient confortablement installés pour visionner le déroulement de l'opération. James A. Bell avait aussi été invité pour l'occasion. C'était tout de même son bébé, la moindre des choses était de le convier au baptême !

À précisément 4h49 du matin, trente « Kamikazes » décollèrent depuis une *F.O.B - Forward Operating Base*, une base opérationnelle avancée au plus proche de la frontière pakistanaise.

Sam et son équipe étaient dans une immense tente de la taille d'un stade de football. South & Bell avait mis les moyens pour garantir le succès de cette

première mission de combat.

Les « Kamikazes » avaient franchi la frontière et volaient maintenant à basse altitude, précaution superflue car leur présence était indétectable aux radars.

Sam supervisait chacun de ses pilotes, allant de l'un à l'autre, promulguant ses conseils, rattrapant une courbe mal négociée pour l'un, mettant la gomme pour un autre.

À partir du village de Gilgit, ils n'avaient plus qu'à survoler l'Indus.

Les eaux tumultueuses du fleuve, d'un bleu métallique, raclaient le fond de la vallée.

Elles étaient alimentées par tous les glaciers de la région qui n'en finissaient pas de déverser leurs billots de glace.

L'escadrille passa en formation rapprochée sous un dernier pont de corde et au moment où les premières lueurs de l'aube pointèrent sur la cime du Mont Rakaposhi, les « Kamikazes » surgirent à l'unisson au-dessus de l'aire de stationnement.

Ils fondirent sur leurs victimes tel un essaim d'abeilles en furie.

Les Talibans n'eurent même pas le temps de réaliser ce qui se passait que le premier Kamikaze s'encadra dans une jeep chargée à ras bords.

Les caisses en bois remplies de *Chicom* 107 mm, ces roquettes bon marché *made in China*, explosèrent dans un immense feu d'artifice.

Le feu se propagea en un instant à tous les véhicules.

Sauve qui peut !

Les porteurs se dispersèrent dans toutes les directions. Les camions se

télescopèrent et bloquèrent de leurs semi-remorques l'unique voie d'accès.

Le toit d'un minibus Toyota, pleins à ras bords, sauta avec une violence inouïe. Des débris de verre et de métal retombèrent sur la chaussée avec l'ardeur de la grêle.

Les corps sans vie du chauffeur et de ses passagers gisaient par les fenêtres comme des pantins désarticulés.

Un autre Kamikaze atteignit une cargaison de missiles antichars *HongYing* qui s'embrasa aussitôt, propulsant les engins dans tous les recoins de la base.

Deux projectiles vinrent percuter le grand bâtiment blanc d'où des putes chinoises sautèrent par les fenêtres, les cheveux en feu.

À terre, la situation devenait de plus en plus confuse, les Talibans, impuissants devant cet ennemi invisible commencèrent à se canarder entre eux à la kalach et au RPG. La situation avait dégénéré en *guerilla* urbaine.

Ailleurs, des talibans se retrouvèrent coincés dans la fournaise. Des barbus enturbannés dans leur *shawal kamiz* hurlaient en se tordant dans les flammes.

Plus un endroit où s'abriter...

Des fusées éclairantes lançaient des éclairs sur le chaos des camions en feux.

Les téléspectateurs debout sous la tente de l'Outpost ne perdaient pas une miette de ce spectacle féerique.

Passé le stress du premier assaut, ils ponctuaient maintenant chaque explosion d'une exclamation générale.

Le mollah Oram, l'autre cible de l'opération, enfourcha une bécane et fila sur un sentier escarpé à flanc de montagne.

Il fut immédiatement repéré par le Kamikaze en charge de sa neutralisation. Rien de plus facile. Les pilotes avaient été rodés à ces chassés-croisés. Le mollah percuta sa moto sur un rocher et bascula d'une centaine de mètres dans le vide,

suivit de très près par le Kamikaze qui l'accompagna dans sa chute mortelle. Le drone explosa à son tour dans un tonnerre tonitruant, repris en écho par toute la vallée.

En tout, l'opération n'avait duré qu'une quinzaine de minutes dans un assaut aérien des plus somptueux. Même Pearl Harbour n'avait pas dû être aussi beau !

Il ne restait rien de ce marché d'armes improvisé.

Pas même une trace des assaillants. Les quelques survivants ne comprenaient rien de ce qui venait de leur arriver. Ils se tenaient la tête entre les mains ou levaient les bras au ciel en signe d'incantations.

Les téléspectateurs, quant à eux, restaient ébahis de la maniabilité de ces nouveaux engins de mort.

Tom Hemingway, James A. Bell et Hilary s'auto-congratulèrent. Tom sabla le champagne et ils trinquèrent à leur nouvelle invincibilité !

Dans l'outpost de Sam, l'ambiance rappelait les premières heures de gloire d'Appolo. On se serait cru à Houston après le décollage réussi d'une navette spatiale. Tous les ingénieurs s'applaudirent. Les Marines et les agents de la CIA se tapaient dans les mains, dans le dos, et poussaient leurs « hooah » retentissants.

Dans l'enthousiasme général, Sam leva les bras en l'air. Il fut acclamé par la centaine de personnes présentes sous la tente.

Il se sentait aussi fier que si ses drones avaient vraiment atterri sur la lune.

Dans un coin un peu à part, seules les forces spéciales des Navy SEAL semblaient ne pas se réjouir du succès de l'opération.

On leur avait demandé d'être en alerte au cas où le Kamikaze ne remplirait pas ses bons offices.

Ils commençaient à regarder ce nouveau gadget d'un mauvais œil et se demandaient s'ils n'allaient pas bientôt être remisés au placard.

La furtivité et l'opérationnalité du Kamikaze dépassaient toutes leurs attentes.

Ça y est, Sam pouvait enfin rentrer au pays.

Mission accomplie !

Le départ

Vendredi 26 Juillet 2013.

Afghanistan – Kaboul

Enfin la quille !

Les adieux furent loin d'être déchirants.

Bon vent !

Sam et l'ensemble de l'équipe d'ingénieurs du projet « Kamikaze » filèrent comme ils étaient venus, un gros hélicoptère « Sea Stallion » des forces spéciales les emmenèrent directement jusqu'à Kaboul.

Le climat avait changé, la végétation aussi, et même si la probabilité de se prendre une roquette en pleine poire restait relativement élevée, Sam hasarda une tête par un des sabords de l'hélico. Le servant tenait sa 12.7 sur support pivotant. Il lui fit découvrir les détails du panorama qui défilait devant eux.

Un paysage de toute beauté baignait dans la luminosité pure du matin, translucide.

L'hélicoptère se jouait des reliefs, évoluait depuis des vallées encaissées jusqu'à de larges plaines où des champs d'un vert intense alternaient avec des déserts de cailloux arides. Il frôla des villages perchés tel des bastions imprenables. Au loin se découpaient toujours sur l'horizon des montagnes gigantesques et enneigées.

Depuis Kaboul, ils embarquèrent dans un avion de ligne régulière affrété pour l'évacuation des blessés. Le retour aux Etats-Unis se déroula dans de biens meilleures conditions qu'à l'aller.

Les roues avaient à peine quitté le tarmac que Sam ressentit un immense soulagement. Il risqua un dernier coup d'œil par le hublot alors que l'aile de l'avion s'inclinait vers la ville immense. Kaboul : » si facile à prendre, si difficile à défendre ».

La ville était un labyrinthe ouvert, sans début ni fin. Il devinait la foule grouillante dans les souks, centres névralgiques d'où partaient une multitude d'interstices, dédale de petites ruelles qui s'éparpillaient à l'infini. Chaque quartier devait avoir ses spécialités, ses ethnies. Il sentait confusément que dans son malheur, il avait eut de la chance, une chance inouïe de s'être sorti indemne de ce borbier.

En six mois, notre ami Sam avait perdu soixante kilos et gagné deux millions de dollars. Tout n'était pas négatif, loin de là ! Il y avait sans doute même des gens qui étaient prêts à payer cette somme-là juste pour perdre autant de poids...

L'Arrivée

Lundi 29 Juillet 2013

New York City - Stewart International Airport

Walid et James A. Bell firent eux-mêmes le déplacement jusqu'à New York pour accueillir Sam.

Une surprise de taille l'attendait : une réception en son honneur dans un immense hangar devenu pour l'occasion salon VIP.

Le ton était donné : quelques beaux vieux coucous rutilants retraçaient l'histoire de l'aviation américaine, une estrade tout en bois et, tenus à bout de bras par d'anciens combattants, les drapeaux de l'ensemble des régiments en opération.

Comme pour chaque déplacement d'Hemingway, la presse était là. Quelques dizaines de personnalités triées sur le volet, la clique habituelle de businessmen, d'hommes politiques et de gradés militaires assistaient aussi à ce protocole presque privé.

Pour faire bonne figure, ils allaient remettre des décorations à trois blessés du front rapatriés sur le même vol. Mais Sam était le vrai héros de cette cérémonie. Depuis son bombardement réussi du marché de Passu, Tom Hemingway avait

insisté pour venir personnellement le féliciter.

Les trois autres soldats se tenaient au garde-à-vous, droits comme des i, le poitrail bardé de barrettes.

À côté de ces Marines à l'allure impeccable, Sam ne ressemblait pas à grand-chose. Ils avaient réussis tant bien que mal à l'attifer d'un uniforme de treillis mais, même fagoté ainsi, il ne donnerait pas le change longtemps.

Comme toujours, l'arrivée de Tom ne manqua pas de panache : le « parrain » des récipiendaires atterrit juste devant l'estrade dans l'hélicoptère Marine One, celui de la Maison Blanche !

Sacré Tom ! Il avait décidément le sens du spectacle !

Il sauta de la carlingue d'un pas assuré et courut presque jusqu'à son pupitre, toujours entouré de sa horde de gardes du corps.

À peine essoufflé par ces petites foulées, il s'excusa pour son retard de dix minutes, et d'emblée plaisanta sur sa présence déjà miraculeuse compte tenu de son emploi du temps de ministre...

Le général revenait d'une conférence de la NATO où ils avaient planifié l'assassinat de la famille El Assad, puis il avait enchainé sur un meeting avec le CEO de Boeing, et avait terminé son après-midi à Washington D.C. par une réception avec Hillary Clinton, sa nouvelle meilleure amie du moment.

Mais il préféra résumer sa journée par une petite blague dont il avait le secret.

« Excusez moi pour le retard, mais on n'a pas tous les jours l'hélicoptère du président, alors j'en ai profité pour faire un détour par New York et faire quelques emplettes pour ma femme »

Tout le monde avait le sourire, Tom Hemingway était un orateur né.

On lui tendit une petite fiche avec les » bios » des quatre héros du jour.

Hemingway, égreña d'un ton solennel le parcours de Joshua Lenders,

ébouillanté par sa cuisine de campagne lors du bombardement de la base.

« Purple Heart ! »

Diego Alvarez, les deux jambes amputées par un I.E.D. (Improvised Explosive Device, autrement dit une bombe artisanale.)

« Purple Heart ! »

Luis Da Silva, le seul du groupe blessé durant une phase de combat.

« Purple Heart ! »

Le soldat Da Silva avait eu la chance de se prendre une vraie bastos dans l'avant-bras qu'il pourrait exhiber fièrement à ses petits enfants jusqu'à la fin de ses jours, mais ce n'était pas tout.

Déjà blessé, il avait encore couru pour dégager deux de ses Marines coincés sous le feu ennemi.

Son action lui valait la « Medal of Honour » décernée de manière exceptionnelle pour des actes d'une bravoure extrême.

L'Amérique n'avait décidément jamais assez de héros.

Le général cherchait ses mots, marquait le pas après chaque phrase, faisait mine d'hésiter. Il ralentit encore le rythme donnant une intensité tragique à l'instant. Son timbre chaleureux et grave fit le reste. Le moment était solennel et empreint d'émotion.

Il loua leur courage et se lança dans une diatribe enflammée sur l'homme, sa hargne, son courage et sa détermination.

Il s'emballa, mélangea ses fiches et emporté par son enthousiasme, commença à leur parler de la guerre, la vraie, celle de ces officiers qui, d'un regard, envoyaient leurs hommes à l'assaut de la butte d'après.

C'était beau et bouleversant. Les flashes crépitèrent...

La foule déjà acquise à sa cause l'aurait désormais suivie jusqu'au bout du monde.

Le tour de Sam arriva enfin. Secret défense oblige, sa bio fut réduite à sa plus simple expression, ce qui pour Sam ne donnait vraiment plus grand-chose.

Tom Hemingway s'approcha de Sam pour lui décerner le ruban de « Military Training Instructor », la seule décoration qui cadrait avec ses fonctions.

Au moment de lui porter l'accolade, le général Hemingway, décidément bien en verve, lui glissa à l'oreille qu'il aimerait bien l'avoir à ses côtés pour la prochaine élection présidentielle.

L'hymne national fut joué par la fanfare militaire pendant que la garde d'honneur tira quelques coups de feu et qu'un défilé commença.

Sam n'était pas à son aise, il ne savait pas où se mettre ni que penser de toute cette mascarade. Il était déconcerté par cette surenchère patriotique, par tous ces flonflons mais il était aussi tellement reconnaissant d'être de retour.

Tout à coup, son visage s'empourpra, il fut pris de chaleurs et tomba dans les bras de Tom où il fondit en larmes.

La foule applaudit de plus belle...

L'Arrivée

Lundi 29 Juillet 2013

Boston

Dès le succès du bombardement de Passu connu, South & Bell fit passer le Kamikaze, du statut de prototype à celui de produit de masse. Cent mille drones par an !

Comme pour la fabrication de n'importe quel gadget, un appel d'offre international fut lancé.

Les explosifs seraient élaborés en République Tchèque, probablement du Semtex, les télécommandes en Allemagne, les drones viendraient d'Israël, les composants électroniques de Taïwan ou de Corée du Sud et le tout serait bien évidemment assemblé en Chine, labellisé « designed in Boston, assembled in China. »

South & Bell aurait même pu rajouter la mention « testé en Afghanistan ! »

Sam était sûr que Zohra aurait été sensible à ce condensé de cours sur la globalisation...

Le lancement du « Kamikaze » à l'échelle industrielle fut volontairement « fuité » dans la presse spécialisée et le titre de South & Bell gagna plus de 30% à la Bourse de New York en l'espace de quatre séances.

Ils gardèrent Sam encore quelques semaines, le temps de participer aux derniers réglages du prototype et à la mise en place des derniers standards de production.

Mais Sam déclina toute proposition ferme d'embauche de la part de South & Bell et exprima son plus vif désir de réintégrer ses pénates californiennes au plus vite.

Il était plus riche que dans ses rêves les plus fous.

Ça allait en faire des nichons colombiens siliconés ! Il pourrait sans doute même passer à la catégorie supérieure de pizzas Papa John's !

Il n'avait qu'une hâte : retrouver son chez lui et sa vie d'avant.

Le Retour -1

Jeudi 29 Août 2013

Indian Springs

À sa descente d'avion, la chaleur désertique lui brûla le visage.

Il y avait si longtemps qu'il était parti, qu'il avait oublié cette sensation de vent chaud, fusion saumâtre de l'âpreté du désert et des relents salins de l'Océan Pacifique.

Pour fêter son retour, il commença par jouer une semaine d'affilée à CoD au plus grand plaisir de N1nj4. Il en profita aussi pour se gaver de pizzas à en friser l'indigestion.

Rien n'avait changé finalement...

Retour au boulot-boulot et à son train-train quotidien, les potes, les pots, les putes. Il fit venir des régiments de filles du Pussy Cat Dolls pendant des nuits entières.

Sa vie de patachon lui avait tellement manqué !

Après six mois d'abstinence absolue, sa maison était redevenue l'antichambre de Sodome et Gomorrhe !

Au RTCC, il fut fêté comme un héros. Le premier *nerd* à avoir connu le théâtre des opérations, le feu au combat... À avoir mené un projet de recherche opérationnelle à son terme. Il avait assouvi le rêve de tout *geek* !

Sam ne sortait plus sans sa médaille militaire. Il l'exhibait à tout bout de champs. Son équipe l'emmena fêter son retour en bonne et due forme à leur bar fétiche, accompagné du Général McQuire qui, une fois n'était pas coutume, se joignit aux libations !

Il paya même sa tournée pour fêter le retour de l'ancien combattant.

Il avait fait « l'Afgha ! »

Les girls étaient aussi de la fête et trinquèrent avec le héros local.

De leur côté, ses collègues lui confessèrent qu'ils avaient effectivement passé leur temps à l'espionner depuis leurs drones.

Ils visionnèrent ensemble sa séquence de zigzags sous les « Olé » et les vivats de toute la boîte de nuit.

Sam se félicita intérieurement de ne pas avoir succombé à la tentation des chèvres...

Le retour – 2.

Samedi 31 Août 2013

Indian Springs - RTCC

Rien n'avait changé si ce n'était un événement mineur... Ô vraiment trois fois rien... L'arrivée de Susan...

Une femme pilote au sein du RTCC !

Mignonne de surcroît. Et assignée à leur équipe.

Susan était ingénieure de formation et avait toujours rêvé de voler. Elle avait malheureusement lamentablement échoué à tous les concours de pilotes civils ou militaires, à cause de vulgaires problèmes auditifs.

On ne lui avait pas vraiment laissé le choix : ce serait les drones ou rien !

Alors elle avait pris les drones et elle essayait de s'intégrer tant bien que mal à la gent environnante.

Ses collègues en étaient tout émoustillés.

Des cheveux blonds bouclés qui tombaient en cascade sur ses frêles épaules, des yeux noisette espiègles. Une bouche charnue et une dentition impeccable. Un corps de rêve, grand, élancé, sportif. C'était devenu le sujet principal de toutes les conversations !

À côté, les filles du Pussy Cat Doll n'étaient qu'un ersatz de féminité, des barbies stéréotypées qui ne tenaient pas la comparaison cinq minutes ! Car Susan savait tenir un joystick entre les mains, elle !

On la présenta à Sam, le héros, et une fois les introductions faites, ils eurent droit à un petit aparté dans un recoin du RTCC. Ils furent eux-mêmes surpris par le ton badin que prit très rapidement la tournure de leur conversation.

Le frère de Susan combattait actuellement en Afghanistan et ils se trouvèrent suffisamment de points communs pour continuer leurs échanges le lendemain puis le surlendemain. Elle lui posait une multitude de questions sur le théâtre d'opérations et Sam ne se privait pas d'en rajouter pour faire bonne figure.

Depuis son aventure afghane, la renommée et la popularité de Sam était allée grandissante.

C'était la star montante du RTCC : il jouissait de l'admiration de ses collègues mais aussi de la bénédiction de ses supérieurs. Il avait même ses entrées dans le monde des affaires.

Sam redoubla de surprise lorsque Susan lui demanda de devenir son binôme.

Il s'empressa d'accepter.

Peu à peu, les relations professionnelles qu'entretenaient Sam et Susan se réchauffèrent au point de devenir une complicité proche du flirt. Susan riait de toutes ses blagues. Le tandem mixte fonctionnait très bien, au grand dam de Hong Park. Le plus repoussant des *nerds* côtoyant la plus mignonne des femmes pilotes. Les autres équipes en étaient vertes de jalousie

Certains soirs, nos tourtereaux sortaient boire un verre après le boulot, mais juste tous les deux, sans sa bande de « copains-collants », comme Susan les appelait. Leurs mains se frôlaient, leurs doigts s'effleuraient. Sam n'en revenait

pas. Il avait envie de faire des efforts sur lui-même, de la séduire.

Sam était en train de tomber amoureux.

Il était sur le point de lui avouer sa flamme comme il avait voulu le faire avec la petite Vanessa, quinze ans plus tôt, sur les bancs de son école du Colorado...

Mais notre Roméo national se laissait sans doute un peu trop bercer par ses illusions.

Il s'emballait, alors qu'il n'en était même pas aux préliminaires. Il se voyait déjà faire sa demande en mariage au sommet du Stratosphère, le restaurant tournant de la plus haute tour de Las Vegas, alors qu'il allait un peu vite en besogne dans un pays où chaque étape de la drague, la fameuse date, était aussi codifiée qu'une partie de baseball : première base, le baiser, deuxième base, le *French Kiss*, troisième base, le blow job, la quatrième base aussi dénommée *home run* correspondait au passage à la casserole.

Ce n'était qu'une fois ces quatre étapes effectuées, et uniquement dans cet ordre précis, qu'on pouvait enfin considérer être en couple.

Sam voulait sans doute un peu brûler les étapes, mais comment lui en vouloir ?

Ses précédentes expériences s'étaient uniquement limitées à des considérations basement matérielles.

Perdu dans ses illusions, Sam était pour le moment seul affairé sur son desk, tranquillement en train d'installer un nouvel antivirus sur l'ordinateur portable de Susan.

Il voulut s'assurer que plus aucun de ses fichiers n'étaient contaminés lorsqu'un message de sa boîte mail qui venait d'arriver s'ouvrit en « pop up ».

La curiosité est un vilain défaut mais elle peut parfois s'avérer utile.

Si Sam ne s'y attarda pas plus d'une quinzaine de secondes, le contenu de la

missive avait le mérite d'être clair, limpide même.

Le dernier email en date venait de sa copine Karen, pilote de chasse elle aussi, mais de vrais avions avec des ailes et tout le toutim. Elle avait été affectée à une base aérienne du Minnesota... Malheureusement le ton des échanges ne laissait planer aucun doute sur le « ressenti » de Susan au sein du RTCC. En substance, elle y racontait l'enfer qu'elle y vivait, son quotidien entouré de types dont le niveau de testostérone était proportionnellement inverse à celui de leur maturité.

Elle y mentionnait également son dégoût pour Sam et tous ses collègues, elle allait même jusqu'à critiquer la platitude de son job ! Piloter des drones via des joysticks, quelle frustration pour celle qui avait toujours rêvé de loopings et d'attaques en piqué !

Elle ne voyait en Sam qu'une échappatoire, une issue de secours. Par son intermédiaire, elle espérait bien obtenir les pistons suffisants pour intégrer une entreprise comme South & Bell. Tout, plutôt que de rester dans cette voie de garage que symbolisait à ses yeux le RTCC.

Sam en tombait des nues !

Comment avait-t-il pu avoir la naïveté de croire qu'une fille comme Susan ait pu, ne serait-ce qu'un instant, poser ses yeux sur lui ?

So long ! Il s'était crashé en vol en toute beauté. Encore une désillusion, l'histoire se répétait !

Comme on ne pouvait plus rien lui refuser, Sam demanda immédiatement le transfert de Susan vers une autre base sans fournir la moindre explication et exigea un changement d'équipier. Il se retrouva de nouveau avec Hong Park. Le tandem de la *muerte* était enfin de retour !

Le Retour –3.

Lundi 14 Octobre 2013

Indian Springs - RTCC

En sortant de sa douche, Sam aperçut son reflet dans le miroir et pendant une seconde, il refusa de croire que ce visage dur, fermé, était le sien. En six mois, il avait pris dix ans.

Son regard surtout le fascinait, il avait perdu son brillant naturel pour devenir des plus sombres.

Ses traits étaient émaciés, tirés, ses yeux lourds, fatigués... Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Un corps rachitique flottant dans des fringues dix fois trop grandes.

D'ailleurs son apparence était encore plus repoussante qu'auparavant. D'énormes lambeaux de couenne pendaient de son corps difforme, tels des gants de toilettes mouillés. Le matin, en s'habillant, Sam glissait sa peau flasque sous son pantalon qu'il serrait avec des cordelettes en guise de ceinture pour l'empêcher de tomber.

Bref, ce n'était pas encore demain qu'il commencerait à baisser sans payer !

Sam fut bouleversé par ce dernier échec amoureux. Ce fut même sans doute la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Malgré tous ses efforts pour retrouver sa vie d'avant, le cœur n'y était plus.

Même ses collègues se rendirent assez vite compte que leur Sam national avait changé.

Au bout de deux mois seulement, la joie d'avoir retrouvé ses petites habitudes s'était estompée.

Quelque chose s'était cassée. Il n'avait plus de goût à rien.

Il n'avait plus envie de jouer à CoD le weekend. Ni de manger et de retrouver sa taille d'obèse.

Grâce à Hong Park, Sam découvrit que l'alcool était encore le meilleur moyen de noyer son chagrin et de se changer les idées... Ça servait aussi à ça les vrais amis... À vous mettre sur les mauvais rails quand ça n'allait vraiment plus du tout...

Accoudés au comptoir d'un pub démodé, Hong Park et Sam refaisaient le monde.

Dixième Jacks Daniel's on the rocks pour Sam, onzième shot de tequila pour Hong Park.

Les idées se faisaient plus lumineuses. Les concepts éclairés.

Hong Park était en train de lui exposer sa vision internationale de la stratégie américaine. En matière de politique étrangère, il pouvait enchaîner les histoires, témoignages et autres complots plusieurs heures durant.

« -Tu comprends Sam, maintenant qu'Al-Qaida est en train de disparaître et que la reprise économique est enfin au rendez-vous, l'immobilier va repartir à la hausse. C'est le moment d'acheter ! »

Sam essaya de sourire mais ce simple effort lui demandait un effort inouï.

Il regarda les glaçons fondre lentement, l'eau se propager à la surface du liquide doré. Il éclusa son onzième verre cul sec...

Hong Park de renchérir...

« Le problème avec la reprise économique, c'est que les prix à la pompe vont encore augmenter et qu'on pourra à nouveau bientôt ne plus rouler... et rebelote ! Retour à la case départ. Faudra faire une nouvelle guerre contre les *sand niggers* !

Pourquoi on n'attaquerait pas un pays et qu'on y resterait pas une bonne fois pour toute, juste pour leur piquer leur pétrole ? C'est ça la solution !

Je sais !

Faut qu'on déclare la guerre à Chavez et au Venezuela, c'est encore le moins loin pour trouver du pétrole ! »

Sam écoutait ces inepties d'une oreille distraite mais resta abasourdi devant ces arguments indiscutables.

C'est sûr que les Vénézuéliennes sont plus jolies que les Irakiennes mais dans quelle mesure cette nouvelle guerre impacterait-elle les livraisons de chair fraîche de *spanish people*, ces belles *Latinas* du Pussy Cat Dolls ?

Il faut faire attention aux dommages collatéraux quand même ! Penser aux conséquences et ne pas prendre de décision à la légère.

Sam lui asséna son revers.

« - Attends Hong Park, vas-y doucement ! On a besoin des Vézenéliennes, non des Vélénéziennes, et puis aussi des Coblondiennes, non... »

Il aurait bien voulu exprimer sa franche opposition dans toute ingérence sud-américaine mais s'écroula sur le comptoir, ivre mort, sans même avoir pu aligner la moindre phrase intelligible...

Hong Park commanda un dernier verre pour la route mais Sam était déjà perdu dans les nimbes de ses vapeurs éthyliques.

Hong le porta jusqu'à sa voiture et le ramena chez lui, mais il eut beau insister Sam ne voulut pas rentrer seul dans sa maison.

Il l'abandonna alors dans l'allée du jardin, le laissant dormir du sommeil du juste jusque tard dans la matinée.

Les voisins furent effarés de découvrir ce type ivre mort, baignant dans son vomi à une heure avancée du jour...

Il croyait avoir touché le fond. Il se trompait. Le curseur pouvait descendre encore plus bas.

Malheureusement pour Sam, les journées se suivirent et se ressemblèrent. Il écumait les bars, racontait à qui voulait bien l'entendre ses malheurs, et cela se terminait toujours mal. Il insultait les militaires, tenait des propos incohérents et finissait par psalmodier des noms en langue pachtoune, comme un dément.

Quand cela ne se terminait pas en bagarre, il se faisait jeter du bar par des gros bras.

Sa phase d'autodestruction avait commencé.

Combattant anonyme

Mercredi 30 Octobre 2013

Base de Creech

Chaque soir c'était la même rengaine. Il ne supportait plus de se retrouver seul, en face à face avec lui même dans sa maison, alors une fois le turbin terminé, il ne rentrait pas.

Pas de destination précise, il laissait sa voiture le conduire au gré des garnisons et au hasard des chemins.

Une lumière bleutée, un parking désolé, quelques notes de country music... Ce soir, ce serait là qu'il se collerait une race !

Aux USA, le concept de bar s'apparentait à celui de franchise d'un Starbucks.

Il y avait des menus, des cocktails, et tout un programme à suivre.

En fonction de votre budget, le barman organisait votre soirée en conséquence.

Ça tombait bien, Sam avait beaucoup d'argent et n'était pas pressé alors le serveur allait le faire monter crescendo au nirvana des alcooliques.

Le zinc à côté de la garnison de Creech n'avait de présence féminine que sa tenancière et deux prostituées sur le tard dont même le plus bourré des Marines n'aurait pas voulu. Ce n'était pas encore aujourd'hui qu'il allait faire une rencontre providentielle !

En allant faire un tour aux toilettes, une petite annonce sur un panneau de liège attira son attention.

« Marines ! Difficultés à trouver vos marques de retour à la maison ? Venez participer à notre groupe de discussion ».

Il arracha l'affichette et l'enfouit dans sa poche.

Une réunion d'anciens combattants anonymes ?

Pourquoi pas ? Au point où il en était, il ne risquait plus grand-chose... Il s'imaginait déjà la scène :

« -Bonsoir, je m'appelle Kevin et cela fait six mois que je n'ai pas tiré un coup avec mon M-16. »

Et toute la salle qui répondrait à l'unisson dans un magnifique ensemble : « Bonsoir Kevin ! », on voyait qu'on avait à faire à des militaires !

Le surlendemain, Sam se rendit à la séance qui se tenait dans l'annexe de la paroisse de Creech. Une centaine de chaises en cuir fatigué avait été sommairement regroupées autour d'un pupitre.

Il y avait plus de monde que Sam ne se l'était imaginé... Des gradés, des Marines, de simples soldats.

Certains étaient mutilés, d'autres avaient le visage marqué, mais la plupart avait l'air de gens parfaitement sains de corps et d'esprit.

Sam était en retard.

Déjà qu'il était venu à reculons mais il avait en plus prévu de se faire discret.

Il resta près de la porte puis s'assit finalement au dernier rang où il restait quelques chaises libres. Le grand noir assis à côté lui serra la main chaleureusement en guise de bienvenue.

Il devait sûrement y avoir des habitués, mais, à leur air mal à l'aise, il était facile de deviner que la plupart des présents étaient là pour la première fois.

Un type de petite taille regarda à droite et à gauche, puis leva la main, et comme personne d'autres ne semblait se décider, il se dirigea au milieu du cercle pour prendre la parole.

Il était hirsute et mal rasé, comme s'il venait de se réveiller.

« - Bonsoir tout le monde, je m'appelle Luke.

Contrairement aux idées reçues, personne ne répondit à son salut. L'ambiance était glaciale.

Pas découragé pour autant, le dénommé Luke était apparemment déterminé à poursuivre son témoignage. Il s'exprimait dans un accent nonchalant, caractéristique du Middle West :

« - C'est la troisième fois que je viens parmi vous. Ce que je vais vous raconter ce soir ne doit pas sortir d'ici. Je risque la cour martiale... »

Il hésita, marqua un arrêt. Il cherchait encore un peu ses mots.

Un silence de plomb s'était maintenant fait dans la salle. Les gars se redressèrent, les regards se firent plus tendus comme aimantés vers le pupitre.

« C'était il y a un an. J'étais en Afgha, dans la vallée de Hellmand. On était partis à une douzaine pour une simple patrouille de reco, même si, comme le disait toujours l'adjudant Penley, les simples patrouilles n'existaient pas...

Pas d'ennemis repérés dans le secteur. Juste une petite mission de sécurisation, montrer nos gros bras, vous voyez le genre...

On avançait tranquilles à la lisière d'un village, et Bam ! Devant moi l'adjudant-chef Penley s'effondre. Le projectile était parti de si près : on n'a entendu le coup de feu qu'après qu'il s'est écroulé.

Un sniper ! Une seule balle, en pleine tête.

Penley, c'était notre frère à tous. Notre père spirituel.

Il avait sauvé la vie de chacun d'entre nous au moins une dizaine de fois. Il était invincible. Les balles glissaient sur lui comme des gouttes d'eau.

Un sacré type que ce Penley, ça oui...

C'était pas possible. Personne n'y croyait. J'ai dû moi-même examiner ce qui restait de son visage. On ne distinguait plus rien. C'était vraiment pas beau à voir.

J'aurais donné n'importe quoi pour mourir à sa place, pour me prendre cette putain de bastos.

Le meilleur d'entre nous qui mourait sur le coup ! On était fichus ! Complètement désemparés.

Manuel, le radio s'est mis à chialer de manière convulsive, impossible de le calmer. Diego a arrosé tout ce qui bougeait avec sa sulfateuse.

On était comme fous ! Certains gueulaient, d'autres étaient recroquevillés sur le sol et priaient.

Y'avait plus de chef. On était complètement livrés à nous-mêmes.

Avant même qu'on comprenne ce qui se passait, Diego et Suarez étaient partis vers la maison dont le coup de feu était parti.

Enfin ça, c'est ce qu'on croyait.

On les a suivis sans trop réfléchir.

Ils ont défoncé la porte. À l'intérieur, il y avait des hommes, des femmes et des enfants tétanisés. Un bébé pleurait tandis que sa mère essayait de le calmer.

On a emmené de force les hommes en âge de se battre et on les a trainés un peu à l'écart du village. Ils devaient être quatre ou cinq, je ne sais plus.

On leur a attaché les mains, on leur a bandé les yeux et on les a foutus à genoux.

On leur a hurlé dessus. On leur a crié des obscénités au plus près de leur visage. On les a poussés les uns contre les autres. Et puis le jeu s'est emballé...

Un type, je crois que c'était Suarez, a rossé le premier otage de coups de pieds et de poings au visage. Alvaro a essayé de le calmer mais c'était trop tard. Le

mal était fait. Les autres leur sont tombés dessus et se sont défoulés.

Moi aussi...

On s'est vengé sur ces types qui n'avaient rien fait. On les a battus à mort, à mains nues, à coups de crosses...

Comme ça, gratuitement. Devant le reste des villageois.

On est repartis sans un mot, en laissant les corps empilés les uns sur les autres.

J'entendais les hurlements des femmes déchirer la pénombre.

En me retournant une dernière fois, je les ai vus agripper les dépouilles amorphes, essayer de les ranimer avec l'énergie du désespoir, en vain...

La nuit, au camp, on a rien dit de ce qui s'était passé après la mort de Penley.

On s'est jurés que cette histoire ne sortirait jamais de la patrouille.

Depuis que je suis revenu au pays, ce n'est plus la même chose.

Je me réveille en sursaut la nuit, en nage. Je revois le visage de l'adjudant-chef, de ces types qu'on a torturés jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'entends les cris de ces femmes, les pleurs des enfants.

Je bois, tous les jours. Ma femme m'a quitté après que je l'ai battue une fois de trop.

Je vis maintenant seul dans une chambre de motel minable. Le seul fait de me lever me demande une énergie incommensurable.

Lorsque je suis au supermarché, j'ai l'impression que tous les types dans le magasin me regardent et savent que je suis un monstre.

J'ai toujours mon *gun* avec moi... même quand je dors.

Je ne sais plus quoi faire...

C'est la première et dernière fois que je raconte cette histoire. »

Luke agrippa le pupitre de toutes ses forces et ferma les yeux. Il avait débité ses dernières paroles dans un flot ininterrompu, comme une confession ultime. L'intimité de son témoignage était poignante.

Tout le monde applaudit. Il releva les yeux et sourit, le seul fait d'être venu était sans doute déjà une victoire.

En parlant, il avait dompté ses démons, il avait crevé l'abcès. Il devait se sentir plus léger.

Encouragé par cette première intervention, le voisin de Sam se leva et prit la parole...

Une autre histoire, une autre tragédie de la guerre, un autre drame personnel.

Tous parlaient pour conjurer leur mal-être et essayer de remonter la pente. Seul un observateur averti aurait pu remarquer l'absence de lueur dans leurs yeux, leurs regards inexpressifs trahissaient une immense détresse intérieure.

Mais quelle que soit leur histoire, ils avaient tous les mêmes désordres psychologiques à réparer, les mêmes traumatismes à soigner, les mêmes troubles obsessionnels compulsifs à compulser...

Quel soulagement pour Sam de pouvoir enfin se trouver des frères d'armes.

Lorsqu'il était au front avec eux, il n'avait rien partagé de leur existence, il n'avait pas même échangé un mot avec ces soldats anonymes. Mais depuis qu'il était rentré au bercail, il se sentait aussi démunis qu'eux.

Les gars parlaient chacun à leur tour de leurs difficultés à retrouver un semblant de vie normal dans le civil.

Ils étaient tout le temps sur le qui-vive. Ils voyaient *des suicide bombers* partout...

Ils se sentaient inutiles dans cette société aseptisée et n'arrivaient plus à retrouver leurs marques, encore moins à s'intégrer.

Ils ne supportaient plus leur quotidien. Ils s'autodétruisaient à petit feu.

Pour ces soldats perdus, il ne restait plus trop d'alternatives possibles, c'était soit se tirer une balle dans la tête, soit rempiler !

Dépité, Sam quitta l'assemblée comme il était venu : sur la pointe des pieds.

Il avait oublié jusqu'aux raisons qui l'avaient traîné à ce meeting irréel mais il avait au moins assimilé que remonter la pente ne se ferait pas tout seul.

Sam buvait jusqu'à plus soif pour balayer ses dernières défenses intérieures, toutes les résistances de son organisme qui l'empêchaient de se laisser aller.

S'il voulait sortir de son apathie, s'extirper de son cercle vicieux destructeur, il devait faire son processus de deuil, celui de la mort de ses parents, de Zohra, de Susan. Il lui fallait parler, mais à qui ?

Il était bien incapable de raconter son histoire en public.

Il avait déjà tenté de s'épancher auprès de Hong Park, sans succès, cela n'avait absolument rien donné d'autre qu'un coma éthylique. Qu'est ce qu'il lui fallait alors ? Un psychiatre ?

Après avoir subi un choc violent, les victimes étaient souvent confrontées à *l'aftermath*, au contrecoup.

Sam comprit ce soir là que les miraculés avaient aussi un devoir de survie envers eux-mêmes.

S'il voulait sortir de sa léthargie il devait prendre soin de lui-même et reprendre goût à la vie, tout doucement.

Ce soir, ce serait abstinence, ceinture ! Pas d'alcool, pas de sexe... Dans son

état de confusion, Sam était au moins sûr d'une chose : ce n'était pas en rempilant qu'il trouverait son salut !

Le Retour –4.

Vendredi 1er Novembre 2013

Indian Springs

Deux jours plus tard, Sam décida de « consulter » une poule des Pussy Cat Dolls pour une nuit entière.

Mais là encore, il n'avait plus le cœur à ses parties de bunga-bunga.

En lieu et place de la bagatelle, il passa la nuit entière à lui parler de son voyage en Afghanistan, des paysages féeriques qu'il y avait vus depuis l'hélicoptère.

Il lui évoqua aussi le visage de Zohra qui le hantait, les moments de compassion partagés pendant son agonie.

Natalia, la professionnelle Colombienne, n'en était pas à son premier taré, et tant que le client payait, elle était prête à tout écouter. Elle lui massait le dos gentiment pendant qu'il ressassait ses souvenirs. Il fit désormais revenir cette même Natalia chaque semaine pour une nuit entière.

Ça lui faisait du bien de parler, d'ouvrir les vannes de son cœur et de recevoir un peu de tendresse en retour. Et si pour cela, il fallait payer le prix fort, eh bien, il paierait, ce n'était plus du tout un problème désormais.

Il continuait son boulot au RTCC, mais là aussi, il avait perdu le feu qui l'animait et qui avait fait de lui l'un des meilleurs « pilotes » de la base.

Il passait ses journées à trainer son spleen, à faire survoler son drone, de ça, de là, au-dessus du camp de Leather Neck, accablé par le souvenir de Zohra.

À plusieurs reprises, ses drones Predator se firent d'ailleurs atteindre en plein vol par des roquettes. À cinq millions de dollars l'unité, ça faisait cher l'erreur d'inattention.

Alexeï lui lança quelques avertissements, le Général McQuire le sermonna.

Mais il ne se reprit pas pour autant.

Depuis ses aéronefs, il visitait de nouveaux pays. Il survola la Rome antique, prit le tunnel du Mont-Blanc, passa sous l'Arc de Triomphe.

Lorsque sa hiérarchie se rendit enfin compte de ses voyages insolites autour du monde, on lui interdit purement et simplement le vol sur drones et on l'assigna au développement de nouveaux algorithmes de calculs de trajectoire.

Bref, on le placardisait...

Comme du temps de son enfance, Sam était devenu la source de sarcasmes, le bouc émissaire de tout le RTCC.

Mais à force de traîner son spleen, la situation n'était plus tenable.

Au bout de quelques semaines, le général McQuire le convoqua finalement dans son bureau de verre, encadré par deux imposants soldats de la Police Militaire.

Sam pénétra dans le bureau du pacha qui lui intima l'ordre de rester debout. Faisant mine de consulter son dossier en feuilletant quelques pages de rapport, il déclencha les hostilités sur un ton condescendant...

« Sam, vous et moi, nous avons eu quelques différends par le passé mais vous aviez réussi à me faire changer d'avis sur les gens de votre espèce. Malheureusement, et malgré tous nos efforts, je suis maintenant définitivement sûr que vous n'êtes pas fait pour l'armée ! »

Sam répliqua immédiatement.

-Voilà au moins un point sur lequel nous sommes tous les deux d'accord, même si je pencherais plutôt pour dire que c'est l'armée qui n'est pas faite pour moi. »

Alexeï, qui se tenait les bras croisés depuis le début du meeting, opina de la tête. Il tenta encore une fois d'arrondir les angles en mettant un peu plus de

formes, et conseilla à Sam de chercher de l'aide en dehors du RTCC, pourquoi pas un psychiatre ?

Qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir qu'il consulte ?

Mais McQuire ne savait même pas pourquoi ils prenaient autant de pincettes avec ce pleutre. Il en avait plus qu'assez. Il aurait du le balancer contre la baie vitrée quand il en avait eu l'occasion la première fois.

Ce vendu, ce moins que rien ! S'il n'y avait pas eut les deux MP pour le retenir, il lui aurait infligé une correction pour outrage à supérieur.

Il mit fin à la conversation en se levant d'un coup et en le saluant d'un garde-à-vous des plus cinglants.

Il déclara d'un ton solennel :

« Soldat Rockwell, nous vous démettons de vos fonctions, aujourd'hui même. L'armée ne vous regrettera pas, Rockwell ! »

Sam le regarda fixement dans les yeux et lui demanda sur un ton des plus sérieux s'il pouvait quand même emporter avec lui son ultime récompense, son drone d'or.

Cette dernière insolence, eut le don de faire sortir McQuire de ses gonds. Ils ne furent pas trop des deux MP et d'Alexeï pour le retenir. Ils réussirent à extirper Sam du bureau avant que les choses ne s'enveniment.

Les deux MP le ramenèrent prestement jusqu'au parking, en ayant pris soin de le délester de son badge et de ses différents passes hautement sécurisés.

Sam en avait cure. Il tenait son masque mordoré de Dark Vador dans les bras et arborait un petit sourire narquois.

Paralysés dans la fosse en contrebas, les *nerds* du RTCC étaient restés suspendus à cette scène, médusés et incrédules.

Vu le succès du « Kamikaze », ses anciens collègues seraient les prochains sur la liste, ils allaient bientôt tous être au chômage technique.

Car le « Kamikaze » faisait des ravages. Sa maniabilité, son opérationnalité, sa précision, en avait fait le meilleur ami du soldat. L'armée avait d'ores et déjà doublé son carnet de commandes pour l'année suivante.

Le scénario utopique de Walid s'était réalisé jusque dans les moindres détails.

Avec l'arrivée du Kamikaze sur le champ de bataille, les pertes alliées avaient fondues comme neige au soleil, tandis que les succès sur le terrain ne se démentaient pas.

L'organisation tentaculaire d'Al-Qaida était sur le point d'être totalement anéantie.

À la fin de l'année, Sam reçut de la part de la firme de Boston une nouvelle prime de 100 000 dollars pour services rendus. Mais il trouvait désormais que, quelles que soient les sommes qu'il percevrait, ce n'était pas bien cher payé pour les vingt-trois soldats morts pendant la phase d'élaboration du drone, ni pour les dizaines d'autres civils tués pendant les phases de test.

Ce n'était pas cher payé, non plus, pour lui avoir ôté toute joie de vivre. Une sensation bizarre, mélange de mélancolie et de remords s'était insidieusement immiscée en lui.

Son voyage en Afghanistan l'avait fait sortir de la bulle dans laquelle il évoluait depuis toujours. Il se rendait compte à présent que pour protéger le style de vie de types comme lui, son pays était prêt à dominer le reste du monde et à massacrer impunément des innocents.

Finalement, la toute toute petite voix qui lui avait parlé à Cape Cod ne lui avait pas menti. Son périple l'avait métamorphosé et lui avait enfin permis de prendre pied-dans le réel.

III. Manzana



Davos

Switzerland - World Economic Forum

Lundi 27 Janvier 2011

Sous un épais manteau de neige, une dizaine de chauffeurs de maîtres faisaient le pied de grue à côté de leurs grosses Mercedes.

Une pile de mégots à moitié consommés traînaient à leurs pieds.

Ils tentaient ce qu'ils pouvaient pour se réchauffer alors qu'une fine pellicule de glace s'était déjà formée sur le bord de leurs casquettes.

Une semaine par an, la tranquille petite station thermale de Davos se métamorphosait en destination balnéaire jet-set, envahie d'une faune hétéroclite de scheiks saoudiens, de pontes de l'Opus Dei, de patrons du Nasdaq et de

gourous en management.

Les couloirs du Forum Economique Mondial bruissaient des coups d'état à venir et des dernières tendances de marché.

Au milieu de ce banc de requins, James A. Bell était comme un poisson dans l'eau.

En se rendant à une conférence sur l'empreinte carbone, James croisa par hasard dans l'ascenseur Steve Jobs, le fondateur d'Apple™. Bien qu'affaibli par la maladie, ce dernier ne pouvait pas faire l'impasse sur le renom de ces rencontres au sommet.

Leurs cinq minutes d'aparté informelles et spontanées se transformèrent vite en un après-midi entier d'échanges à bâtons rompus. Comme par enchantement, leurs agendas hyper chargés se retrouvèrent vidés de toutes contraintes.

Ils s'entendirent à merveille, se trouvant immédiatement une multitude d'affinités.

Pourtant, tout les séparait : Steve Jobs, orphelin de naissance, s'était construit à la force du poignet tandis que James A. Bell n'avait eu qu'à réformer l'empire industriel dont il avait hérité.

Mais entre milliardaires, ils se comprenaient presque intuitivement et s'accordaient à penser qu'il fallait parfois plus d'énergie pour conserver un patrimoine existant qu'en créer un nouveau à partir de rien...

James A. Bell avait toujours soupçonné Steve Jobs d'être doté d'un sixième sens, d'un don capable de révéler aux gens des besoins dont ils n'étaient pas eux-mêmes conscients. Qu'il était en mesure d'anticiper les tendances de demain.

C'était en fait tout le contraire : en deux temps, trois mouvements, Steve lui démontra que les *best sellers* de demain n'existaient pas encore. Que le point fort d'Apple n'était pas de répondre à un besoin préexistant, mais justement d'en susciter de nouveaux !

Tant de cynisme le dépassait. Pourtant James se montra beau joueur et accepta que le type en face de lui comprenne le genre humain mieux que personne.

Pour la première fois de sa vie, James avait enfin rencontré un partenaire à sa démesure.

Apple

Indian Springs, 6 :00 am

Mercredi 15 May 2015

La douce chaleur d'un intérieur cosy, deux corps alanguis sous la couette...

BIP ! BIP ! Putain de buzzer !

Walid appelait Sam sur son portable. Il le réveilla au beau milieu de la nuit, surexcité, comme un ingénieur qui aurait résolu sa première équation !

South & Bell venait de signer un accord de partenariat exclusif avec Apple™. Le « Kamikaze » militaire allait devenir le « iDrone™ » civil. Un robot-drone encore plus miniaturisé, directement télécommandable à partir de n'importe quel iPhone, iPad, iPod. De n'importe quel « i » d'ailleurs...

Walid n'avait pas encore totalement assimilé l'intérêt de pouvoir faire voler un drone bardé de caméras, mais c'était comme pour toutes les inventions militaires... Tôt ou tard, on trouverait bien une utilité à ce gadget. Dans l'immédiat, il avait besoin de l'aide de Sam afin d'optimiser quelques algorithmes de programmation.

Depuis que Sam avait « quitté » l'armée, il était devenu consultant *free lance* pour South & Bell et d'autres sous-traitants militaires. Chacune de ses prestations se monnayaient en dizaine de milliers de dollars.

Il avait retrouvé un corps qu'il n'avait jamais eu. Et il vivait avec Paola, ex-

Natalia, ex-poupée du Pussy Cat Dolls, ex-Colombienne mais toujours siliconée ! Dieu merci !

Il était en train d'apprendre des notions a priori simples telles que le partage ou la vie à deux... Mais, il était parfois plus difficile pour un *nerd* comme Sam de s'intéresser aux autres que pour un drogué de décrocher de son addiction.

Plus de pizzas ! Il s'était mis à la cuisine vapeur et aux petits plats que Paola lui mitonnait depuis qu'ils avaient emménagé ensemble.

Plus de CoD non plus, il passait chaque jour des heures entières à suer sur des appareils de cardio : footing, vélo elliptique, rameur, powerplate, tout ce qui pouvait d'une manière ou d'une autre le remettre sur les rails de la remise en forme.

Paola l'encourageait tant qu'elle pouvait, mais elle était incapable de suivre l'intensité du rythme qu'il s'était imposé.

Sam détenait une forme olympique... Depuis qu'il avait découvert dans le sport un passeport pour une nouvelle vie, il s'entraînait avec l'énergie du désespoir, comme s'il voulait se faire pardonner son obésité, comme s'il s'en voulait d'avoir si tôt baissé les bras. C'était bien loin de se résumer à un souci de forme physique. Encore moins d'esthétique. Il le faisait désormais à titre de pièce à conviction – pour démontrer sa pure volonté.

Dès le lendemain, Walid lui fit envoyer le jet privé de South & Bell afin qu'il puisse juger sur pièces du projet « iDrone ».

L'histoire se répétait sauf que Sam n'arrivait plus à Boston en invité V.I.P., il était en terrain conquis. Il possédait son propre badge, il connaissait tout le monde sur place. On continuait de le considérer comme un gentil dingue inoffensif, un savant fou génial, mais surtout, toujours comme un *nerd*.

James senior avait compris que l'avenir de l'industrie résidait désormais dans

les applications téléchargeables des téléphones portables. Grâce à leur maîtrise des technologies miniaturisées, South & Bell était à nouveau en train de prendre un virage décisif mais cette fois-ci vers le civil.

Décidément, James A. Bell papa avait encore senti le vent tourner au bon moment. Cela devait être génétique. Ils avaient vraiment le business dans le sang.

C'était son fils qui allait avoir la pression pour maintenir le flambeau familial !

À chaque fois que cela serait possible, chaque produit militaire South & Bell aurait désormais son pendant décliné dans une version grand public.

Le projet « iDrone » était autrement plus ambitieux que le projet « Kamikaze ».

Les objectifs de production étaient, à minima, d'un million d'exemplaires par mois. Un million d'unités !

À raison d'un prix de vente à 300 dollars, du téléchargement de l'application la plus basique à 7,5 dollars, les comptes étaient vite faits.

Car le génie de James A. Bell ne s'arrêtait pas en si bon chemin...

Pour 7,5 dollars, il était possible de faire voler son « iDrone » et d'activer deux caméras : une sur le devant et une au-dessous. Ça c'était le package de base. Le forfait premier prix.

Mais à la carte, l'utilisateur pourrait choisir jusqu'à une centaine d'autres applications, payantes bien sûr, qui activaient de nouvelles fonctionnalités au sein du « iDrone », en-veux-tu-en-voilà ! La vision nocturne, la vision sous les vêtements, la vision sous les sous-vêtements... La musique, les zooms, l'enregistrement de vidéos clips, l'envoi de données en temps réel. Des versions de toutes les couleurs seraient aussi disponibles, dessinées par les plus grands designers du moment !

La fiche technique du « iDrone » » reprenait point par point les grandes

lignes du « Kamikaze », sans les explosifs bien sûr !

Trois hélices orientables, 20 cm de long sur 20 cm de large, 800 grammes du plus pur condensé électronique.

Mais la plus grande innovation résidait dans son système de propulsion révolutionnaire qui reléguait la concurrence à de simples gadgets de bureaux, voire à l'ère de la préhistoire !

L' » iDrone » fonctionnerait à l'énergie solaire : cent vingt heures d'autonomie en vol, quinze minutes pour recharger les batteries. Il serait volontairement bridé avec une vitesse de pointe qui irait quand même titiller les 100 km/h. Il pourrait porter des colis jusqu'à une dizaine de kilos dans un rayon d'action de plus de 250 kilomètres.

Ce n'était toujours pas fini, le plus beau restait encore à venir.

À l'intérieur : onze caméras, toutes à vision infrarouge, un détecteur thermique, un iPod, une vingtaine de hauts parleurs, un microphone intégré, des pinces pour saisir des objets, le tout fonctionnant avec l'intuitivité et l'ergonomie des produits Apple...

Dans le doute, les concepteurs de South & Bell avaient mis tout ce qu'ils avaient pu trouver à l'intérieur. Plus qu'un concentré de technologies, c'était devenu une véritable usine à gaz.

Dans son enthousiasme, Walid omit de mentionner à Sam que sur les applications téléchargeables, South & Bell réaliserait des marges de plus de 90%. Sur ces dernières, les bénéfices seraient partagés équitablement entre Apple et South & Bell.

Même les scénarios les plus pessimistes laissaient augurer de profits sans commune mesure avec ceux de l'armement.

Tout en poursuivant son exposé, les yeux de Walid s'étaient mis à briller d'une intensité malsaine.

L'histoire des Etats-Unis allait continuer de compter avec la famille Bell pour quelques générations encore.

Walid avait enfin terminé son cours magistral sur l' » iDrone ».

Sam était maintenant aussi enthousiaste que lui !

Ils profitèrent de sa première journée pour lui refaire un petit tour du proprio, l'occasion de lui présenter les projets en cours, de manière aussi banale que s'il parlaient de la météo.

Il évoqua notamment la nouvelle génération des « Kamikazes » à charges d'uranium appauvri actuellement en phase de finalisation.

L'intérêt de ces nouveaux engins de mort résidait dans leur pouvoir démultiplié de destruction, l'uranium appauvri ayant pour propriété de transpercer les blindages les plus robustes.

L'autre spécificité de ces bombes était leur capacité à continuer de contaminer les populations civiles de cent à mille ans après avoir explosé. Mais vu que cela avait lieu sur le territoire ennemi, ça n'avait pas vraiment d'importance.

Normalement, Sam aurait dû être impressionné par le génie dévastateur de ces nouveaux projectiles. Mais là, il trouvait que South & Bell poussait le bouchon un peu loin.

Non seulement ils allaient amasser des milliards de dollars dans le civil mais ils continuaient leur surenchère létale avec la bonne conscience de faire juste leur boulot.

Le lancement

Miami Orange Bowl Stadium

Vendredi 30 janvier 2016

Walid était ravi ! Il était chaque jour un peu plus surpris par l'implication de Sam dans le projet « iDrone ».

Sam était de toutes les réunions. Depuis les maquettes préliminaires jusqu'aux développements finaux des algorithmes d'application d'Apple. Sam en vint même à proposer de nouveaux gadgets auxquels personne n'avait pensé jusque-là.

De tous les ingénieurs qui suivaient le développement de ce projet, Sam était sans doute celui qui en avait la meilleure vision d'ensemble.

Il participa même à l'élaboration des appels d'offres auprès des sous-traitants du monde entier.

Au niveau marketing, South & Bell et Apple mirent le paquet. Lady Gaga donnerait le coup d'envoi de la mise en vente depuis le nouveau stade de Miami pendant la finale du Super Bowl. L'événement serait suivi en direct par plus d'un milliard de téléspectateurs !

Depuis plusieurs mois déjà, des spots TV de dix secondes inondaient le marché.

Un *teasing* donnait une idée du produit sans trop en dévoiler le concept. Une sorte de bande-annonce d'un film dont on ne connaîtrait pas le héros.

Un slogan résumait à lui seul toute la philosophie de Steve Jobs :

« iDrone ? Comment faisiez-vous avant ? »

À 200 millions de dollars de budget, l'équivalent de la production du film *Titanic*, le « buzz » avait l'air d'avoir fonctionné !

Le premier jour de commercialisation du « iDrone », des files d'attente de plusieurs kilomètres s'étaient formées avant même l'ouverture des grandes surfaces spécialisées.

Une première mondiale : un lancement simultané dans 58 pays, le même jour à la même heure. La Fnac des Champs Elysées, le HMV de Shibuya à Tokyo, le Virgin de la 5^{ème} avenue à New York, ils avaient tous prévus de rester ouverts toute la nuit.

Sur la dernière chanson de Lady Gaga, les 100 000 spectateurs entonnèrent le compte à rebours. 5-4-3-2-1 ! Explosion !

Des centaines de feux de Bengale crachèrent leurs étincelles sur la scène et, tels des colombes, des centaines d' » iDrones » prirent leur envol.

La foule du stade acclama le show pyrotechnique et quelques chanceux arrivèrent même à saisir au vol quelques « iDrones Collector » de cette journée historique.

Au même moment, dans 11 000 magasins du monde entier, ce fut la cohue.

Les chaînes de télévision retransmirent en incrustation d'image le Super Bowl et les files d'attente qui dégénéraient.

Il n'en fallait pas plus pour déclencher des émeutes ! Les boutiques furent vidées de leurs stocks en une heure.

Au siège de South & Bell, les équipes vécurent un moment d'euphorie... Puis de panique !

Ils se retrouvèrent très vite obligés de fixer des quotas d'achat par client. Pas plus de deux « iDrones » par personne et par jour !

Les ventes dépassèrent les attentes des plus optimistes. Douze millions de « iDrones » vendus en une seule journée ! L'équivalent d'une année de production ! Dix-sept pays étaient déjà en rupture de stock tandis que les sites d'e-achat d'Amazon saturaient sous la demande.

South & Bell avait engrangé en une seule journée l'équivalent de 500 millions de dollars. Cinquante millions rien que pour la poche de James A. Bell *himself* !

James essaya de garder son sang froid. Il avait l'habitude. Ses ancêtres en avaient vu d'autres... Il décida immédiatement d'augmenter les capacités de

production du « iDrone » à cinq puis finalement dix millions d'unités par mois.

James Bell l'avait prédit : l'arrivée du « iDrone » avait bien changé la face du monde.

Les mamans jetaient un œil indiscret à leurs rejetons depuis leur lieu de travail, la police surveillait ses rues, les dealers de coke leurs frontières, les livreurs de pizzas Papa Johns s'en servaient pour leurs livraisons...

Chaque jour, Apple et South & Bell découvraient des dizaines de nouvelles utilisations du « iDrone » auxquelles ils n'avaient pas pensé eux-mêmes.

Les gens ne sortaient plus. Les « iDrones » allaient faire les courses à leur place.

Des compétitions des meilleures acrobaties aériennes du « iDrone » réunirent jusqu'à 100 000 participants en même temps.

Des nouveaux panneaux de signalisation furent installés pour limiter l'usage d' « iDrones » dans les centres de cultes et les stades.

Des accidents « d'iDrones » avaient parfois lieu, mais très rarement car ils étaient équipés de capteurs antichocs.

On assistait quand même à une époque formidable ! Tout le monde vivait très bien sans ce gadget et maintenant, les gens ne pouvaient plus s'en passer.

L'humanité toute entière louait cette invention qui rendait le quotidien de tout un chacun tellement plus facile ! James A. Bell, le cynique, avait eu raison d'écouter Steve Jobs le visionnaire.

Comment avait-t-on fait pour vivre sans l' « iDrone » ?

Après six mois de ventes soutenues, South & Bell proposait maintenant des « iDrones » furtifs, des séries limitées en plaqué or, des « iDrones » pour pompiers avec découpeur de carcasses métalliques et extincteurs inclus, des

« iDrones » spécialisés en décontamination nucléaire...

100 millions d'exemplaires vendus ! Et toujours pas le moindre fléchissement.

La valeur boursière de South & Bell atteignit les mêmes niveaux que celles de Google et d'Apple réunies.

James A. Bell père monta sur le toit du building de South & Bell à Boston et se décréta le nouveau maître du monde.

Il hurla en levant les bras au ciel.

Son fils, qui l'accompagnait, eut un peu peur mais en même temps il s'en fichait, il était content, il allait recevoir un nouvel hélicoptère pour son anniversaire...

Kamikaze 2

Corée du Nord - Panmunjeom

Vendredi 30 Juin 2016 – 11 am

Pendant ce temps, à 30 000 kilomètres de là, le premier « Kamikaze » muni des nouvelles charges à uranium appauvri explosa à Panmunjeom, un petit village de la frontière entre la Corée du Sud et la Corée du Nord.

Cinquante morts, surtout des civils qui avaient eu la mauvaise idée de choisir ce jour maudit pour faire du tourisme. Ils avaient fait le déplacement tout exprès depuis Pyongyang pour voir le fameux pont entre les deux Corées au-dessus de la rivière Sachon.

Leur autobus avait explosé en une myriade de bouts de tôles. Désagréé. Il n'en restait plus rien qu'une carcasse d'acier fumante.

Pas de communiqué officiel, pas de plainte non plus. C'était le genre de « deal » qui se réglerait dans les coulisses feutrées des ambassades.

Ce Nagasaki miniature était un avertissement.

Un message qu'il fallait interpréter dans le plus pur style de la diplomatie américaine : « si vous n'arrêtez pas vos essais nucléaires une bonne fois pour toute, nous polluerons vos terres et votre peuple pour les 1 000 années à venir ».

Les *gringos* ne faisaient pas dans la dentelle. Ils n'étaient pas connus pour ça...

Pratiquement au même instant à Vienne, en Autriche, un « iDrone » explosa au milieu de la très passante rue piétonne de Graben, en plein centre ville.

Cinq devantures de boutiques furent brisées. Des passants se tenaient la tête entre les mains. Il y avait du verre pilé partout. Les gens étaient sonnés, une mère et son fils, recroquevillés dans un coin, se serraient très forts l'un contre l'autre en pleurant. D'autres marchaient hagards, hébétés, leurs chemises maculées de sang.

Après visionnage, les caméras de surveillance des « iDrones » de la police de Vienne montraient un « iDrone » tout ce qu'il y avait du plus banal survoler la rue à trois mètres d'altitude jusqu'à sa déflagration inopinée.

L'attentat avait fait plus de peur que de mal : onze blessés légers et quelques dégâts matériels. Mais c'était bien la première fois qu'on entendait parler d'une explosion d' « iDrone ».

Toujours au même instant à Bangkok, à Brisbane, à Plougastel-Daoulas, à Oslo, à Reykjavik, à Kyoto, à Hong Kong, à Brasilia, à Fort Lauderdale, à Los Angeles, à Denver, à Chicago, à Toronto, à Panama, à Johannesburg, à Moscou, à Casablanca, à Shanghai et à Cardiff se produisirent le même type de déflagration.

Le seul et unique point commun de toutes ces explosions, c'était le moyen, le porteur : toutes les charges avaient été transportées par « iDrone ».

Vingt explosions au même instant, à la seconde près dans vingt lieux choisis

apparemment complètement au hasard. Pas de bâtiments officiels, pas de personnes visées en particulier, juste des détonations au beau milieu de nulle part.

Pas de revendications non plus. Les autorités se perdaient en conjectures. Il leur fallut deux jours pour faire un lien entre toutes ces attaques.

On parla très vite d'attentats d'un nouveau genre...

C'était signé, bien sûr : Al-Qaida !

C'était leur *modus operandi* : les membres de l'organisation sortaient de l'ombre avec une vingtaine d'attentats de la même engeance et disparaissaient aussitôt, tapis dans l'ombre pendant de longs mois.

Seule Al-Qaida avait la capacité technique et les moyens financiers d'organiser une campagne d'attentats d'une telle ampleur.

Qu'Al-Qaida ait utilisé des « iDrones » pour arriver à ses fins n'était finalement qu'une simple considération technique. Il fallait juste prendre en compte cet élément dans la mise en place de nouvelles normes de sécurité publiques.

Les citoyens du monde entier commencèrent néanmoins à regarder ces petites bêtes qui volaient au-dessus d'eux à longueur de journée d'un autre œil.

Les relations publiques de South & Bell orchestrèrent un véritable pare-feu sous couvert *d'Entertainment*. Le responsable média organisa une fausse interview d'un « iDrone » dans plusieurs *talk shows* tardifs... On y voyait notamment un iDrone interviewé par David Letterman, niant farouchement, toute collusion avec Al-Qaida, avec un accent arabe prononcé.

Le sketch fit le tour de la toile, et fut visionné plus de quarante millions de fois sur YouTube.

La défiance du grand public ne dura que quelques jours...

Très vite les soupçons retombèrent et « l'iDrone » réintégra le quotidien de tous ses usagers. Il continua de remplir chaque jour les multiples fonctions qui l'avaient rendu si vite indispensable.

Al-Qaida

Mercredi 12 Juillet 2016

La réponse des pays occidentaux ne se fit pas attendre. Ils n'allaient pas laisser ces actes séditieux impunis.

Sous l'égide des USA, leur porte-parole, ils décidèrent d'utiliser les nouveaux « Kamikazes » en représailles.

En guise d'avertissement, ils choisirent d'attaquer quatre prétendus camps de réfugiés : deux palestiniens à la frontière de la Jordanie, deux afghans en bordure du Pakistan. Ces baraquements avaient la réputation d'abriter des centres d'entraînement pour les futurs apprentis terroristes d'Al-Qaida.

Les bombardements furent publiquement annoncés et diffusés en direct à une heure de forte audience pour montrer que les armées servaient encore à quelque chose.

Que les milliards du budget engloutis dans l'US Army contribuaient aussi à protéger la veuve américaine et son orphelin de fils, de ces terroristes musulmans sanguinaires armés jusqu'aux dents.

Les attaques dans les camps de réfugiés firent 16 morts et environs 400 blessés, surtout des femmes et des enfants.

Elles furent aussitôt suivies de 400 explosions d' » iDrones », dans 400 points complètement au hasard du globe. Quatre cents endroits tellement différents, tellement inattendus que les populations et les autorités en restèrent ébahis.

Vingt explosions simultanées passent encore, mais 400 ! Ce n'était juste pas

possible.

Des villages, des campagnes, des routes, des autoroutes, dans les postes, les écoles, des bureaux...

Comme si on n'était plus nulle part à l'abri, comme s'il y avait un Big Brother qui s'amusait à faire exploser des pétards n'importe où.

400 explosions !

Même si la plupart des détonations occasionnaient peu de dégâts et très peu furent mortelles, certains dirigeants envisagèrent d'interdire purement et simplement l'usage des « iDrones ».

Oui ! Il y avait des types prêts à interdire à 100 millions de personnes l'usage de leurs libertés individuelles.

Cette fois-ci il fallut plus qu'un plan média, et qu'un sketch hilarant pour retirer l'épine du pied de South & Bell.

James A. Bell fit preuve de tout son savoir-faire et de tout son talent pour décourager ces âmes de mauvaise volonté.

Mais surtout, il utilisa son légendaire carnet d'adresses et son réseau d'influence pour faire taire ces illuminés.

Tom Hemingway et ses « communicants » n'étaient pas les derniers en reste pour l'aider à juguler la crise.

Leur ligne de défense était claire. Ce n'était pas parce que quelques fous d'Allah se servaient des « iDrones » pour faire exploser des vaches dans la campagne allemande qu'il fallait tomber dans une paranoïa collective.

La pression retomba d'un cran. Les instances internationales reprirent peu à peu leur sang-froid et à nouveau tout rentra dans l'ordre.

D'ailleurs, cela faisait bien trois semaines qu'aucun « iDrone » n'avait explosé.

Vengeance

Lundi 1er Août 2016

À la troisième utilisation d'un « Kamikaze » à uranium appauvri sur un groupe de Berbères sahraouis en Mauritanie, 40 000 « iDrones » explosèrent au même instant dans 40 000 endroits différents de la Terre.

40 000...

Le lundi 1^{er} août 2016, 40 000 déflagrations eurent lieu complètement au hasard.

40 000 détonations... 183 tués. 48 956 blessés... Des milliards de dollars de dégâts matériels.

Des accidents de la route par centaines, des trains dévastés, des immeubles de bureaux qui brûlaient dans tous les centres d'affaires, de la City à Manhattan... Des volutes de fumée dans toutes les grandes villes du monde, de Bombay à Seattle.

Une seule chose était désormais sûre : le monde était en guerre...

Les chaînes de télévisions relayaient à longueur de journée ces images de carambolages gigantesques, ces scènes de foules en panique. Les gens couraient dans la rue, les policiers étaient débordés, les supermarchés pillés. C'était dantesque ! C'était la fin !

OUI ! James A. Bell avait eu raison sur toute la ligne. L' » iDrone » avait bel et bien changé la face du monde ! Mais peut-être pas au sens où il l'entendait...

Du jour au lendemain, les gens normalement civilisés devinrent hystériques, traversant une véritable crise de psychose collective. Comme aux pires heures de la Seconde Guerre mondiale, les familles entières partirent se cacher dans les caves, les écoles furent fermées, les réunions interdites. Les églises étaient pleines à craquer de gens apeurés qui cherchaient leur salut dans l'au-delà.

Le lundi 1^{er} août 2016, la planète prit peur. Plus personne dans les rues, plus personne sur les plages. Tout le monde restait chez soi et attendait.

L'ONU décréta immédiatement l'interdiction totale des « iDrones ».

Les cas d'extrême urgence resteraient tolérés pour les pompiers et le personnel hospitalier.

Décidément, il était vraiment devenu difficile de se passer de l' « iDrone » !

Mais plus personne ne souhaitait utiliser ces sales petites bêtes.

Surtout, les autorités arrêtaient de soupçonner Al-Qaida qui commençait à ressembler un peu trop à un bien pratique bouc émissaire, et s'intéressèrent beaucoup plus à Apple et à South & Bell...

« iDrone »

Mercredi 3 Août 2016

Siège d'Apple-Cupertino, Californie

Depuis qu'un reporter à la verve romanesque avait rebaptisé le lundi 1^{er} août, le « Black Monday », les journalistes du monde entier étaient aux abois.

Devant un parterre de journalistes déchaînés, Tim Cook, le successeur de Steve Jobs, décédé en 2011, fit le procès à charge de son ex-partenaire. Il expliqua que la société Apple ne faisait que programmer les applications sur iPad et iPhone, et que, s'il y avait des soupçons à avoir sur la fiabilité des produits « iDrone », c'était bien du côté de South & Bell qu'il fallait se pencher.

James A. Bell, n'en attendait pas moins de son ex-associé. Il tenta vainement de se dédouaner lors d'une conférence de presse internationale.

Il essaya, en pure perte, de rassurer les plus hautes instances présentes grâce à son bagout légendaire. Mais « *damage is done*¹ », il était trop tard. Il avait beau être l'homme d'affaires le plus habile du monde, le plus influent, le plus riche, le plus convaincant, le plus doué, plus rien n'y ferait. Plus personne ne le croirait. C'était comme les hommes politiques : quand ils perdaient votre confiance, ils avaient beau dire la vérité après coup, il était trop tard. Le fil s'était cassé !

Le soir même, M. Bell, Walid et tous les patrons de toutes les lignes de production du « iDrone » se réunirent au QG de South & Bell à Boston. Devant l'agitation de la rue, ils s'étaient réfugiés au dernier étage, dans l'immense salle à manger qui faisait désormais office de salle de réunion. Walid avait bien essayé de joindre Sam, sans succès.

La même question hantait tous les esprits : était-il possible que le problème vienne du « iDrone » lui-même ?

Dire qu'ils étaient sous pression n'était pas un vain mot. Des centaines de manifestants étaient postés devant le siège, protégé par un cordon de policiers anti-émeute.

Des pancartes d'interdiction, avec « iDrone » barré de rouge, étaient brandies par des mères de familles en furie.

Des étudiants balançaient leurs « iDrones » de toutes leurs forces contre le bâtiment, brisant les fenêtres des bureaux et provoquant des incendies qu'on avait le plus grand mal à maîtriser. Ailleurs, en plein milieu de la rue, on les brûlait dans un autodafé gigantesque !

À l'ONU, des débats étaient déjà en cours pour interdire purement et simplement l'utilisation des drones, civils ou militaires.

South & Bell devait trouver ce qui clochait, et rapidement de préférence. Très rapidement...

Encore une fois, ils se remirent à l'ouvrage. Chaque ligne de code fut à nouveau testée.

Ils démontèrent un à un tous les composants du « iDrone », inspectant chacune des 7 500 pièces de son assemblage à la loupe. Pendant une semaine, tous les ingénieurs de South & Bell, tous ses sous-traitants de par le monde passèrent au crible chaque millimètre de ces milliers de pièces miniaturisées.

Chaque élément était testé sous différents protocoles : mécaniques, électroniques, chimiques...

Au bout de quelques jours de minutieuses recherches, un de leurs chercheurs, basé au Japon, découvrit, un peu par hasard, que chaque « iDrone » possédait environ une dizaine de grammes de Semtex, cette substance explosive et transparente utilisée dès les débuts du « Kamikaze ».

L'explosif était étalé de manière homogène sur l'ensemble de l'ossature du modèle, le rendant à la fois invisible à l'œil humain et indiscernable par les contrôles de sécurité. Cette matière est en effet difficilement détectable avant que ne lui soit ajoutée une empreinte chimique.

Le vrai mystère à éclaircir consistait maintenant à comprendre à quel stade de la confection du « iDrone », dans quelles circonstances et par quels procédés avait-on pu introduire un corps chimique aussi nocif sans que personne ne se soit rendu compte de quoi que ce soit ?

Une erreur de manipulation, un programme défectueux, un bug, un virus ?

Mais peu à peu, les indices s'accumulaient. Les pièces du puzzle s'imbriquaient une à une.

Walid commença même à avoir un semblant de réponse qui dépassait son entendement, ses pires craintes, son pire cauchemar.

Seule une personne au monde qui aurait étudié les problématiques des explosifs sur le « Kamikaze », une personne qui aurait participé à toutes les étapes d'élaboration du « iDrone », serait capable de le rendre aussi dangereux.

Seule une personne était en mesure de programmer des algorithmes de chiffrement de ce niveau de complexité, de donner des instructions en République Tchèque où était produit le Semtex et en Chine afin de l'intégrer dans les chaînes d'assemblage finales.

Les plateformes de montage et les usines étaient les mêmes pour l' » iDrone » et le « Kamikaze », à aucun moment, un ouvrier n'aurait pu se rendre compte de ce qu'il était en train de faire ! C'était machiavélique !

Une seule et unique personne !

C'était Sam !

Samuel Rockwell !

Le nouvel ennemi public numéro 1 !

Walid courut comme un dératé dans les couloirs vitrés de South & Bell. Il renversa une imprimante, bouscula deux secrétaires, frappa un garde du corps... Plus rien ne l'arrêterait.

Il hurlait à tout bout de champ : « c'est Sam, c'est Sam ! Ce fils de pute nous a foutu dedans ! »

À bout de souffle, il arriva dans le bureau de James A. Bell : trente secondes

plus tard, sept hélicoptères des forces spéciales décollèrent de la base militaire de Creech dans le Nevada vers Indian Springs et la maison de Sam.

L'assaut

Lundi 8 Août 2016

Banlieue Sud de Indian Springs, Nevada

Il fallut aux hélicos moins de neuf minutes pour arriver à destination. Trente types des forces spéciales descendirent en rappel sur le toit de la maison.

Ils se mirent immédiatement en position pour un assaut imminent.

Au sol, une dizaine de camions du FBI encerclaient déjà la villa, suivis de près par les camions de télévision qui diffusaient l'opération en boucle sur toutes les chaînes d'information en continu.

D'autres canaux télévisés avaient carrément interrompus leur programme pour couvrir l'événement.

Les Etats-Unis sont vraiment un pays formidable. Il n'y avait que deux personnes, à savoir Walid et James, au courant de ce qui se tramait réellement, et tous les médias étaient déjà présents !

À la vue de ce déploiement de forces, ils sentaient que cette fois-ci la piste était bonne, c'était du sérieux, alors eux aussi ils étaient venus en nombre.

Au bout de quinze minutes, il y avait plus d'agents spéciaux et de commentateurs autour de la maison de Sam Rockwell que de piétons sur Times Square à une heure de pointe !

Un tourbillon de gyrophares, d'uniformes, de combinaisons blanches, jaunes, rouges et noires. Tout le monde était là. N.S.A, F.B.I, C.I.A, D.E.A, S.W.A.T, H.R.T, S.A.D, C.I.R.G, C.S.S... Les équipes spécialisées portaient chacune leur sigle sur leurs uniformes, en lettres capitales jaunes, des plus ronflants aux plus insignifiants. Cela frisait le ridicule !

Les Marines et des forces Delta de l'armée étaient aussi là. Ils avaient quelques comptes à régler avec leur ancien collègue. Il y avait même les soldats robots, les copains de Sam, les Navy SEAL.

Ils voulaient tous leurs parts du gâteau. Ils voulaient tous croquer du terroriste le plus dangereux et maintenant le plus recherché de la planète.

Des dizaines de gamins du voisinage, noyés dans des tee shirts trop larges ou des vestes à capuches, se pressaient contre les rubans jaunes installés à la hâte.

Ça commençait à s'énervier sec entre les différents groupes armés. C'était à qui entrerait le premier dans la maison. Au bout de trente minutes de pourparlers supplémentaires, un chief of command, un général en chef des opérations, fut enfin désigné.

Ce fut lui qui décida finalement d'ouvrir le bal avec les démineurs du *Critical Incident Response Group*, le C.I.R.G. du FBI. Cette unité d'élite avait été créée pour déloger des personnes armées et barricadées. Très bon choix ! C'était bien de ceux-là dont on aurait besoin en premier...

Mais au signal de l'assaut, ce fut presque la même cohue que pour un « iDrone » le jour de sa mise en vente : tout le monde se rua à l'intérieur de l'habitation, avec fumigènes, gaz asphyxiants, grenades éblouissantes, étourdissantes, assourdissantes. Un vrai feu d'artifices.

Le bordel intégral !

Un des camions défonça une bouche d'incendie au beau milieu du trottoir, déclenchant un véritable geyser qui aspergea tout ce joli petit monde sur son passage.

Ailleurs, un des pans de la bicoque s'écroula sous le coup de butoirs d'une voiture blindée des agents de la CIA qui voulait rentrer en force. Ils n'avaient pas apprécié que le FBI leur grille la politesse. Les soldats sur les toits furent déstabilisés par le choc et certains tombèrent lourdement sur le sol.

Dans d'autres recoins, des journalistes furent pris à partie, certains frappés à terre, d'autres embarqués de force.

La tournure des évènements semblait quelque peu échapper aux sections d'assaut.

Le spectacle était drôle ou pathétique, au choix, mais il était retransmis en direct live par une nuée d'hélicoptères des principaux networks américains qui ne perdaient pas une miette de toute la scène.

La maison était vide.

Personne. Pas âme qui vive.

Un message sur le mur était écrit au feutre, il tenait en cinq mots :

« ARRETEZ KAMIKAZE !

POUR ZOHRA

W4rf0rÐ »

Au moins la première phrase de la missive avait le mérite d'être claire, *crystal clear* même. Pour le reste, apparemment codé, on repasserait. Ils feraient venir les équipes de chiffage, demain...

Parce que là tout de suite, il y avait encore un peu trop de monde...

Les agents du FBI passèrent ce qui restait de la maison au peigne fin. Enfouis dans leurs combinaisons blanches plusieurs techniciens de la police scientifique s'activaient. Les flashes d'un photographe éclaboussaient les murs. Les poudres, les pinceaux, les sachets à scellés s'échangeaient de main en main. Mais la villa était immaculée. Pas un indice, pas une empreinte digitale. Un nettoyage digne de leurs propres services secrets.

Au vu du courrier dans la boîte aux lettres, Sam Rockwell avait quitté son bungalow depuis cinq mois déjà.

Ça en faisait du temps pour effacer ses traces et mettre de la distance avec ses

poursuivants. Surtout, lorsque l'on était, comme Sam, un pro de toutes les techniques de surveillance de l'US Air Force.

La partie administrative de l'enquête pouvait commencer. Une vraie chasse aux sorcières.

Faute de place suffisante, les 600 membres du personnel du RTCC furent dispatchés entre le siège du FBI et de la CIA pour subir la *question* dans les plus grandes règles de l'art américain de la torture.

Les 800 prostituées du Pussy Cat Dolls, furent, quant à elles, emmenées en interrogatoire au commissariat de Las Vegas qui ressembla d'un coup à un immense lupanar... À la plus grande joie des policiers.

À titre d'exemple et pour satisfaire la vindicte populaire, le général McQuire fut démis de ses fonctions le jour même. Il n'était que la première tête d'une longue série à tomber.

Tous les ex-collègues de Sam, Hong Park, Stuart, Kostas, Steve, William, Alexeï, Susan furent soumis à la question pendant des journées entières. On parla même de les interner à Guantanamo.

Au bout de trois jours de torture au « waterboarding », Hong Park, le principal complice présumé, finit par avouer que son nom de code était Ninja / *N1nj4*.

C'était sous ce pseudo qu'il avait infiltré une organisation de *yakusas* de la pègre new-yorkaise pour reprendre la vacance laissée par la mort tragique de Don Corleone...

Ses aveux eurent beau avoir l'air criants de vérité, là les agents furent en proie à quelques doutes. La CIA nourrissait quelques réserves quant à la véracité de ces révélations...

Un *burn out* ! Encore un dommage collatéral des « techniques d'interrogatoire renforcée » de la base de Langley...

On l'avait définitivement perdu ! Plus rien à en tirer. Pas un mot.

Il ne tenta même pas de faire seppuku.

Hong Park sombra dans un mutisme proche de l'autisme et fut renvoyé vivre chez ses parents qu'il n'avait pas vus depuis dix ans.

Walid fut expulsé du pays, malgré ses vingt années d'effort pour s'intégrer. Il repartit seul dans le sud marocain, Brenda ayant préféré s'acoquiner avec le type de la villa d'à-côté plutôt que d'aller se farcir la misère du désert.

Il demanda pardon à son père qui l'accueillit à bras ouverts tel l'enfant prodigue. Là-bas, il fit fortune dans la commercialisation de crèmes cosmétiques à base d'argan, des graines qui, une fois « transformées » par le système digestif de la chèvre, possédaient des vertus hydratantes hors du commun.

Alexeï fut renvoyé *manu militari* vers sa mère patrie la grande Russie. Il fut accueilli sur le tarmac de l'aéroport avec fanfare et tapis rouge. Dès son premier jour sur place, il s'employa à remonter à l'identique un nouveau RTCC à la sauce russe comme tout bon espion qui se respecte !

Le général McQuire ne voulait pas finir ainsi humilié sur la place publique. Il se retrancha dans son ranch avec femme et enfants et quelques autres « souvenirs de guerre » : bazookas, grenades à main, lance-flammes... Il avait de quoi tenir un siège.

Le général Tom Hemingway qui se sentait au moins à moitié responsable des ennuis de McQuire vint de lui-même s'échanger contre les otages.

Hemingway savait qu'il était le prochain à sauter sur la *blacklist* de l'« iDrone » alors quitte à partir, autant le faire en beauté.

Tant pis pour son yacht, sa villa, son ambition présidentielle et surtout ses centaines de millions de dollars amassés pendant tant d'années, qui l'attendaient bien sagement disséminés dans des dizaines de comptes offshore des îles Caïman.

Ils se barricadèrent dans la ferme et se préparèrent à soutenir un siège.

À eux deux, ils seraient encore plus difficiles à déloger ! Ils allaient leur en donner du fil à retordre...

Ils placèrent des mines antipersonnel sur le perron, ils piégèrent chaque ouverture. Ils clouèrent des planches aux fenêtres et bloquèrent complètement l'accès de la porte principale avec le grand buffet.

Tous ces préparatifs leur rappelait leurs plus belles campagnes depuis leurs premières escarmouches du Vietnam jusqu'au débarquement de Mogadiscio.

Ils se sentaient invincibles, et en attendant l'assaut, ils trinquèrent en souvenir du bon vieux temps...

Ça allait en faire, du grabuge !

Les forces spéciales, qui avaient fort à se faire pardonner depuis leur assaut raté sur la maison de Sam, avaient enfin un os à ronger, et du coriace celui-là !

Eu égard aux états de service prestigieux de ces deux généraux, les SWAT décidèrent finalement de leur éviter l'opprobre d'un assaut télévisé qui aurait pourtant été du meilleur effet.

Ils firent tout bonnement exploser l'ensemble de l'exploitation avec une bombe au napalm en mémoire du bon vieux temps justement.

Un hommage posthume en quelque sorte ! Hooah !

La fin

Mercredi 10 Août 2016

Washington DC – White House – National Press club

Lors d'une conférence de presse restée célèbre dans les annales, Hillary

Clinton se déclara choquée.

Choquée et outragée d'apprendre qu'une société d'armement militaire utilisait à dessein le budget de la Défense à des fins d'applications civiles. Bouleversée de savoir que les mêmes usines fabriquaient des bombes à uranium appauvri et des gadgets pour le grand public !

Hillary ordonna elle-même la mise en liquidation judiciaire de la société South & Bell. Les filiales seraient démantelées une à une, chaque division vendue aux plus offrants. Chaque centime récupéré servirait à dédommager les centaines de victimes de l' » iDrone ».

James A. Bell comprit que le vent était en train de tourner mais là, une fois n'est pas coutume, il avait pris un peu de retard sur les événements.

Il décolla lui-même aux commandes de son hélicoptère personnel sans attendre les policiers du FBI qui montaient quatre à quatre les marches de son penthouse pour l'arrêter.

On retrouva sa trace dans l'espace aérien de Washington D.C. Il avait dans la ferme attention de se crasher sur la Maison Blanche pour donner une leçon à Clinton, à Obama et à tous ces ingrats qu'il avait rendus aussi riches que célèbres et qui l'abandonnaient maintenant au faîte de sa gloire.

Son hélicoptère fut malheureusement intercepté en plein vol par un missile sol-air Stinger à 500 mètres de sa cible. Il explosa comme un vulgaire « iDrone ».

Il ne restait plus rien de James A. Bell, si ce n'est l'énorme carcasse fumante de son Bell 609 Agusta.

Ainsi s'acheva, dans un nuage de poussière, l'ère de la plus grande dynastie industrielle américaine.

CoDleaks

Mercredi 10 Août 2016

World

Qui était Sam Rockwell ? L'ennemi public numéro 1 ? Le justicier des temps modernes ?

Quelles étaient ses motivations profondes ?

Le monde entier se perdait en hypothèses, toutes plus farfelues les unes que les autres.

Certains vénéraient son nom, d'autres avaient mis sa tête à prix des millions de dollars, tel un nouvel Oussama Ben Laden.

Notre planète Terre avait eu son Julian Assange de Wikileaks, le pourfendeur de l'information, elle aurait désormais aussi son Samuel Rockwell, le « terroriste justicier ».

Sam était en train de devenir une légende vivante.

On interrogeait ses anciens camarades de classe, mais aucun n'avait de souvenirs concrets de leur enfance commune.

Ses voisins, mais personne ne le connaissait vraiment.

Certaines prostituées monnayèrent néanmoins un paquet de billets verts leurs anecdotes sur leurs prétendues parties de jambes en l'air, mais on avait du mal à les croire ! Quel crédit apporter à ces filles de petite vertu ? Leurs confessions semblaient cousues de fil blanc, leurs mensonges uniquement motivés par l'appât du gain...

Quant aux *nerds* du monde entier, ils parlaient du Warlord, W4r£0rÐ, avec déférence, une sorte de respect mêlé de crainte. Il avait rejoint leur panthéon, au même titre que Bill Gates et Mark Zuckerberg. Il allait insuffler de nouvelles vocations parmi l'immense réservoir de *geeks* de la planète web.

Les médias échafaudaient des scénarios rocambolesques... Ils participaient eux aussi, à leur manière, aux mécanismes de création d'un nouveau mythe !

Où était-il ?

Car Sam Rockwell avait disparu

Il était en fuite. Son signalement, diffusée nuit et jour dans tous les médias de l'univers, était maintenant aussi connue que celle de Jésus ou de Ben Laden. Sa tête avait d'ailleurs été mise à prix dix fois plus cher. Semaine après semaine, pas un journal dont il ne monopolisait la couverture.

Sur les affiches « Wanted », on montrait sa photo avant et après son « régime ». On essayait de deviner son nouveau visage par les techniques de morphing les plus sophistiquées, car pour se fondre aussi facilement dans la nature, il avait forcément eu recours à des opérations de chirurgie esthétique.

Où se cachait-t-il ?

On parlait de l'Afghanistan. Du Mexique. On pensait que c'était un super agent. On oubliait trop rapidement qu'il y avait encore quatre ans, il pouvait à peine marcher.

D'ailleurs, c'était presque une mauvaise blague. C'en était humiliant de savoir que ce type obèse et laid avait réussi à défier la Terre entière et à s'en sortir sans une égratignure !

Certains pays annonçaient haut et fort qu'ils étaient prêts à lui accorder protection et asile politique, gîte et couvert.

Au premier rang desquels figuraient la Corée du Nord, le Soudan, le Pakistan, la Mauritanie et même l'Afghanistan. On avait déjà connu des destinations plus riantes !

Surtout, Sam continuait de faire peser une menace sur le village planétaire. De là où il était, il pouvait à chaque instant déclencher des bombes, prendre le contrôle de drones et que ne savait-on pas encore ?

Bref, tant qu'il était vivant, les grands de ce monde ne pourraient plus respirer en paix et se faire tranquillement la guerre entre eux !

Peace on Earth

Mercredi 10 Août 2016

New York – United nations

La destruction des 100 millions des « iDrones » déjà vendus et des 50 millions d'autres en cours de production dura beaucoup plus longtemps que prévu.

Près de deux ans après que le génocide de ces petites bêtes avait commencé, une commémoration bouleversante fut organisée par les victimes de l'iDrone. Devant un parterre de Prix Nobel, un orphelin du fameux Lundi Noir appuya sur le bouton d'une presse hydraulique géante qui réduisit le dernier iDrone à l'état d'une boîte métallique de la taille d'un dé à coudre.

Le gel du programme de drones militaires eut pour conséquence une refonte complète de la stratégie militaire des Etats-Unis.

Ça faisait du bien de revenir aux fondamentaux et de respecter à nouveau les traditions ! Les bons vieux principes du soldat, du tank et de l'avion, de la bite et du couteau...

Quel dommage que McQuire ne fut plus parmi nous pour voir ça, il en aurait pleuré !

Aussi étonnant que cela puisse paraître, en faisant peser une menace globale

sur le monde, Sam avait réussi, bien malgré lui, à faire se rapprocher, petit à petit, tous les pays entre eux.

Les plus de sept milliards d'individus que formaient cette foutue planète avaient enfin découvert ce qu'était la terreur de se prendre une bombe sur la tête. Sam leur avait mis la pétoche, la peur au ventre !

Vu ce que l'humanité était en train de devenir, il était temps, c'était salubre !

Cet effroyable lundi noir les avait tétanisés. Être restés cloîtrés chez eux, planqués pendant une semaine les avait fait réfléchir.

Dans le monde occidental, une prise de conscience globale avait fait doucement mais sûrement son chemin : il fallait arrêter de bombarder des gens impunément pour protéger son style et sa qualité de vie. On commençait enfin à comprendre que les types qu'on voyait clamser à la télévision dans les guerres au fin fond de pays oubliés avaient autant le droit à la vie que chacun d'entre nous.

Ça pouvait paraître utopique mais c'était pourtant le nouveau sentiment que partageaient tous les citoyens du monde.

On en était revenu à l'état d'esprit qui avait initié la création de l'Organisation des Nations Unies.

Les explosions des « iDrones » avaient eu le même effet. Le même coup de semonce !

Ce n'était finalement pas si cher payé : 200 morts et 50 000 blessés pour une prise de conscience généralisée et les prémices d'une pacification mondiale.

Car après le 1^{er} Août 2016, le monde connut une période de paix sans précédent.

C'était peut-être ça le message qu'avait voulu envoyer Sam en faisant exploser ses drones ?

Que les gens comprennent enfin la futilité de leurs existences et qu'ils réapprennent à vivre ensemble.

Les budgets militaires de tous les pays fondirent comme neige au soleil.

Le monde ne voulait plus entendre parler de nouvelles inventions, de course aux armements, de surenchère létale. Les humains n'avaient plus peur les uns des autres. Ils voulaient vivre ensemble, en paix et en harmonie.

Une nouvelle organisation calquée sur le modèle des Nations Unies mais dotée de plus de pouvoirs vit le jour. À sa tête fut élu un « super président », un maître du monde capable d'arbitrer les conflits internationaux.

Ce nouveau chef bénéficiait aussi d'une force d'action spéciale dotée de 100 000 hommes capables de se rendre sur n'importe quel théâtre d'opérations en moins de trois jours. Des super gardiens de la paix. Cette armée allait l'aider à rendre ses décisions plus convaincantes. On y avait mis toutes les forces secrètes des Etats-Unis, qui ne servaient plus à rien et commençaient à s'ennuyer ferme.

Sam Rockwell avait réussi au-delà de toute espérance !

L'anti-héros le plus repoussant qui soit avait accompli une œuvre de paix globale, là où les meilleurs hommes de bonne volonté avaient échoué !

Le 12 décembre 2018, lors d'une émouvante cérémonie célébrée dans l'illustre auditorium de l'Institut Nobel d'Oslo, Hillary Clinton, reçut enfin, de la main de son nouvel ami, Mahmoud Ahmadinejad, le président iranien, le prix Nobel de la Paix...

Guainía

Date around 2022

Officially Colombia

Guainía - Jungle amazonienne.

9 000 habitants pour une région de la taille de dix départements français.

Entre le Venezuela, le Brésil et la Colombie existait un *no man's land* qui n'appartenait à personne si ce n'étaient les trafiquants de drogue, les orpailleurs, les derniers guérilleros des FARC et encore quelques braconniers d'animaux sauvages en voie d'extinction.

Trop d'emmerdes...Pas un pays qui ne revendiquait ce territoire, pas un pays qui n'en voulait...

Trois hélicoptères non identifiés arrivèrent en stationnaire au-dessus d'une clairière. Ses hautes herbes ployèrent sous le souffle des pales.

Telles des araignées sur leurs toiles, une cinquantaine de types descendirent prestement le long de gros filins.

Mi-humains, mi-caméléons. Pas un signe extérieur de richesse, ni drapeaux, ni uniformes permettant de les identifier.

Des mercenaires de la pire espèce. À coup sûr, des anciens de Blackwater, alliés à des locaux, des *sicarios*, des tueurs à gages du coin, sans foi ni loi...

La *dream team* de la mort.

Ils devaient être à trois jours de marche de leur lieu de destination finale. Ce n'était pas si mal tombé après cinq années de traque.

Avant même que le dernier soldat ne touche le sol, le premier hélicoptère explosa en vol, et ses hélices vinrent s'encaster dans les deux autres appareils, entraînant une série d'explosions en chaîne.

Au moins nos faucheurs de mort étaient prévenus !

Tels des pirates qui voient brûler leurs vaisseaux avant d'attaquer l'ennemi, ils savaient maintenant qu'il n'y aurait pas de billet retour ! Pas d'échappatoire... Ce serait marche ou crève !

La ballade dans la jungle n'allait pas être de tout repos.

Les tueurs à gages ne se doutaient probablement pas qu'en plus de ses menus bagages à main, Sam avait emporté dans sa fuite quelques modèles d' » iDrones » de fabrication personnelle, pour les cas d'extrême urgence...

Et là, ça y ressemblait drôlement, à un « cas d'extrême urgence » !

Bon, avec le temps, ses « iDrones » étaient un peu rouillés, mais c'était du solide ces bêtes-là !

Entre la faune locale composée d'anacondas et de caïmans, les marécages, les fièvres mais aussi les trafiquants en tout genre qui ne supportaient pas la vue d'un uniforme, même de loin, le comité d'accueil était aussi hétéroclite qu'hostile. Ajoutez-y une dizaine de « iDrones » en pleine forme physique et un Sam tout aussi heureux de renouer avec ses anciens joujoux, leur traversée de la *Selva* allait devenir une sacrée partie de plaisir !

Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'une horde de Yanomami, les Indiens du coin, hauts comme trois pommes, se ruèrent à l'assaut de la troupe. Sortant des fourrés en hurlant, ils les attaquèrent à la sarbacane en leur envoyant une volée de flèches imprégnées de curare.

Les types explosèrent de rire devant cette armée de nains préhistoriques nus comme des vers. Ils ne ripostèrent même pas et tirèrent juste quelques coups en l'air pour les effrayer. Ils rirent moins lorsque certains des soldats atteints

tombèrent d'un coup sur le sol, raides mort d'un arrêt cardiaque.

Les Yanomami disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Au bout de 24 heures, des cinquante mercenaires du départ, il n'en restait plus que vingt-sept.

Hostile le Guainía, hostile...

Cette partie de chasse devint un enfer vert. La selva toute entière semblait prendre corps pour les harceler. Un ennemi invisible les traquait à chaque instant... Des explosions au détour de chaque arbre.

Les Yanomami, c'était l'apéritif. Les profiteurs de la jungle leur avaient préparé une réception maison pour le plat de résistance. Ils leur avaient échafaudé un parcours du combattant miné, depuis des pièges enfouis dans le sol jusqu'aux tirs à vue au bâton de dynamite.

À la fin du deuxième jour, ils n'étaient plus que douze et ils n'avaient pas parcouru plus d'un tiers du chemin qui leur restait à faire.

Sam suivait leur laborieuse progression depuis son camp de base et ne s'était pas autant amusé depuis longtemps.

Paola le regarda d'un œil réprobateur : elle flippait de le voir replonger dans ses anciennes lubies !

Mais elle n'avait rien à craindre. Malgré toute la cruauté de la jungle, Sam n'agissait qu'en état de légitime défense. Il n'était plus le soldat aveugle obéissant aux ordres, il n'était plus le justicier au-dessus des lois. Cette fois-ci, il n'avait plus le choix. C'était eux ou lui.

Chaque heure qui passait voyait un nouveau petit nègre disparaître...

Au bout du troisième jour, ceux qui avaient survécu se comptaient sur les doigts d'une seule main.

Ils avaient beau être les tortionnaires les plus implacables, les professionnels les mieux entraînés, épuisés par des nuits sans sommeil, harcelés de toute part, il ne restait plus grand-chose de leur armada invincible.

Le dernier survivant devint fou et se mit à tirer sur tout ce qui bougeait. Fiévreux, la bave aux lèvres, il se jeta dans une rivière et préféra se laisser bouffer par des piranhas que de finir dans la marmite d'indiens jivaros réducteurs de têtes.

Sam, du haut de son nouveau statut d'icône du monde libre, était devenu intouchable. Il y avait bien des tentatives d'assassinat, de temps à autre, comme celle à laquelle nous venions d'assister. Comme si on voulait lui montrer que lui

aussi était toujours un type en sursis.

Mais après l'échec de la dernière opération, ses poursuivants le laisseraient tranquille.

Sam avait bien mérité une trêve, lui aussi, sa trêve.

Colombia ?

Date around 2022

Place : Guainía

Paola était originaire d'un petit village de chercheurs d'or de ce coin perdu. Autant vous dire qu'on ne se bousculerait pas trop pour venir les chercher là-bas.

À Indian Springs, Sam lui avait fait part de son plan et Paola l'avait trouvé formidable. Elle trouvait d'ailleurs tout ce qu'entreprenait Sam formidable. Par rapport à la plupart des hommes qu'elle avait connus jusqu'à présent, des ordures et des dépravés, Sam tenait même le haut du pavé.

Elle l'avait bien mal jugé : elle l'avait pris pour un pervers obsédé alors qu'il n'était qu'un être simple et introverti, doté d'une extrême sensibilité. Paola, bien à son insu, avait réussi à faire ressortir le meilleur de Sam.

Ils partirent ensemble bien avant d'être recherchés.

Ils prirent à rebrousse-poil la route qu'empruntaient depuis des siècles les immigrés d'Amérique Centrale.

Du Nevada, ils étaient descendus jusqu'à El Paso, d'où ils traversèrent clandestinement la frontière à la nage, comme dans les images d'Épinal.

Encore trempés jusqu'aux os, leur première vue du Mexique fut une effigie du Christ multicolore sur un bus qui disait « *Yo soy tu vida* », ils comprirent qu'ils étaient sur la bonne voie... Tout un programme pour un voyage qui s'annonçait

sans retour...

De là, sacs au dos et chaussures de marche, tels des campeurs sans le sou, ils avaient traversés un à un tous les états du Mexique, du Chihuahua jusqu'aux Chiapas.

Leur périple se déroula sans encombres. Qui allait soupçonner un gentil couple de trekkeurs en autobus ?

Sam restait prudent, voire paranoïaque. Il avait étudié l'itinéraire de chaque satellite, le survol de chaque avion, le passage de chaque drone.

Même si Paola et lui n'étaient pas encore poursuivis, Sam savait qu'une fois la chasse lancée, toutes les agences de renseignement du monde entier seraient lâchées sur leur piste.

Alors ils n'allaient pas leur faciliter la tâche, ils ne laisseraient aucune trace de leur sillage.

Cette expédition avait une saveur particulière.

Avancer cachés, seuls contre tous, alors qu'ils n'avaient encore rien commis, exhalait le goût du danger et de l'interdit. Ils se sentaient l'âme d'un Bonnie & Clyde.

Ils faisaient de courtes étapes dans des cachettes sûres, des abris de fortune dans la forêt, des grottes secrètes sur des plages désertiques, des planques romantiques que Paola leur dégotait au fur et à mesure de leur fuite.

Car si Sam était un expert dans toutes les astuces des gardes-frontières, des agents fédéraux et du contre-espionnage, Paola était imbattable sur les aspects plus terre-à-terre tels que manger et dormir.

Elle avait eu l'occasion à plusieurs reprises d'emprunter le *Camino Verde*, ce chemin qui remontait tous les pays de l'Amérique centrale depuis le Panama jusqu'au Honduras, alors elle en connaissait tous les secrets, tous les raccourcis.

Les 100 000 dollars cash qu'avaient emportés Sam facilitèrent aussi grandement les choses.

Ce voyage de noces clandestin les rapprocha à un point qu'ils n'avaient pas imaginé.

Dans leur cavale fugace ils se sentaient légers, fiers, fugitifs et amoureux.

Leur épopée de huit semaines leva jusqu'aux derniers doutes possibles sur leur amour.

Une fois arrivés en Colombie, ils purent enfin avancer à visages découverts.

De Bogota, ils enchaînèrent les vols sur des avions aussi rafistolés que clandestins, pour achever leur périple aérien sur une piste désaffectée de *narcos*.

C'était la limite du territoire de l'homme. Plus une trace de son passage. La végétation s'était réappropriée les lieux en l'espace de quelques mois.

Les lianes, telles des reptiles, se glissaient sous les toits de tôles, dans les fentes des murs. Elles en faisaient sauter un à un chaque pan.

La nature retournait à son état originel.

Après deux heures de recherches infructueuses, Paola réussit enfin à leur dégoter un guide et une embarcation de fortune. Pour atteindre leur destination finale, ils avaient encore quarante heures de pirogue à faire sur l'un des deltas du fleuve Orénoque.

Manuel, une ancienne « connaissance » de Paola, se faisait fort de les emmener moyennant un pécule sonnant et trébuchant. La somme était suffisamment rondelette pour qu'une fois à bon port, il les oublie pour toujours.

Sam enjamba la berge et monta avec réticence sur le curiara, une pirogue creusée dans un tronc d'arbre évidé d'un seul tenant .

Pendant la première journée de traversée, ils longèrent une muraille de plantes tropicales d'une densité inextricable. Puis le monde végétal avait entamé une

lutte sans merci avec le monde liquide. La mangrove gagnait parfois du terrain et la pirogue se perdait pendant des heures au milieu des palétuviers.

À d'autres moments, c'était le fleuve qui avait vaincu, et ils avançaient dans une étendue d'eau qui avait tout submergé sur son passage.

Ils durent aussi descendre du bateau à plusieurs reprises et continuer à pied jusqu'à ce que la profondeur leur permît de repartir.

Abrités par une bâche réduite à son strict minimum, ils avaient dû affronter des pluies diluviennes qui coulaient leur barque plus sûrement que les rapides.

Sam apprit à écoper en des temps records...

Au fur et à mesure de leur odyssée, le delta prenait une teinte cuivrée nuancée de touches d'ocre, on aurait dit du caramel liquide.

À côté des chutes d'eau, des petites lagunes de sable, ces *lagunitas* si calmes à côté du fleuve tumultueux.

Le silence de la jungle était parfois brutalement interrompu par des cris stridents qui semblaient leur souhaiter la bienvenue. Des nuées d'aras brillaient de leurs reflets bleus et or au soleil couchant.

Car la *selva* avait beau être impressionnante, elle ne s'en montrait pas moins accueillante pour autant.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans ses entrailles, son enveloppe se refermait derrière eux en un cocon protecteur.

Loin de montrer le moindre signe de fatigue, Sam et Paola naviguaient main dans la main, le sourire aux lèvres.

Ils avaient faim, ils avaient froid, les moustiques les dévoraient, mais ils exultaient du bonheur de renouer avec le berceau de l'humanité, ce paradis sauvage et méconnu.

Au cours de leur dernier bivouac, alors qu'ils tentaient vainement de sécher leurs vêtements autour d'un timide brasero, Sam saisit de ses deux grosses pognes la main de Paola et s'excusa confusément de l'avoir entraînée dans pareille aventure, plus proche d'une véritable galère que d'une croisière dans les

Caraïbes.

Pour toute réponse, elle l'embrassa fougueusement.

Sam lui avait aussi redonné le goût de la vie .

Ils s'étaient bien trouvés.

Au bout de cinq jours d'une navigation exténuante, ils parvinrent enfin au village de Curimacare, trou paumé s'il en était, connu uniquement de leur guide et des indiens locaux.

Ils étaient sans doute dans l'un des points les plus reculés de la planète... Des plus tranquilles aussi.

Sam obtint quand même un accès à Internet pour ses pérégrinations « iDroniennes », grâce aux contrebandiers qui traficotaient dans les parages.

Ils partageaient désormais leur existence et leur mode de vie avec les Yanomami. Tout le village habitait et dormait ensemble sous une même cahute, gigantesque paillote au centre du village.

Ils étaient nus comme des vers, uniquement revêtus d'un pagne et recouverts de peinture tribale.

Depuis six ans qu'ils vivaient là, dans le dénuement le plus total, ils étaient heureux.

Coupés de tout, coupés du monde, leur bonheur appartenait désormais à cette terre.

Selva-

En 2022-

Place-Guainía – Colombia ?

Comme un être qui s'éveille à la vie, la jungle après la pluie exhalait mille

parfums enivrants, bruissait de mille incantations, de mille échos qui se répondaient, tour à tour sauvages ou domptés.

Une goutte d'eau perla d'une fougère arborescente, puis glissa sur les nervures d'une orchidée sauvage avant de se perdre dans le flot bouillonnant de la pluie qui creusait de profonds sillons dans le sable jusqu'à la rivière.

Tel un vieux berger pachtoune au visage buriné par les années, Sam avait le sourire et la sérénité des anciens du village.

Adossé à un arbre, il laissa sa tête reposer en arrière et contempla le chemin parcouru. Il ferma les yeux et revit au loin les images défilier, vestiges d'une vie passée à des années-lumière de là.

Comme lors de son périple afghan, il s'imaginait survolant un paysage de désolation et de ruines brûlées.

Pas un regard en arrière. Pas un regret sur sa vie d'avant.

Pas de goût amer pour toutes ces choses auxquelles il avait du renoncer.

Il avait perdu son « innocence », sa vie d'artifices, il avait souffert avec ses tripes, il était tombé au plus bas de la déchéance humaine.

Les blessures de la vie avaient laissé leurs traces indélébiles mais l'exubérance de la nature l'aidait à les cicatriser.

Les imperfections de la flore l'avaient guéri du monde rigide et figé d'où il venait.

Comme si les pluies amazoniennes l'avaient lavé de ses erreurs, comme si l'innocence de ses habitants l'avait purgé de ses péchés.

La virginité de la nature et sa relation avec la terre l'avaient régénéré à jamais.

Il avait tourné la page. Il était un homme neuf, revenu de tout.

Assis sur un tronc géant, pont naturel enjambant la rivière, il se délectait du

spectacle des enfants qui sautaient de ce plongoir improvisé pour jouer avec les loutres sauvages.

Sam regarda sa fille de cinq ans courir sur la rive avec ses amis. Elle courait, courait vers son papa.

Il sauta de son piédestal et se retrouva les deux genoux enfouis dans le sable. Il hurla de joie.

« Zohra, viens dans mes bras ! »

Aucune chèvre n'a été physiquement abusée durant l'écriture du roman

Notes

[←1]

En anglais dans le texte – « le mal est fait ».